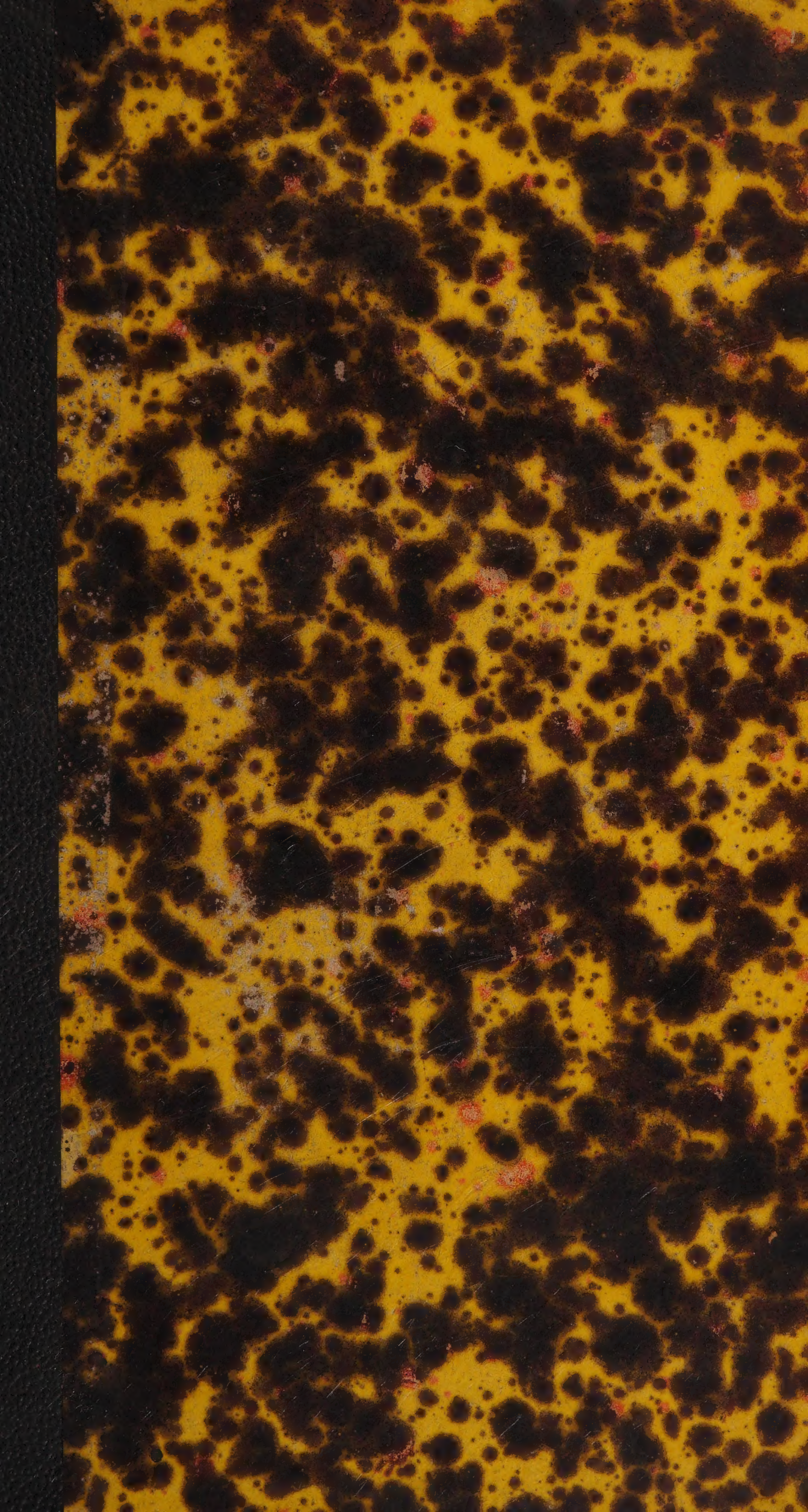


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XXXI.

IMPRIMERIE DE Mad. JEUNEHOMME-CRÉMIÈRE,
RUE DES NOYERS, N° 46.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ J. ESNEAUX, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES NOYERS, N° 46.

MDCCC XXIII.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

A M.***.

SUR L'ANGLETERRE.

(1727.)

Je tombai hier par hasard sur un mauvais livre d'un nommé *Dennis*, car il y a aussi de méchans écrivains parmi les Anglais. Cet auteur, dans une petite relation d'un séjour de quinze jours qu'il a fait en France, s'avise de vouloir faire le caractère de la nation qu'il a eu si bien le temps de connaître. Je vais, dit-il, vous faire un portrait juste et naturel des Français; et pour commencer, je vous dirai que je les hais mortellement. Ils m'ont, à la vérité, très-bien reçu, et m'ont accablé de civilités; mais tout cela est pur orgueil: ce n'est pas pour nous faire plaisir qu'il nous reçoivent si bien, c'est pour se plaire à eux-mêmes; c'est une nation bien ridicule! etc.

N'allez pas vous imaginer que tous les Anglais pensent comme ce monsieur Dennis, ni que j'aie la moindre envie de l'imiter en vous parlant, comme vous me l'ordonnez, de la nation anglaise.

Vous voulez que je vous donne une idée générale

du peuple avec lequel je vis. Ces idées générales sont sujettes à trop d'exceptions; d'ailleurs un voyageur ne connaît d'ordinaire que très-imparfaitement le pays où il se trouve. Il ne voit que la façade du bâtiment ; presque tous les dedans lui sont inconnus. Vous croiriez peut-être qu'un ambassadeur est toujours un homme fort instruit du génie du pays où il est envoyé, et pourrait vous en dire plus de nouvelles qu'un autre. Cela peut être vrai à l'égard des ministres étrangers qui résident à Paris, car ils savent tous la langue du pays ; ils ont à faire à une nation qui se manifeste aisément ; ils sont reçus, pour peu qu'ils le veuillent, dans toutes sortes de sociétés, qui toutes s'empressent à leur plaire; ils lisent nos livres, ils assistent à nos spectacles. Un ambassadeur de France, en Angleterre, est tout autre chose. Il ne sait, pour l'ordinaire, pas un mot d'anglais, il ne peut parler aux trois quarts de la nation que par interprète; il n'a pas la moindre idée des ouvrages faits dans la langue; il ne peut voir les spectacles, où les mœurs de la nation sont représentées. Le très-petit nombre de sociétés où il peut être admis sont d'un commerce tout opposé à la familiarité française, on ne s'y assemble que pour jouer et pour se taire. La nation étant d'ailleurs presque toujours divisée en deux partis, l'ambassadeur, de peur d'être suspect, ne saurait être en liaison avec ceux du parti opposé au gouvernement; il est réduit à ne voir guère que les ministres, à peu près comme un négociant qui ne connaît que ses correspondans et son trafic, avec cette différence pourtant que le marchand, pour réussir doit agir avec une bonne foi qui n'est pas toujours recommandée dans les instructions de son excellence; de sorte qu'il arrive assez souvent que l'ambassadeur est une espèce de facteur, par le canal duquel les faussetés et les tromperies politiques passent d'une

cour à l'autre, et qui, après avoir menti en cérémonie, au nom du roi son maître, pendant quelques années, quitte pour jamais une nation qu'il ne connaît point du tout.

Il semble que vous pourriez tirer plus de lumières d'un particulier qui aurait assez de loisir et d'opiniâtreté pour apprendre à parler la langue anglaise; qui converserait librement avec les Wighs et les Torys; qui dînerait avec un évêque, et qui souperait avec un quaker; irait le samedi à la synagogue, et le dimanche à Saint-Paul; entendrait un sermon le matin, et assisterait l'après dîner à la comédie; qui passerait de la cour à la bourse, et par-dessus tout cela ne se rebuterait point de la froideur, de l'air dédaigneux et de glace que les dames anglaises mettent dans les commencemens du commerce, et dont quelques-unes ne se défont jamais: un homme tel que je viens de vous le dépeindre, serait encore très-sujet à se tromper, et à vous donner des idées fausses, surtout s'il jugeait, comme on juge ordinairement, par le premier coup d'œil.

Lorsque je débarquai auprès de Londres, c'était dans le milieu du printemps; le ciel était sans nuages, comme dans les plus beaux jours du midi de la France; l'air était rafraîchi par un doux vent d'occident qui augmentait la sérénité de la nature, et disposait les esprits à la joie; tant nous sommes *machines*, et tant nos âmes dépendent de l'action des corps! Je m'arrêtai près de Greenwich, sur les bords de la Tamise. Cette belle rivière, qui ne se déborde jamais, et dont les rivages sont ornés de verdure toute l'année, était couverte de deux rangs de vaisseaux marchands durant l'espace de six milles; tous avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi et à la reine qui se promenaient sur la rivière dans une barque dorée,

précédée de bateaux remplis de musique, et suivie de mille petites barques à rames; chacune avait deux rameurs, tous vêtus comme l'étaient autrefois nos pages, avec des trousses et de petits pourpoints ornés d'une grande plaque d'argent sur l'épaule. Il n'y avait pas un de ces mariniers qui n'avertît par sa physionomie, par son habillement, et par son embonpoint, qu'il était libre, et qu'il vivait dans l'abondance.

Auprès de la rivière, sur une grande pelouse qui s'étend environ quatre milles, je vis un nombre prodigieux de jeunes gens bien faits qui caracolaient à cheval autour d'une espèce de carrière marquée par des poteaux blancs, fichés en terre de mille en mille. On voyait aussi des femmes à cheval qui galopaient ça et là avec beaucoup de grâce; mais surtout de jeunes filles à pied, vêtues pour la plupart de toiles des Indes. Il y en avait beaucoup de fort belles, toutes étaient bien faites; elles avaient un air de propreté, et il y avait dans leurs personnes une vivacité et une satisfaction qui les rendait toutes jolies.

Une autre petite carrière était renfermée dans la grande; elle était longue d'environ cinq cents pieds, et terminée par une balustrade. Je demandai ce que tout cela voulait dire. Je fus bientôt instruit que la grande carrière était destinée à une course de chevaux, et la petite à une course à pied. Auprès d'un poteau de la grande carrière était un homme à cheval, qui tenait une espèce de grande aiguière d'argent couverte. A la balustrade de la carrière intérieure étaient deux perches; au haut de l'une on voyait un grand chapeau suspendu, et à l'autre flottait une chemise de femme. Un gros homme était debout entre les deux perches, tenant une bourse à la main. La grande aiguière était le prix de la course des chevaux; la bourse celle de la course à pied; mais je fus agréablement sur-

pris quand on me dit qu'il y avait une course de filles; qu'outre la bourse destinée à la victorieuse, on lui donnait pour marque d'honneur cette chemise qui flottait au haut de cette perche, et que le chapeau était pour l'homme qui aurait le mieux couru.

J'eus la bonne fortune de rencontrer dans la foule quelques négocians pour qui j'avais des lettres de recommandation. Ces messieurs me firent les honneurs de la fête, avec cet empressement et cette cordialité de gens qui sont dans la joie, et qui veulent qu'on la partage avec eux. Ils me firent venir un cheval, ils envoyèrent chercher des rafraîchissemens, ils eurent soin de me placer dans un endroit d'où je pouvais aisément avoir le spectacle de toutes les courses et celui de la rivière, avec la vue de Londres dans l'éloignement.

Je me crus transporté aux jeux olympiques; mais la beauté de la Tamise, cette foule de vaisseaux, l'immensité de la ville de Londres, tout cela me fit bientôt rougir d'avoir osé comparer l'Élide à l'Angleterre. J'appris que dans le même moment il y avait un combat de gladiateurs dans Londres, et je me crus aussitôt avec les anciens Romains. Un courrier de Danemarck qui était arrivé le matin, et qui s'en retournait heureusement le soir même, se trouva auprès de moi pendant les courses. Il me paraissait saisi de joie et d'étonnement : il croyait que toute la nation était toujours gaie; que toutes les femmes étaient belles et vives, et que le ciel d'Angleterre était toujours pur et serein; qu'on ne songeait jamais qu'au plaisir; que tous les jours étaient comme le jour qu'il voyait; et il partit sans être détrompé. Pour moi, plus enchanté encore que mon Danois, je me fis présenter le soir à quelques dames de la cour; je ne leur parlai que du spectacle ravissant dont je

revenais ; je ne doutais pas qu'elles n'y eussent été, et qu'elles ne fussent de ces dames que j'avais vues galoper de si bonne grâce. Cependant, je fus un peu surpris de voir qu'elles n'avaient point cet air de vivacité qu'ont les personnes qui viennent de se réjouir ; elles étaient guindées et froides, prenaient du thé, fesaient un grand bruit avec leurs éventails, ne disaient mot, ou criaient toutes à la fois pour médire de leur prochain ; quelques-unes jouaient au quadrille, d'autres lisaient la gazette : enfin, une plus charitable que les autres, voulut bien m'apprendre que le *beau monde* ne s'abaissait pas à aller à ces assemblées populaires qui m'avaient tant charmé ; que toutes ces belles personnes vêtues de toile des Indes étaient des servantes ou des villageoises ; que toute cette brillante jeunesse, si bien montée et caracolant autour de la carrière, était une troupe d'écoliers et d'apprentis montés sur des chevaux de louage. Je me sentis une vraie colère contre la dame qui me dit tout cela. Je tâchai de n'en rien croire, et m'en retournai de dépit dans la cité, trouver les marchands et les *aldermen* qui m'avaient fait si cordialement les honneurs de mes prétendus jeux olympiques.

Je trouvai le lendemain, dans un café mal propre, mal meublé, mal servi, et mal éclairé, la plupart de ces messieurs, qui la veille étaient si affables et d'une humeur si aimable ; aucun d'eux ne me reconnut ; je me hasardai d'en attaquer quelques-uns de conversation ; je n'en tirai point de réponse ; ou tout au plus un oui ou un non ; je me figurai qu'apparemment je les avais offensés tous la veille. Je m'examinai, et je tâchai de me souvenir si je n'avais pas donné la préférence aux étoffes de Lyon sur les leurs ; ou si je n'avais pas dit que les cuisiniers français l'emportaient sur les anglais, que Paris était une ville plus agréable que

Londres, qu'on passait le temps plus agréablement à Versailles qu'à Saint-James, ou quelque autre énormité pareille. Ne me sentant coupable de rien, je pris la liberté de demander à l'un d'eux, avec un air de vivacité qui leur parut fort étrange, pourquoi ils étaient tous si tristes : mon homme me répondit d'un air refrogné, qu'il fesait un vent d'est. Dans le moment arriva un de leurs amis, qui leur dit avec un visage indifférent : Molly s'est coupé la gorge ce matin; son amant l'a trouvée morte dans sa chambre, avec un rasoir sanglant à côté d'elle. Cette Molly était une fille jeune, belle, et très-riche, qui était prête à se marier avec le même homme qui l'avait trouvée morte. Ces messieurs, qui tous étaient amis de Molly, reçurent la nouvelle sans sourciller. L'un deux seulement demanda ce qu'était devenu l'amant : *il a acheté le rasoir*, dit froidement quelqu'un de la compagnie.

Pour moi, effrayé d'une mort si étrange et de l'indifférence de ces messieurs, je ne pus m'empêcher de m'informer quelle raison avait forcé une demoiselle, si heureuse en apparence, à s'arracher la vie si cruellement. On me répondit uniquement qu'il fesait un vent d'est. Je ne pouvais pas comprendre d'abord ce que le vent d'est avait de commun avec l'humeur sombre de ces messieurs, et la mort de Molly. Je sortis brusquement du café, et j'allai à la cour, plein de ce beau préjugé français qu'une cour est toujours gaie. Tout y était triste et morne, jusqu'aux filles d'honneur. On y parlait mélancoliquement du vent d'est. Je songeai alors à mon Danois de la veille. Je fus tenté de rire de la fausse idée qu'il avait emportée d'Angleterre ; mais le climat opérait déjà sur moi, et je m'étonnais de ne pouvoir rire. Un fameux médecin de la cour, à qui je confiai ma surprise, me dit que j'avais

tort de m'étonner, que je verrais bien autre chose au mois de novembre et de mars; qu'alors on se pendait par douzaine; que presque tout le monde était réellement malade dans ces deux saisons, et qu'une mélancolie noire se répandait sur toute la nation; car c'est alors, dit-il, que le vent d'est souffle le plus constamment. Ce vent est la perte de notre île. Les animaux même en souffrent, et ont tous l'air abattu. Les hommes qui sont assez robustes pour conserver leur santé dans ce maudit vent, perdent au moins leur bonne humeur. Chacun alors a le visage sévère, et l'esprit disposé aux résolutions désespérées. C'était, à la lettre, par un vent d'est qu'on coupa la tête à Charles I[er], et qu'on détrôna Jacques II. Si vous avez quelque grâce à demander à la cour, m'ajouta-t-il à l'oreille, ne vous y prenez jamais que lorsque le vent sera à l'ouest ou au sud.

Outre ces contrariétés que les élémens forment dans les esprits des Anglais, ils ont celles qui naissent de l'animosité des partis; et c'est ce qui désoriente le plus un étranger.

J'ai entendu dire ici, mot pour mot, que milord Marlborough était le plus grand poltron du monde, et que M. Pope était un sot.

J'étais venu plein de l'idée qu'un Wigh était un fin républicain, ennemi de la royauté; et un Tory, un partisan de l'obéissance passive, mais j'ai trouvé que, dans le parlement, presque tous les Wighs étaient pour la cour, et les Torys contre elle.

Un jour, en me promenant sur la Tamise, l'un de mes rameurs, voyant que j'étais Français, se mit à m'exalter, d'un air fier, la liberté de son pays, et me dit, en jurant Dieu, qu'il aimait mieux être batelier sur la Tamise qu'archevêque en France. Le lendemain je vis mon même homme dans une prison auprès de

laquelle je passais; il avait les fers aux pieds, et tendait la main aux passans à travers la grille. Je lui demandai s'il fesait toujours aussi peu de cas d'un archevêque en France; il me reconnut. Ah! monsieur, l'abominable gouvernement que celui-ci! On m'a enlevé par force, pour aller servir sur un vaisseau du roi en Norwège; on m'arrache à ma femme et à mes enfans, et on me jette dans une prison, les fers aux pieds, jusqu'au jour de l'embarquement de peur que je ne m'enfuie.

Le malheur de cet homme, et une injustice si criante, me touchèrent sensiblement. Un Français, qui était avec moi, m'avoua qu'il sentait une joie maligne de voir que les Anglais, qui nous reprochent si hautement notre servitude, étaient esclaves aussi-bien que nous. J'avais un sentiment plus humain, j'étais affligé de ce qu'il n'y avait plus de liberté sur la terre.

Je vous avais écrit sur cela bien de la morale chagrine; lorsqu'un acte du parlement mit fin à cet abus d'enrôler des matelots par force (1), et me fit jeter ma lettre au feu. Pour vous donner une plus forte idée des contrariétés dont je vous parle, j'ai vu quatre traités fort savans contre la réalité des miracles de Jésus-Christ imprimés ici impunément, dans le temps qu'un pauvre libraire a été pilorié pour avoir publié une traduction de *la Religieuse en chemise*.

On m'avait promis que je retrouverais mes jeux olympiques à Newmarket. Toute la noblesse, me disait-on, s'y assemble deux fois l'an; le roi même s'y rend quelquefois avec la famille royale. Là, vous voyez un nombre prodigieux de chevaux les plus vifs

(1) Cette violence s'exerce encore pendant la guerre *.

* C'est ce qu'on appelle la presse. C.

de l'Europe, nés d'étalons arabes et de jumens anglaises, qui volent dans une carrière d'un gazon vert à perte de vue, sous de petits postillons vêtus d'étoffes de soie, en présence de toute la cour. J'ai été chercher ce beau spectacle, et j'ai vu des maquignons de qualité qui pariaient l'un contre l'autre et qui mettaient, dans cette solennité, infiniment plus de filouterie que de magnificence.

Voulez-vous que je passe des petites choses aux grandes? Je vous demanderai si vous pensez qu'il soit bien aisé de vous définir une nation qui a coupé la tête à Charles Ier, parce qu'il voulait introduire l'usage des surplis en Écosse, et qu'il avait exigé un tribut que les juges avaient déclaré lui appartenir; tandis que cette même nation a vu, sans murmurer, Cromwell chasser les parlemens, les lords, les évêques, et détruire toutes les lois.

Songez que Jacques II a été détrôné en partie pour s'être obstiné à donner une place dans un collége à un pédant catholique; et souvenez-vous que Henri VIII, ce tyran sanguinaire, moitié catholique, moitié protestant, changea la religion du pays, parce qu'il voulait épouser une effrontée, laquelle il envoya ensuite sur l'échafaud; qu'il écrivit un mauvais livre contre Luther, en faveur du pape, puis se fit pape lui-même en Angleterre, fesant pendre tous ceux qui niaient sa suprématie, et brûler ceux qui ne croyant pas la transsubstantiation; et tout cela gaîment et impunément.

Un esprit d'enthousiasme, une superstition furieuse, avait saisi toute la nation durant les guerres civiles; une impiété douce et oisive succéda à ces temps de trouble, sous le règne de Charles II.

Voilà comme tout change, et que tout semble se contredire. Ce qui est vérité dans un temps est

erreur dans un autre. Les Espagnols disent d'un homme : *Il était brave hier.* C'est à peu près ainsi qu'il faudrait juger des nations, et surtout des Anglais. On devrait dire : ils étaient braves en cette année, en ce mois.

AUX AUTEURS

DU NOUVELLISTE DU PARNASSE.

Juin 1731.

MESSIEURS,

On m'a fait tenir à la campagne où je suis (1), près de Kenterbury, depuis quatre mois, les lettres que vous publiez avec succès en France, depuis environ ce temps. J'ai vu dans votre dix-huitième lettre des plaintes injurieuses que l'on vous adresse contre moi, sur lesquelles il est juste que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre justification, que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami ou peut-être un parent de feu M. de Campistron, me fait des reproches pleins d'amertumes et de dureté de ce que j'ai, dit-il, insulté à la mémoire de cet illustre écrivain, dans une brochure de ma façon, et que je me suis servi de ces termes indécens, *le pauvre Campistron*. Il aurait raison, sans doute, de me faire ce reproche, et vous, messieurs, de l'imprimer, si j'avais en effet été coupable d'une grossièreté si éloignée de mes mœurs. C'est pour moi une surprise également vive et douloureuse de voir que l'on m'impute de pareilles sottises. Je ne sais ce que c'est que cette brochure (2), je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune brochure en ma vie : si jamais homme devait être à l'abri d'une pareille accusation, j'ose dire que c'était moi, messieurs.

(1) Il était à Rouen incognito. (*Voyez* Corresp. gén., lettre du 30 juin 1731, à Thiriot.)

(2) Lettre d'un spectateur français au sujet d'Inès de Castro.

Depuis l'âge de seize ans, où quelques vers un peu satiriques et par conséquent très-condamnables, avaient échappé à l'imprudence de mon âge et au ressentiment d'une injustice, je me suis imposé la loi de ne jamais tomber dans ce détestable genre d'écrire. Je passe mes jours dans des souffrances continuelles de corps qui m'accablent, et dans l'étude des bons livres qui me console; j'apprends quelquefois dans mon lit, que l'on m'impute, à Paris, des pièces fugitives que je n'ai jamais vues, et que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accusations frivoles à aucune jalousie d'auteur; car qui pourrait être jaloux de moi? Mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a personne en France qui puisse dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je suis hors de l'enfance, aucun écrit satirique en vers ou en prose; et que celui-là se montre, qui puisse seulement avancer que j'aie jamais applaudi un seul de ces écrits, dont le mérite consiste à flatter la malignité humaine.

Non seulement je ne me suis jamais servi de termes injurieux, soit de bouche, soit par écrit, en citant feu M. de Campistron, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de lettres; mais je me suis toujours révolté contre cette coutume impolie qu'ont prise plusieurs jeunes gens, d'appeler par leur simple nom des auteurs illustres qui méritent des égards.

Je trouve toujours indigne de la politesse française, et du respect que les hommes se doivent les uns aux autres, de dire Fontenelle, Chaulieu, Crébillon, la Motte, Rousseau, etc.; et j'ose dire que j'ai corrigé quelques personnes de ces manières indécentes de parler, qui sont toujours insultantes pour les vivans, et dont on ne doit se servir envers les morts, que

quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jeter les yeux sur les préfaces de quelques pièces de théâtre que j'ai hasardées, verront que je dis toujours le grand Corneille, qui a pour nous le mérite de l'antiquité; et que je dis M. Racine et M. Despréaux, parce qu'ils sont presque mes contemporains.

Il est vrai que dans la préface d'une tragédie (1) adressée à milord Bolyngbrocke, rendant compte à cet illustre Anglais des défauts et des beautés de notre théâtre, je me suis plaint, avec justice, que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la scène; j'ai dit, et je dis encore, que l'on avait applaudi ces vers d'Alcibiade, indignes de la tragédie :

Hélas! qu'est-il besoin de m'en entretenir?
Mon penchant à l'amour, je l'avoûrai sans peine,
Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine :
Mais, bien qu'il m'ait causé des chagrins, des soupirs,
Je n'ai pu refuser mon âme à ses plaisirs;
Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puisse dire,
Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur.
Capable d'enlever et de calmer un cœur?
Ah! lorsque, pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur ont troublé la paix;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces tendres instans, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

J'aurais pu dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand Corneille sont indignes de lui, et sont inférieurs à cet *Alcibiade*, et que *la Bé-*

(1) *Brutus*, tom. L.

rénice de M. Racine n'est qu'une élégie bien écrite, sans offenser la mémoire de ces grands hommes. Ce sont les fautes de ces écrivains illustres qui nous instruisent : j'ai cru même faire honneur à M. de Campistron, en le citant à des étrangers à qui je parlais de la scène française; de même que je croirais rendre hommage à la mémoire de l'inimitable Molière, si, pour faire sentir les défauts de notre scène comique, je disais que, d'ordinaire, les intrigues de nos comédies ne sont ménagées que par des valets; que les plaisanteries ne sont presque jamais dans la bouche des maîtres; et que j'apportasse en preuve la plupart des pièces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut et celui de ses dénouemens, est si au-dessus de Plaute et de Térence.

J'ai ajouté qu'*Alcibiade* est une pièce suivie, mais faiblement écrite : le défenseur de M. de Campistron m'en fait un crime; mais qu'il me soit permis de me servir de la réponse d'Horace :

Nempè incomposito dixi pede currere versus
Lucili : quis tàm Lucili fautor ineptè est
Ut non hoc fateatur?

(Sat. 10, I, v. 1.)

On me demande ce que j'entends par un style faible : je pourrais répondre le mien. Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne soit pas absolument inutile, et que ne pouvant, par mon exemple, prouver ce que c'est qu'un style noble et fort, j'essaie au moins d'expliquer mes conjectures, et de justifier ce que je pense en général du style de la tragédie d'*Alcibiade*.

Le style fort et vigoureux, tel qu'il convient à la tragédie, est celui qui ne dit ni trop ni trop peu, et qui fait toujours des tableaux à l'esprit, sans s'écarter un moment de la passion.

Ainsi Cléopâtre, dans *Rodogune*, s'écrie :

> Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;
> Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir.
> . . . .
> Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
> (Acte V, sc. 1.)

Voilà du style très-fort et peut-être trop. Le vers qui précède le dernier :

> Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange,

est du style le plus faible.

Le style faible, non seulement en tragédie, mais en toute poésie, consiste encore à laisser tomber ses vers deux à deux, sans entremêler de longues périodes et de courtes, et sans varier la mesure ; à rimer trop en épithètes ; à prodiguer des expressions trop communes ; à répéter souvent les mêmes mots ; à ne pas se servir à propos des conjonctions qui paraissent inutiles aux esprits peu instruits, et qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du discours.

> . . . . . *Tantùm series, juncturaque pollet !*
> (Hor., art. poet., 242.)

Ce sont toutes ces finesses imperceptibles qui font en même temps, et la difficulté et la perfection de l'art.

> *In tenui labor ; at tenuis non gloria....*
> (Virg., Georg. IV, 6.)

J'ouvre dans ce moment le volume des tragédies de M. de Campistron, et je vois à la première scène de l'*Alcibiade*.

> Quelle que soit pour nous la tendresse des rois,
> Un moment leur suffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers, sans être absolument mauvais, sont faibles et sans beauté.

Pierre Corneille ayant la même chose à dire, s'exprime ainsi :

> Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous séduit.
> Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Ce *quelle que soit* de l'*Alcibiade* fait languir le vers : de plus, *un moment leur suffit pour faire un autre choix*, ne fait pas, à beaucoup près, une peinture aussi vive que ce vers :

> Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Je trouve encore :

> Mille exemples connus de ces fameux revers....
> Affaiblit notre empire, et dans mille combats....
> Nous cache mille soins dont il est agité....
> Il a mille vertus dignes du diadême....
> Le sort le plus cruel, mille tourmens affreux.

Je dis que ce mot *mille* si souvent répété, et surtout dans des vers assez lâches, affaiblit le style au point de le gâter; que la pièce est pleine de ces termes oiseux qui remplissent négligemment l'hémistiche; je m'offre de prouver à qui voudra, que presque tous les vers de cet ouvrage sont énervés par ces petits défauts de détail qui répandent leur langueur sur toute la diction.

Si j'avais vécu du temps de M. de Campistron, et que j'eusse eu l'honneur d'être son ami, je lui aurais dit à lui-même ce que je dis ici au public; j'aurais fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le style de cette pièce, qui serait devenue avec plus de soin un très-bon ouvrage. En un mot, je lui aurais parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivait d'ailleurs avec succès.

Le fameux acteur qui représenta si long-temps Alcibiade, cachait toutes les faiblesses de la diction par les charmes de son récit; en effet, l'on peut dire d'une tragédie comme d'une histoire : *Historia, quoquo modo scripta, bene legitur; et tragœdia, quoquo modo scripta, benè repræsentatur;* mais les yeux du lecteur sont des juges plus difficiles que les oreilles du spectateur.

Celui qui lit ces vers,

> Je répondrai, seigneur, avec la liberté
> D'un Grec qui ne sait pas cacher la vérité.

se ressouvient à l'instant de ces beaux vers de *Britannicus* (Act. I, Scène II) :

> Je répondrai, madame, avec la liberté
> D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les vers de M. Racine sont pleins d'une harmonie singulière qui caractérise en quelque façon Burrhus, par cette césure coupée, *d'un soldat,* etc.; au lieu que les vers d'*Alcibiade* sont rampans et sans force; en second lieu, il est choqué d'une imitation si marquée; en troisième lieu, il ne peut souffrir que le citoyen d'un pays renommé par l'éloquence et par l'artifice, donne à ces mêmes Grecs un caractère qu'ils n'avaient pas.

> Vous allez attaquer des peuples indomtables,
> Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables.

On voit partout la même langueur de style. Ces rimes d'épithètes, *indomtable*, *redoutable*, choquent l'oreille délicate du connaisseur, qui veut des choses et qui ne trouve que des sons. *Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs*, est trop simple, même pour la prose.

Je n'ai trouvé aucun homme de lettres qui n'ait été de mon avis, et qui ne soit convenu avec moi que le style de cette pièce est, en général, très-languissant. J'ajouterai même que c'est la diction seule qui abaisse M. de Campistron au-dessous de M. Racine. J'ai toujours soutenu que les pièces de M. de Campistron étaient pour le moins aussi régulièrement conduites que toutes celles de l'illustre Racine ; mais il n'y a que la poésie du style qui fasse la perfection des ouvrages en vers. M. de Campistron l'a toujours trop négligée ; il n'a imité le coloris de M. Racine que d'un pinceau timide ; il manque à cet auteur, d'ailleurs judicieux et tendre, ces beautés de détail, ces expressions heureuses qui font l'âme de la poésie, et font le mérite des Homère, des Virgile, des Tasse, des Milton, des Pope, des Corneille, des Racine, des Boileau.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, et même une vérité utile pour les belles-lettres ; et c'est parce qu'elle est vérité qu'elle m'attire des injures.

L'anonime (quel qu'il soit) me dit, à la suite de plusieurs personnalités, que je suis un très-mauvais modèle ; mais au moins il ne le dit qu'après moi : et je ne me vante que de connaître mon art et mon impuissance. Il dit d'ailleurs (ce qui n'est point une injure, mais une critique permise) que ma tragédie de *Brutus* est très-défectueuse. Qui le sait mieux que moi ? C'est parce que j'étais très-convaincu des défauts de cette pièce que je la refusai constamment, un an entier, aux comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée ; j'ai retourné ce terrain où j'avais travaillé si long-temps avec tant de peine et si peu de fruit. Il n'y a aucun de mes faibles ouvrages que je ne corrige tous les jours, dans les intervalles de mes maladies. Non seulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux

qui m'en reprennent; et je n'ai jamais répondu à une critique qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la souffrent en moi. M. de la Motte sait avec quelle franchise je lui ai parlé, et que je l'estime assez pour lui indiquer, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois apercevoir dans ses ingénieux ouvrages. Il serait honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui pensent. Mais plus j'aime la vérité, plus je hais et dédaigne la satire, qui n'est jamais que le langage de l'envie. Les auteurs qui veulent apprendre à penser aux autres hommes, doivent leur donner des exemples de politesse comme l'éloquence, et joindre les bienséances de la société à celles du style. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire courent à la honte par leurs querelles littéraires, et que les gens d'esprit deviennent souvent la risée des sots!

On m'a souvent envoyé en Angleterre des épigrammes et de petites satires contre M. de Fontenelle; j'ai eu soin de dire, pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche ressemblent aux injures que l'esclave disait autrefois au triomphateur.

Je crois que c'est être bon Français de détourner, autant qu'il est en moi, le soupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les Français ne rendent jamais justice à leurs contemporains. Soyons justes, messieurs; ne craignons ni de blâmer, ni surtout de louer ce qui le mérite; ne lisons point *Pertharite*, mais pleurons à *Polyeucte*. Oublions, avec M. de Fontenelle, des lettres composées, dans sa jeunesse (1) : mais apprenons par cœur, s'il est possible, *les Mondes*,

(1) Lettres du chev. d'Her. ***

la préface de l'*Histoire de l'académie des sciences*, etc. Disons, si vous voulez, à M. de la Motte, qu'il n'a pas assez bien traduit l'*Iliade ;* mais n'oublions pas un mot des belles odes et des autres pièces heureuses qu'il a faites. C'est ne pas payer ces dettes que de refuser de justes louanges. Elles sont l'unique récompense des gens de lettres; et qui leur paiera ce tribut, sinon nous qui, courant à peu près la même carrière, devons connaître mieux que d'autres la difficulté et le prix d'un bon ouvrage?

J'ai entendu dire souvent en France que tout est dégénéré, et qu'il y a dans tout genre une disette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à Paris que ces discours, et ils nous croient aisément sur notre parole; cependant quel est le siècle où l'esprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous? Voici un jeune homme de seize ans (1) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de M. Pascal, et qui donne un traité sur les courbes qui ferait honneur aux plus grands géomètres. L'esprit de raison pénètre si bien dans les écoles, qu'elles commencent à rejeter également et les absurdités inintelligibles d'Aristote, et les chimères ingénieuses de Descartes. Combien d'excellentes histoires n'avons-nous pas depuis trente ans. Il y en a telle qui se lit avec plus de plaisir que Philippe de Comines; il est vrai qu'on n'ose l'avouer tout haut, parce que l'auteur est encore vivant; et le moyen d'estimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cents ans!

Ploravére suis non respondere favorem,
Speratum meritis.

(Hor., liv. II, ép. 1, v. 9.)

Personne n'ose convenir franchement des richesses

(1) M. Clairault.

de son siècle. Nous sommes comme les avares qui disent toujours que le temps est dur. J'abuse de votre patience, messieurs ; pardonnez cette longue lettre et toutes ces réflexions au devoir d'un honnête homme qui a dû se justifier ; et à mon amour extrême pour les lettres, pour ma patrie, et pour la vérité.

Je suis, etc.

A UN PREMIER COMMIS.

20 juin 1733.

Puisque vous êtes, monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui, en prenant l'essor, pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, et l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni *Horace*, ni *Juvénal*, ni les *Œuvres philosophiques de Cicéron*. Si Milton, Dryden, Pope et Locke n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poètes ni des philosophes: il y a je ne sais quoi de turc à proscrire l'imprimerie; et c'est la proscrire que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infâmes calottes, et tant d'autres productions qui méritent l'horreur et le mépris, souffrez au moins que Bayle entre en France, et que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites que les magistrats qui régissent la douane de la littérature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt des marchands se plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées : en achète qui veut. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes; vous ne vivez pas avec tout ce chaos; vous y choisissez quelque société, et vous en changez. On traite les livres de même; on prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit mille controversites, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point; une foule de feuilles périodiques, que vous jeterez au feu après les

avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon; mais l'homme d'état permet le bon et le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important de commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le sais bien, parmi les livres, ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre, et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le relieur, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit et du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention; je ne les considère pas comme une occupation qui retire les jeunes gens de la débauche; cette idée serait celle d'un curé ignorant. Il y a assez de temps, avant et après les spectacles, pour faire usage de ce peu de momens qu'on donne à des plaisirs de passage, immédiatement suivis de dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux spectacles tous les jours; et dans la multitude de nos citoyens, il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque assiduité.

Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu, de raison et de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'âme; et Molière a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux, appellent de l'Europe les étrangers qui viennent s'instruire chez nous, et qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages; qui

nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité et bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces âmes qui tiendront du Goth et du Vandale; je ne connais pour vrai Français que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous; nous sommes des sybarites lassés des faveurs de nos maîtresses. Nous jouissons des veilles de grands hommes qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous sont dues : il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les Triptolèmes qui nous ont donné le froment le plus pur, nous sont indifférens; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, et à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes; et nous n'avons pas su depuis un siècle bâtir seulement une salle passable, pour y faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacle plus belles que le théâtre de Pompée; mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du bien public? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, et on s'endort dans la stu-

pidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté et d'indifférence. Vous, monsieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare, et faites, si vous pouvez, du bien aux lettres qui en ont tant fait à la France.

VIE

DE MOLIÈRE,

AVEC DE PETITS SOMMAIRES DE SES PIÈCES.

(1734.)

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du *Molière* in-4°, édition de Paris. On pria un homme très-connu de faire cette vie et ces courtes analyses destinées à être placées au devant de chaque pièce. M. Rouillé, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé la Serre : c'est de quoi on a eu plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de la Serre fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du Molière. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle ; nous la donnons, malgré la répugnance de l'auteur écrasé par la Serre.

VIE DE MOLIÈRE.

Le goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles et des contes populaires aussi faux

qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine, faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière ; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté, et on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620, dans une maison qui subsiste encore sous les pillers des halles. Son père, Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre et tapissier chez le roi, marchand fripier, et Anne Boutet, sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire et à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi ; mais son génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux-arts, les ont cultivé malgré leurs parens, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa ; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collége, et il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, et l'envoya externe aux jésuites, avec la répugnance d'un Bourgeois qui croyait la fortune de son fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune Poquelin fit au collége les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y suivit le cours des classes d'Armand de Bourbon, premier prince de

Conti, qui depuis fut le protecteur des lettres et de Molière.

Il y avait alors dans ce collége deux enfans qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'étaient Chapelle et Bernier: celui-ci connu par ses voyages aux Indes; et l'autre, célèbre par quelques vers naturels et aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle son fils naturel; et pour lui donner de l'émulation, il fesait étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire et pris au hasard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle et de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna la philosophie d'Épicure, qui, quoique aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'école, et n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du collége, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme et incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII dans Paris. Sa passion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors: cette partie

des belles-lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un état, quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville : ils jouaient les pièces de Hardy, de Monchrétien, ou de Baltazar Baro.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie et de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siècle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du cardinal de Richelieu pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode ; et il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation ; ils jouaient au faubourg Saint-Germain et au quartier Saint-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres ; on l'appela l'*Illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là intitulée, *Artaxerce*, d'un nommé Magnon, et imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur l'illustre théâtre.

Ce fut alors que Poquelin, sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien et auteur, et de tirer de ses talens de l'utilité et de la gloire.

On sait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, et qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grâce en public, devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le

nom de Molière, et il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des comédiens d'Italie, et de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était le Grand, s'appelait Belleville dans la tragédie, et Turlupin dans la farce, d'où vient le mot *turlupinade*. Hugues Gueret était connu, dans les pièces sérieuses, sous le nom de Fléchelles; dans la farce, il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait Gautier-Garguille; de même, Arlequin et Scaramouche n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé Molière, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France; il employa ces années à cultiver son talent et à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes italiennes, dont il fesait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais, très-informes, tenaient plus du mauvais théâtre italien, où il les avait pris que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend et se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'École*; ouvrage dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de Molière dans ce genre: l'une est le *Médecin volant;* et l'autre, la *Jalousie de Barbouille*. Elles sont en prose, et écrites en entier. Il y a quelques phrases et quelques incidens de la première, qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui*; et on trouve dans la *Jalousie de Barbouille* un canevas, quoique informe, du troisième acte de *George Dandin*.

La première pièce régulière, en cinq actes, qu'il composa, fut l'*Étourdi*. Il représenta cette comédie à Lyon, en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe

de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, et il partit de Lyon pour les états de Languedoc avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés Gros-René, de Duparc, d'un pâtissier de la rue Saint-Honoré, de la Duparc, de la Béjart et de la de Brie.

Le prince de Conti, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière, qu'il avait vu au collége; il lui donna une protection distinguée. Molière joua devant lui l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux* et les *Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce des *Précieuses*, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales; mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger et la cour et la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit le *Cid*. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique; qui exige la connaissance du monde et du cœur humain.

On prétend que le prince de Conti voulut alors faire Molière son secrétaire, et qu'heureusement pour la gloire du théâtre français, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conti lui donna accès auprès de Monsieur, frère unique du roi Louis XIV; Monsieur le présenta au roi et à la reine-mère. Sa troupe et lui représentèrent, la même année, devant leurs majestés la tragédie de *Nicomède*, sur un

théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. Molière, après la représentation de *Nicomède*, s'avança sur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un discours par lequel il remerciait sa majesté de son indulgence, et louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie : il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte qu'il avait joué en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière, et l'on joua dans l'instant le docteur amoureux. Depuis ce temps, l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte ou de trois après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris ; ils s'y fixèrent, et partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de Molière jouait sur ce théâtre les mardis, les jeudis et les samedis ; et les italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès lors la troupe de Molière prit le titre de *la troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du Palais-Royal. Le cardinal Richelieu l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame*, tragédie dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie, et je suis obligé de remarquer à cette

occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable : c'est une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, et les belles salles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilége de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658 jusqu'à 1673, c'est-à-dire, en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique : mais il n'y réussit pas ; il avait une volubilité dans la voix, et une espèce de hoquet qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de Molière :

« Il n'était ni trop gros, ni trop maigre ; il avait la « taille plus grande que petite, le port noble, la « jambe belle : il marchait gravement ; avait l'air très-« sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres « épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts ; « et les divers mouvemens qu'il leur donnait lui ren-« daient la physionomie extrêmement comique. A « l'égard de son caractère, il était doux, complaisant, « généreux ; il aimait fort à haranguer, et quand il « lisait ses pièces aux comédiens, il voulait qu'ils y « amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures « de leur mouvement naturel. »

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans et presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui fesant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très-sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des

autres auteurs, relevaient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; et le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* et les *Plaideurs* de M. Racine furent si mal reçus ; voilà pourquoi l'*Avare*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, l'*Ecole des Femmes*, n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel et l'esprit très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent, par son approbation, la cour et la ville aux pièces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation de n'avoir pas besoin des décisions de son prince pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, surtout les mauvais auteurs du temps, leurs protecteurs et leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; et il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea et qui soutint Racine et Despréaux, n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, et sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter ; ce qu'il retirait du théâtre avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente, somme qui, en ce temps-là, fesait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîner du roi : *Vous avez un mé-*

decin, dit le roi à Molière, *que vous fait-il?* Sire, répondit Molière, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris.*

Il fesait de son bien un usage noble et sage; il recevait chez lui des hommes de la première compagnie, les Chapelle, les Jonsac, les Desbarreaux, etc., qui joignaient la volupté et la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit et son amitié pour Despréaux, allait souvent chez Molière, et vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vînt voir souvent, et disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités*. Il encourageait souvent par des présens considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent: c'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortait de Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène et Chariclée;* et quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, et lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps, c'est-à-dire, en 1661, Racine ayant fait une ode sur le mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très-triste pour l'honneur des lettres, que des grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva et forma un autre homme, qui, par la supé-

riorité de ses talens et par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant su que c'était un nommé Mandorge, qui avait été son camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner? Celui-ci répondit au hasard : « Quatre pis-« toles. — Donnez-lui quatre pistoles pour moi, lui « dit Molière; en voilà vingt qu'il faut que vous lui « donniez pour vous; » et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aum ône à un pauvre : un instant après le pauvre court après lui, et lui dit : « Monsieur, vous « n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis « d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami, dit « Molière, en voilà un autre; » et il s'écria : « Où la « vertu va-t-elle se nicher! » Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, et qu'il étudiait partout la nature en homme qui voulait la peindre.

Molière, heureux par ses succès et par ses protecteurs, par ses amis et par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661 une jeune fille née de la Béjart et d'un gentilhomme nommé Modène. On disait que Molière en était le père : le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent le soin de la réfuter. On prouva que Molière n'avait connu la mère qu'après la naissance de

cette fille. La disproportion d'âge, et les dangers auxquels une comédienne jeune et belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux; et Molière, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, et quelquefois les ridicules qu'il avait si souvent joués sur le théâtre : tant il est vrai que des hommes qui sont au-dessus des autres par les talens, s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses; car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité ?

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade Imaginaire*. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée, et qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation il se sentit plus incommodé qu'auparavant; on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du *Malade Imaginaire*. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, et la prévention contre la comédie, déterminèrent Harlay de Chanvalon, archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à Molière. Le roi le regrettait; et ce monarque, dont il avait été le domestique et le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de Saint-Eustache,

sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans Molière que le comédien, et qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres ; et ces misérables qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux père Bouhours à composer cette espèce d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour Molière, est la seule qui mérite d'être rapportée, et la seule qui ne soit pas dans cette fausse et mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au devant de ses ouvrages.

Tu réformas et la ville et la cour;
Mais quelle en fut la récompense ?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance.
Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir sa gloire et son étude;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non seulement j'ai omis dans cette vie de Molière les contes populaires touchant Chapelle et ses amis ; mais je suis obligé de dire que ces contes adoptés par Grimarets sont très-faux Le feu duc de Sulli, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

L'ÉTOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS,

Comédie en vers et en cinq actes, jouée d'abord à Lyon, en 1653, et à Paris, au mois de décembre 1658, sur le théâtre du Petit-Bourbon.

CETTE pièce est la première comédie que Molière ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres; c'était le goût du théâtre italien et espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guère songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité que les hommes puissans avaient pour lors de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre; on n'y voyait que de vils bouffons qui étaient les modèles de nos *Jodelets ;* et on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société et la galanterie, seules sources du bon comique, ne fesaient que d'y naître. Ce loisir, dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère et à leur ridicule, est le seul temps propre pour la comédie; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes, aient l'occasion de les bien voir, et le seul pendant lequel les spectacles puissent être fréquentés assidument. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour et Paris, et bien connu les hommes que Molière les représenta avec des couleurs si vraies et si durables.

Les connaisseurs ont dit que *l'Etourdi* devrait seu-

lement être intitulé, *les Contre-temps*. Lélie, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop souvent été l'écueil de Molière, n'est pas meilleur ici que dans ses autres pièces : cette faute est plus inexcusable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On est obligé de dire (et c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le style de cette pièce est faible et négligé, et que surtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non seulement il se trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de construction, mais aussi plusieurs mots impropres et surannés. Trois des plus grands auteurs du siècle de Louis XIV, Molière, la Fontaine et Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres, y discernent ces petites fautes, et qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reste, *l'Etourdi* eut plus de succès que *le Misanthrope*, *l'Avare* et *les Femmes savantes* n'en n'eurent depuis. C'est qu'avant *l'Etourdi* on ne connaissait pas mieux, et que la réputation de Molière ne fesait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que le *Menteur*.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée au théâtre du Petit-Bourbon, en 1658.

Le Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après *l'Etourdi*. C'est encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans *le Dépit amoureux*. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, sans en avoir l'intérêt; et le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif ni comique. On admiré dans *le Dépit amoureux* la scène de la brouillerie et du raccommodement d'Éraste et de Lucile. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces scènes qui sont enfin devenues des lieux communs.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte et en prose, jouée d'abord en province, et représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Petit-Bourbon, au mois de novembre 1659.

Lorsque Molière donna cette comédie, la fureur du bel esprit était plus que jamais à la mode. Voiture

avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur et l'affectation. Ses ouvrages où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux brillans, étaient les seuls modèles; et presque tous ceux qui se piquaient d'esprit n'imitaient que ces défauts. Les romans de mademoiselle Scudéri avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques et d'expressions bizarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible et admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes avaient encore renchéri sur ce ridicule : les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel esprit s'appelaient *précieuses*. Ce nom, si décrié depuis par la pièce de Molière, était alors honorable; et Molière même dit dans sa préface qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables précieuses*, et qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, et jouée quatre mois de suite. La troupe de Molière fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'était alors que de dix sous au parterre.

Dès la première représentation, Ménage, homme célèbre dans ce temps-là, dit au fameux Chapelain : « Nous adorions vous et moi toutes les sottises qui « viennent d'être si bien d'être critiquées; croyez-moi, il « nous faudra brûler ce que nous avons adoré. » Du moins c'est ce que l'on trouve dans le Ménagiana ; et il est assez vraisemblable que Chapelain, homme alors très-estimé, et cependant le plus mauvais poète qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des *Précieuses ridicules* chez madame de Longueville, qui présidait, à ce que dit le cardinal de Retz, à ces combats spi-

rituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue et toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que, lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son style: et parce que Molière, ayant à critiquer le langage des beaux esprits du temps, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques que l'*Etourdi* et le *Dépit amoureux* n'avaient pas essuyées. Un certain Antoine Bodeau fit les *véritables Précieuses:* on parodia la pièce de Molière; mais toutes ces critiques et ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On sait qu'à une représentation des *Précieuses ridicules,* un vieillard s'écria du milieu du parterre: « Courage Molière! voilà la bonne comédie. » On eut honte de ce style affecté, contre lequel Molière et Despréaux se sont toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel, et c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le style des *Précieuses;* on le trouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un (1), en traitant sérieusement de nos lois, appelle un exploit, *un compliment timbré.* L'autre (2), écrivant à une maîtresse en l'air, lui dit: « Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon « cœur... Je veux vous faire peindre en iroquoise, « mangeant une demi-douzaine de cœurs par amuse- « ment. » Un troisième (3) appelle un cadran au soleil, *un greffier solaire;* une grosse rave, *un phénomène potager.* Ce style a reparu sur le théâtre même, où

(1) Toureil

(2) Fontenelle.

(3) Lamotte.

Molière l'avait si bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué son bon goût en méprisant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle estimait.

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte et en vers, représentée à Paris, le 28 *mai* 1660.

Le *Cocu imaginaire* fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'été, et pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, et dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que Molière perfectionna sa manière d'écrire par son séjour à Paris. Le style du *Cocu* imaginaire l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers ; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés.

> La bière est un séjour par trop mélancolique,
> Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique.
>
> (Act. II, sc. 2.)

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme *carogne*, *cocu*, etc.

Le dénouement que fait Villebrequin, est un des moins bien ménagés et des moins heureux de Molière. Cette pièce eut le sort des bons ouvrages, qui ont et de mauvais censeurs et de mauvais copistes. Un nommé Donneau fit jouer à l'hôtel de Bourgogne la *Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DON GARCIE DE NAVARRE, ou LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers et en cinq actes, représentée pour la première fois le 4 février 1661.

Molière joua le rôle de don Garcie, et ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux, comme acteur. La pièce et le jeu de Molière furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de Molière souffrit beaucoup de cette disgrace, et ses ennemis triomphèrent quelque temps. *Don Garcie* ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ÉCOLE DES MARIS,

Comédie en vers et en trois actes, représentée à Paris, le 24 juin 1661.

Il y a grande apparence que Molière avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparées, puisqu'elles se succédèrent en si peu de temps.

L'*Ecole des Maris* affermit pour jamais la réputation de Molière. C'est une pièce de caractère et d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On dit que l'*Ecole des Maris* était une copie des Adelphes de Térence: si cela était, Molière eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais les Adelphes ont fourni tout au plus

l'idée de l'*Ecole des Maris*. Il y a dans les *Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent; il y a de même dans l'*Ecole des Maris* deux tuteurs, dont l'un est sévère et l'autre indulgent: voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les *Adelphes*; celle de l'*Ecole des Maris* est fine, intéressante et comique. Une des femmes de de la pièce de *Térence*, qui devrait faire le personnage le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'*Isabelle* de Molière occupe presque toujours la scène avec esprit et avec grâce, et mêle quelquefois de la bienséance, même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance: il n'est point dans la nature qu'un vieillard qui a été soixante et dix ans chagrin, sévère et avare, devienne tout-à-coup gai, complaisant et libéral. Le dénouement de l'*Ecole des Maris* est le meilleur de toutes les pièces de Molière. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; et ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le style de *Térence* est pur, sentencieux, mais un peu froid; comme César, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de Molière, dans cette pièce, est plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale presque la pureté de la diction de *Térence*, et le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaisanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers et en trois actes, représentée à Vaux, devant le roi, au mois d'août; et à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 novembre de la même année 1661.

Nicolas Fouquet, dernier surintendant des finances, engagea Molière à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi et à la reine-mère dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée Villars. Molière n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles; et en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans sa préface, faite, apprise et représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend Grimarest, auteur d'une Vie de Molière, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. Molière n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre: de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était Fouquet; et il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés et mal exécutés. Paul Pélisson, homme célèbre dans les lettres, composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour, et plut beaucoup à Louis XIV. Mais celui qui donna la fête, et l'auteur du prologue, furent tous deux mis en prison peu de temps après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier ouvrage en scène absolument détaché, qu'on ait vu sur notre théâtre. *Les Visionnaires* de Desmarêts étaient dans ce goût, et avaient eu un succès si prodigieux que tous les beaux esprits du temps de Desmarêts l'appelaient l'*inimitable comédie.* Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les *Fâcheux* tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de Desmarêts. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature. Ils peignaient au hasard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque, dominaient partout. Molière fut le premier qui fit sentir le vrai, et par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour et du roi; et lorsque, quelque temps après, Molière donna cette pièce à Saint-Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le comte de Soyecourt. Molière, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de Soyecourt lui-même de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 26 *décembre* 1662.

Le théâtre de Molière, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'an-

née 1661, et toute l'année 1662, pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu sous le nom de Scaramouche. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'*École des femmes*, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très-suivie et très-critiquée, comme le dit la gazette de Loret :

> Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
> Mais où pourtant va tant de monde,
> Que jamais sujet important
> Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'*Ecole des maris*, et surtout dans le dénouement, qui est aussi *postiche* dans l'*Ecole des femmes* qu'il est bien amené dans l'*Ecole des maris*. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissaient indignes de Molière ; on désapprouva *le corbillon*, *la tarte à la crème*, *les enfants faits par l'oreille*. Mais aussi, les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse Molière avait su attacher et plaire pendant cinq actes, par la seule confidence d'Horace au vieillard et par de simples récits. Il semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte ; mais c'est le caractère du vrai génie de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, et de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant que c'est là le grand art des tragédies de l'admirable Racine.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er juin 1663.

C'EST le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un d'ialogue, et non une comédie. Molière y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'*École des femmes.* On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la crême*, et quelques autres bassesses de style qui lui étaient échappées; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de Licidas. Pour s'en venger, il fit jouer, à l'hôtel de Bourgogne, une petite pièce dans le goût de *la Critique de l'École des femmes*, intitulée : *Le Portrait du peintre*, ou *la Contre critique.*

L'IMPROMTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Versailles, le 14 *octobre* 1663 *; et à Paris, le* 4 *novembre de la même année.*

MOLIÈRE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, et en partie pour répondre à la pièce de Boursault. C'est une satire cruelle et outrée. Boursault y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance et de l'honnêteté

publique de supprimer la satire de Boursault et celle de Molière. Il est honteux que les hommes de génie et de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiques déshonorément, comme Rolet et Wasp. Molière sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, et ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE, OU LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE,

Représentée, le 7 mai 1664, à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

Les fêtes que Louis XIV donna dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même temps à ses plaisirs, à la politesse et à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de l'*Ile enchantée*, que Molière fit jouer la *Princesse d'Élide*, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte et la première scène du second qui soient en vers : Molière, pressé par le temps, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, et qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté *la Princesse d'Élide* à Paris ; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornemens et des circonstances heureuses qui l'avaient soutenue. On joua la même année la co-

médie de *la Mère coquette*, du célèbre Quinault : c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vu en France, hors les pièces de Molière; et elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgens; mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux et galant n'était point le génie de Molière; et cette espèce de poëme n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose en un acte, représentée au Louvre, le 24 *janvier* 1663; *et au théâtre du Palais-Royal, le* 15 *décembre de la même année.*

C'est une des petites farces de Molière, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces de cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit ballet où Louis XIV dansa.

L'AMOUR MÉDECIN,

Petite comédie en un acte et en prose, représentée à Versailles, le 15 *septembre* 1665; *et sur le théâtre du Palais-Royal, le* 22 *du même mois.*

L'*Amour médecin* est un impromptu fait pour le roi, en cinq jours de temps : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que *le Mariage forcé.*

Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de Lulli.

C'est le premier ouvrage dans lequel Molière ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui; ils allaient presque toujours en robe et en rabat, et consultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, et savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. Molière peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, et la politesse dans toutes les conditions.

DON JUAN, OU LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en prose et en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février 1665.

L'ORIGINAL de la comédie bizarre du *Festin de Pierre*, est de Triso de Molina, auteur espagnol. Il est intitulé : *el Convidado de Piedra* (*le Convié de Pierre*). Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di Pietra*. La troupe des comédiens italiens la joua à Paris, et on l'appela *le Festin de Pierre*. Il eut un grand succès sur le théâtre irrégulier : on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonneries et de religion, de plaisanterie et d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette pièce. Une statue qui marche et qui parle, et les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'Arlequin, ne soulevèrent point les esprits; soit qu'en général il y ait dans cette pièce quelque

intérêt; soit que le jeu des comédiens l'embellît; soit plutôt que le peuple, à qui *le Festin de Pierre* plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit *le Festin de Pierre* en vers, et il eut quelque succès à ce théâtre. Molière voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs à l'hôtel de Bourgogne, fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie : c'était une nouveauté inouïe alors, qu'une pièce en cinq actes en prose. On voit par là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, et comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers; les Français, au contraire, ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de Villiers sur celle de Molière; et ce préjugé a duré si long-temps, que Thomas Corneille, en 1673, immédiatement après la mort de Molière, mit son *Festin de Pierre* en vers : il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue Guénégaud; et c'est de cette manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première représentation du *Festin de Pierre* de Molière, il y avait une scène entre don Juan et un pauvre. Don Juan demandait à ce pauvre à quoi il passait sa vie dans la forêt. « A prier Dieu, répondit « le pauvre, pour les honnêtes gens qui me donnent « l'aumône. Tu passes ta vie à prier Dieu? disait don « Juan; si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. « Hélas! monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. « Cela ne se peut pas, répliquait don Juan : Dieu ne « saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du « soir au matin. Tiens, voilà un louis d'or; mais je te « le donne pour l'amour de l'humanité. »

Cette scène, convenable au caractère impie de don Juan, mais dont les esprits faibles pourraient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation; et ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la scène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcassus, ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 juin 1666.

L'Europe regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du *Misanthrope* a réussi chez toutes les nations long-temps avant Molière, et après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain, dont il a éprouvé les noirceurs, et qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le misanthrope est la plus commune, la plus naturelle et la plus susceptible du genre comique. Celle dont Molière l'a traitée est bien plus délicate, et fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son misanthrope hait les hommes encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce, que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité, une finesse que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scène ces conversations du monde, et y mêler des portraits. Le *Misanthrope* en est plein ; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit ; de montrer avec quel art Molière a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesse pour une coquette, et de remarquer la conversation et le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit, doit sentir ces beautés; lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne seraient rien sans le style. La pièce est d'un bout à l'autre, à peu près dans le style des satires de Despréaux; et c'est, de toutes les pièces de Molière, la plus fortement écrite.

Elle eut, à la première représentation, les applaudissemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis, lorsque le fameux acteur Baron étant remonté sur le théâtre, après trente ans d'absence, joua le *Misanthrope*, la pièce n'attira pas un grand concours, ce qui confirma l'opinion où l'on était que cette pièce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a, d'un côté, pour le *Misanthrope*, et de l'autre, la juste admiration pour lui, prouvent, peut-être plus qu'on ne pense, que le public n'est point injuste. Il court en foule à des comédies gaies et amusantes, mais qu'il n'estime guère, et ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins et plus appliqués.

Si on osait encore chercher dans le cœur humain les

raisons de cette tiédeur du public aux représentations du *Misanthrope*, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuses et fines ne sont pas également vives et intéressantes; dans ces conversations même qui sont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours nécessaires à la pièce, peut-être refroidissent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin dans le dénouement qui, tout bien amené et tout sage qu'il est, semble être attendu du public sans inquiétude, et qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le spectateur ne souhaite point que le misanthrope épouse la coquette Célimène, et ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin, on prendrait la liberté de dire que le *Misanthrope* est une satire plus sage et plus fine que celles d'Horace et de Boileau, et pour le moins aussi bien écrite; mais qu'il y a des comédies plus intéressantes; et que le *Tartufe*, par exemple, réunit les beautés du style du *Misanthrope* avec un intérêt plus marqué.

On sait que les ennemis de Molière voulurent persuader au duc de Montausier, fameux par sa vertu sauvage, que c'était lui que Molière jouait dans le *Misanthrope*. Le duc de Montausier alla voir la pièce, et dit, en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au *Misanthrope* de Molière.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes et en prose, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 août 1666.

MOLIÈRE ayant suspendu son chef-d'œuvre du *Misanthrope*, le rendit quelque temps après au public,

accompagné du *Médecin malgré lui*, farce très-gaie et très-bouffonne, et dont le peuple grossier avait besoin; à peu près comme à l'Opéra, après une musique noble et savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le *Médecin malgré lui* soutint le *Misanthrope*: c'est peut-être à la honte de la nature humaine; mais c'est ainsi qu'elle est faite: on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. Le *Misanthrope* était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés; et il fallut que le sage se déguisât en farceur pour complaire à la multitude.

MÉLICERTE.

Pastorale héroïque, représentée à Saint-Germain-en-Laie, pour le Roi, au ballet des Muses, en décembre 1666.

MOLIÈRE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie; le roi se contenta de ces deux actes dans la Fête du ballet des Muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage: il est dans un genre qui n'était point celui de Molière. Quelque peine qu'il eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose et en un acte, représentée à Saint-Germain-en-Laie, en 1667; et sur le théâtre du Palais-Royal, le 10 juin de la même année.

C'EST la seule petite pièce en un acte où il y ait de la grâce et de la galanterie. Les autres petites pièces que Molière ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fond plus bouffon et moins agréable.

AMPHITRYON,

Comédie en vers et en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 13 janvier 1668.

EURIPIDE et Archippus avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs : c'est une des pièces de Plaute qui ont eu le plus de succès; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui; et ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement, au théâtre, des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les scènes de Sosie et de Cléantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de Lucien, ne savent pas la différence qui est entre une imitation et la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit et de Mercure, dans Molière, avec le petit dialogue de Mercure et d'Apollon,

dans Lucien : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que Molière doive à cet auteur grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'*Amphitryon* français est au-dessus de l'*Amphitryon* latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de Molière ce qu'Horace dit de celles de Plaute (*Art poét.*, 270) :

Vestri proavi Plautinos et numeros et
Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque.

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie : « Tu viens avec « des fourberies cousues. » Sosie répond : « Je viens « avec des habits cousus. Tu as menti, réplique le « dieu, tu viens avec tes pieds, et non avec tes ha- « bits. » Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant Molière paraît surpasser Plaute dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre aux spectateurs quelque événement, un acteur venait, sans façon, le conter dans un monologue : ainsi Amphitryon et Mercure viennent seuls sur la scène, dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entre actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est, par rapport au nôtre, ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, et qui lui en eût fait davantage, si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'*Amphitryon* de Plaute était fort au-dessus du moderne; mais ayant ouï dire que Molière voulait faire une comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'*Amphitryon* de Molière réussit pleinement et sans contradiction ; aussi est-ce une pièce faite pour plaire aux plus simples et aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première comédie que Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté et plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus malaisés à faire, qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rhythme très-peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poésie rebute. Corneille ne connut pas ce rhythme dans son *Agésilas*.

L'AVARE,

Comédie en prose et en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 *septembre* 1668.

Cette excellente comédie avait été donnée au public en 1667 ; mais le même préjugé qui fit tomber le *Festin de Pierre*, parce qu'il était en prose, avait fait tomber l'*Avare*. Molière, pour ne point heurter de front le sentiment des critiques, et sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, et ne rejoua l'*Avare* qu'un an après : le public qui, à la longue, se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en prose, et qu'il y a peut-être plus de difficultés à réussir dans ce style ordinaire, où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification qui, par la rime, la cadence et la me-

sure, prête des ornemens à des idées simples que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans l'*Avare* quelques idées prises de Plaute, et embellies par Molière. Plaute avait imaginé le premier de faire en même temps voler la cassette de l'avare, et séduire sa fille; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, et que l'avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul : l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène; il vient sans être annoncé ni préparé, et la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de Molière, caractères, intrigues, plaisanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'avare parlant (peut-être mal à propos) aux spectateurs, dit : « Mon voleur « n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, « et se mettent à rire. » (*Quid est quod ridetis? Novi omnes, scio fures hìc esse complures.*) Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième : *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de Plaute et du style de Molière, qu'on voie les portraits que chacun fait de son avare. Plaute dit :

Clamat suam rem periisse, seque,
De suo tigillo fumus si qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obstringit ob gulam,
Ne quid animæ forte amittat dormiens;
Etiamne obturat inferiorem gutturem? etc.

« Il crie qu'il est perdu, qu'il est abîmé, si la fumée « de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie

« à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son « souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas ? »

Cependant ces comparaisons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin, qui n'ayant pas la pureté de Térence, et fort inférieur à Molière, a été, pour la vérité de ses caractères et de ses intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi, à la vérité, dans l'*Avare* de Molière quelques expressions grossières, comme : « Je sais l'art de traire les hommes; » « et quelques mauvaises plaisanteries; comme : Je « marierais, si je l'avais entrepris, le grand-turc et la « république de Venise. »

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, et jouée sur plus d'un théâtre d'Italie et d'Angleterre, de même que les autres pièces de Molière; mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poète anglais, nommé Shadwell, aussi vain que mauvais poète, la donna en anglais du vivant de Molière. Cet homme dit dans sa préface : « Je crois pouvoir dire, sans vanité, que Molière n'a « rien perdu entre mes mains. Jamais pièce française « n'a été maniée par un de nos poètes, quelque mé- « chant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. « Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit que « nous empruntons des Français; mais c'est par pa- « resse : c'est aussi par paresse que je me suis servi « de l'*Avare* de Molière. »

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La pièce de Shadwell est généralement méprisée. M. Fielding, meilleur poète et plus modeste, a traduit l'*Avare*, et l'a fait jouer à Londres, en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, et sa pièce

a eu près de trente représentations; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE-DANDIN, OU LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose et en trois actes, représentée à Versailles, le 15 de juillet 1668, et à Paris, le 9 de novembre suivant.

ON ne connaît et on ne joue cette pièce que sous le nom de *George-Dandin;* et au contraire, le *Cocu imaginaire*, qu'on avait intitulé et affiché *Sganarelle,* n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire;* peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du *Mari confondu. George-Dandin* réussit pleinement; mais si on ne reprocha rien à la conduite et au style, on se souleva contre le sujet même de la pièce: quelques personnes se révoltèrent contre une comédie dans laquelle une femme mariée donne un rendez-vous à son amant. Elles pouvaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait George-Dandin d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR, OU LE TARTUFE.

Joué sans interruption en public, le 5 février 1669.

ON sait toutes les traverses que cet admirable ouvrage essuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur, au-devant du *Tartufe.*

Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles devant le roi, le 12 mai 1664. Ce n'était pas

la première fois que Louis XIV, qui sentait le prix des ouvrages de Molière, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés ; il fut fort content de ce commencement, et par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué le 29 novembre de la même année, à Rainsi, devant le grand Condé. Dès lors les rivaux se réveillèrent ; les dévots commencèrent à faire du bruit ; les faux zélés (l'espèce d'hommes la plus dangereuse) crièrent contre Molière, et séduisirent même quelques gens de bien. Molière voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encore plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer : il fut un an sans donner le *Tartufe ;* il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection et le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer le *Tartufe.* La première représentation en fut donc faite à Paris, le 5 août 1667. Le lendemain on allait la rejouer ; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue ; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges ; les acteurs allaient commencer lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion qu'on prétend que Molière dit à l'assemblée : « Messieurs, nous allions vous donner « le *Tartufe ;* mais monsieur le premier président ne « veut pas qu'on le joue. »

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage, qui était l'éloge de la vertu et la satire de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre italien *Scaramouche ermite*, pièce très-froide, si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un ermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme

mariée, et y reparaît de temps en temps en disant : *Questo è per mortificar la carne.* On sait sur cela le mot du grand Condé : « Les comédiens italiens n'ont « offensé que Dieu, mais les Français ont offensé « les dévots. » Au bout de quelque temps, Molière fut délivré de la persécution ; il obtint un ordre du roi par écrit de représenter le *Tartufe*. Les comédiens, ses camarades, voulurent que Molière eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce; elle fut représentée trois mois de suite, et durera autant qu'il y aura en France du goût et des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de Cléante, dans lesquels la vertu vraie et éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'Orgon, sont, à quelques expressions près, le plus fort et le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue; et c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que Molière au théâtre.

Voyez surtout cet endroit ;

Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.

. . . .

Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves, etc.
(*Tartufe*, act. I, sc. 6.)

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux; il n'y en a aucun qui ne soit bon, et celui du *Tartufe* est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement ; on sent combien il est forcé, et combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir Molière contre ses ennemis.

Dans les premières représentations l'imposteur se nommait Panulphe, et ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de Tartufe, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près, la pièce était comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait est à ce vers :

O ciel ! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.
(Act. III, sc. 7.)

Il y avait :

O ciel ! pardonne-moi, comme je lui pardonne.

Qui croirait que le succès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge et partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne aussi long-temps que le *Tartufe* au Palais-Royal ? Montfleuri, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de *la Femme juge et partie*, se croyait égal à Molière, et la préface qu'on a mise au-devant du recueil de ce Montfleuri, avertit que M. de Montfleuri était un grand homme. Le succès de *la Femme juge et partie*, et de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un acteur fait valoir. On sait qu'au théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce qu'on méprise à la lecture. On représenta sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la suite de *la Femme juge et partie*, la critique du *Tartufe*. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît assez, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefesant ;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises ;
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises :
Il est mauvais poète et bon comédien ;
Il fait rire ; et de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles. Un curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler Molière. Voilà comme ce grand homme fut traité de son vivant; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation, et triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-ballet en prose et en trois actes, faite et jouée à Chambord, pour le roi, au mois de septembre 1669, *et représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le* 15 *novembre de la même année.*

Ce fut à la représentation de cette comédie que la troupe de Molière prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi*, Pourceaugnac est une farce; mais il y a dans toutes les farces de Molière des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lulli, qui n'avait point encore le privilége de l'Opéra, fit la musique du ballet de Pourceaugnac; il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés aux divertissemens du roi, et tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honorable.

On n'écrivit point contre *Pourceaugnac* : on ne cherche à rabaisser les grands hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévèrement cette farce, les gens du bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop souvent son génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen; mais Molière leur répondait qu'il

était comédien aussi bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour et attirer le peuple, et qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses acteurs aussi bien que sa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en prose et en cinq actes, faite et jouée à Chambord, au mois d'octobre 1670, et représentée à Paris, le 23 novembre de la même année.

Le *Bourgeois gentilhomme* est un des plus heureux sujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'espèce humaine, fait que des princes prennent le titre de rois, que les grands seigneurs veulent être princes, et, comme dit la Fontaine (Fables, I, 3) :

Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique, et qui puisse faire rire au théâtre : ce sont les extrêmes disproportions des manières et du langage d'un homme, avec les airs et les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant. Cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air et du même langage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, et dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel gros-

sier qui fait le plaisant de la comédie; et voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. *Le Misanthrope* est admirable, le *Bourgeois gentilhomme* est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. Molière aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du grand-turc; mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit aussi la musique du ballet, et il y joua, comme dans *Pourceaugnac*.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en prose et en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 24 mai 1671.

Les *Fourberies de Scapin* sont une de ces farces que Molière avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux scènes entières du *Pédant joué*, mauvaise pièce de Cyrano de Bergerac (1). On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat, il répondait : « Ces deux scènes sont assez « bonnes; cela m'appartenait de droit; il est permis « de reprendre son bien partout où on le trouve. »

Si Molière avait donné la farce des *Fourberies de Scapin* pour une vraie comédie, Despréaux aurait eu raison de dire dans son *Art poétique* :

C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,

(1) Ce fait est déjà cité, vol. XXX, pag. 830.

Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.
(Ch. III, v. 393.)

On pourrait répondre à ce grand critique, que Molière n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies comédies, où il surpasse Térence; que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique; et que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les *Fourberies de Scapin* et le *Mariage forcé* valussent l'*Avare*, le *Tartufe*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, ou fussent même du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire que: Molière

« Peut-être de son art eût remporté le prix? »

Qui aura donc ce prix, si Molière ne l'a pas?

PSYCHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres et en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines un palais des Tuileries, en janvier, et durant le carnaval de l'année 1670, et donnée au public sur le théâtre du Palais-Royal en 1671.

Le spectacle de l'Opéra, connu en France sous le ministère du cardinal Mazarin, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. Perrin, introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, frère de Louis XIV; Cambert, intendant de la reine-mère; et le marquis de

Sourdiac, homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avait obtenu en 1669, le privilége de l'Opéra; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, et qu'une tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants et des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle et intéressante, les entre actes de musique doivent en devenir froids; et que si les intermèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entre actes d'une pièce ennuyeuse; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, et l'on joue Athalie sans les chœurs et sans la musique. Ce ne fut que quelques années après, que Lulli et Quinault nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on fesait en Italie, et qu'on la pouvait même rendre intéressante; perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal Mazarin, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissemens en musique, telles qu'Andromède et la Toison d'or. On voulut donner au roi et à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, et y ajouter des danses. Molière fut chargé du sujet de la fable le plus ingénieux et le plus galant, et qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop alongé que la Fontaine venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième; le temps pressait: Pierre Corneille se chargea du reste de la pièce; il voulut bien s'assujétir au plan d'un autre; et ce génie mâle, que l'âge rendait sec et sévère, s'amollit

pour plaire à Louis XIV. L'auteur de Cinna fit à l'âge de soixante-sept ans cette déclaration de Psyché à l'Amour, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault. Lulli composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands hommes que le seul Racine, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psyché n'est pas une excellente pièce, et les derniers actes en sont très-languissans; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, et la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 *mars* 1672.

Cette comédie, qui est mise par les connaisseurs dans le rang du *Tartufe* et du *Misanthrope*, attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement; mais les connaisseurs rendirent bientôt à Molière les suffrages de la ville; et un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du *Misanthrope*, soutint la pièce long-temps.

Plus on la vit, plus on admira comment Molière avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait

fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce temps-là, savent que Ménage y est joué sous le nom de Vadius, et que Trissotin est le fameux abbé Cotin, si connu par les satires de Despréaux. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de Molière; ils avaient voulu persuader au duc de Montausier que *le Misanthrope* était fait contre lui; quelque temps après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de Gaston de France, la scène que Molière a si bien rendue dans *les Femmes savantes.* Le malheureux Cotin écrivait également contre Ménage, contre Molière et contre Despréaux; les satires de Despréaux l'avaient déjà couvert de honte, mais Molière l'accabla. Trissotin était appelé aux premières représentations Tricotin. L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix et par les gestes. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de Trissotin, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé Cotin même. S'ils avaient été bons, et si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de Molière et celle de Despréaux ne lui eussent pas ôté sa réputation. Molière lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et n'en fut pas moins estimé : le vrai mérite résiste à la satire. Mais Cotin était bien loin de se soutenir contre de telles attaques : on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satires de Despréaux coûtèrent aussi la vie à l'abbé Cassaigne, triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, et qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satire qu'on puisse faire des mauvais poètes, c'est de donner d'excellens ouvrages; Molière

et Despréaux n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en prose et en cinq actes, représentée devant le roi à Saint-Germain, au mois de janvier 1670.

Louis XIV lui-même donna le sujet de cette pièce à Molière. Il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputaient une maîtresse, en lui donnant des fêtes magnifiques et galantes. Molière servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encore fait paraître sur son théâtre, un astrologue et un fou de cour. Le monde n'était point alors désabusé de l'astrologie judiciaire; on y croyait d'autant plus qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans Vittorio Siri qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de Louis XIV, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode; chaque prince et chaque grand seigneur même avait son fou; et les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société et ceux que donnent les beaux-arts. Ce qui est représenté dans Molière n'est point un fou ridicule, tel que le Moron de la Princesse d'Élide, mais un homme adroit, et qui, ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté et avec finesse. La musique est de Lulli. Cette

pièce ne fut jouée qu'à la cour, et ne pouvait guère réussir que par le mérite du divertissement et par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que, dans les divertissemens des *Amans magnifiques* (1), il se trouve une traduction de l'ode d'Horace :

Donec gratus eram tibi.

(Od. III, 9)

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte et en prose, représentée devant le roi, à Saint-Germain, en février 1672, et à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 8 juillet de la même année.

C'EST une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société et la politesse aisée qui règne en France se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du Palais-Royal, le 10 février 1673.

C'EST une de ces farces de Molière dans lesquelles on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie.

(1) Act. II, 3e intermède, sc. 7.

La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, et ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes; mais, avec tous ces défauts-là, il sera toujours le premier de tous les poètes comiques. Depuis lui, le théâtre français s'est soutenu, et même a été asservi à des lois de décence plus rigoureuses que du temps de Molière. On n'oserait aujourd'hui hasarder la scène où le Tartufe presse la femme de son hôte; on n'oserait se servir des termes de *fils de putain*, de *carogne*, et même de *cocu*: la plus exacte bienséance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu laver encore cette tache, qu'un préjugé très-injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un état bien policé, qui exercent, sous les yeux des magistrats, un talent très-difficile et très-estimable; mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi Molière ayant autant de réputation que Racine, le spectacle cependant est désert quand on joue ses comédies, et qu'il ne va presque plus personne à ce même *Tartufe* qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empressement aux tragédies de Racine, lorsqu'elles sont bien représentées? C'est que la peinture de nos passions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules; c'est que l'esprit se lasse des plaisanteries, et que le cœur est inépuisable. L'oreille est aussi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques et de la magie étonnante du style de Racine, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie; ce langage peut plaire,

mais il ne peut jamais émouvoir, et l'on ne vient au spectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que Molière, tout admirable qu'il est dans son genre, n'a ni des intrigues assez attachantes, ni des dénouemens assez heureux ; tant l'art dramatique est difficile !

AUX AUTEURS

DE LA

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE (1).

A Cirey, ce 20 septembre 1736.

Messieurs,

Un homme de bien, nommé Rousseau, a fait imprimer dans votre journal une longue lettre sur mon compte, où, par bonheur pour moi, il n'y a que des calomnies ; et, par malheur pour lui, il n'y a point du tout d'esprit. Ce qui fait que cet ouvrage est si mauvais, c'est, messieurs, qu'il est entièrement de lui ; Marot, ni Rabelais, ni d'Ouville, ne lui ont rien fourni ; c'est la seconde fois de sa vie qu'il a eu de l'imagination. Il ne réussit pas quand il invente. Son procès avec M. Saurin aurait dû le rendre plus attentif. Mais on a déjà dit de lui, que, quoiqu'il travaille beaucoup ses ouvrages, cependant ce n'est pas encore un auteur assez *châtié*.

Il a été retranché de la société depuis long-temps, et il travaille tous les jours à se retrancher du nombre des poètes par ses nouveaux vers. A l'égard des faits qu'il avance contre moi, on sait bien que son témoignage n'est plus recevable nulle part ; à l'égard de ses vers, je souhaite aux honnêtes gens qu'il attaque, qu'il continue à écrire de ce style. Il vous a fait, mes-

(1) Extrait du tome XXIV, pages 152 et suiv.

sieurs, un fort insipide roman de la manière dont il dit m'avoir connu. Pour moi, je vais vous en faire une petite histoire très-vraie.

Il commence par dire que des dames de sa connaissance le menèrent un jour au collége des jésuites, où j'étais pensionnaire, et qu'il fut curieux de m'y voir, parce que j'y avais remporté quelques prix. Mais il aurait dû ajouter qu'il me fit cette visite, parce que son père avait chaussé le mien pendant vingt ans, et que mon père avait pris soin de le placer chez un procureur, où il eût été à souhaiter pour lui qu'il eût demeuré, mais dont il fut chassé pour avoir désavoué sa naissance. Il pouvait ajouter encore que mon père, tous mes parens, et ceux sous qui j'étudiais, me défendirent alors de le voir; et que telle était sa réputation, que, quand un écolier fesait une faute d'un certain genre, on lui disait, vous serez un vrai Rousseau.

Je ne sais pourquoi il dit que ma physionomie lui déplut; c'est apparemment parce que j'ai des cheveux bruns, et que je n'ai pas la bouche de travers.

Il parle ensuite d'une ode que je fis à l'âge de dix-huit ans, pour le prix de l'académie française. Il est vrai que ce fut M. l'abbé du Jarry qui remporta le prix; je ne crois pas que mon ode fût trop bonne, mais le public ne souscrivit pas au jugement de l'académie. Je me souviens qu'entre autres fautes assez singulières dont le petit poëme couronné était plein, il y avait ce vers,

Et des pôles brûlans, jusqu'aux pôles glacés.

Feu M. de la Motte très-aimable homme et de beaucoup d'esprit, mais qui ne se piquait pas de science, avait par son crédit fait donner ce prix à l'abbé du

Jarry; et quand on lui reprochait ce jugement (1), et surtout le vers du *pôle glacé* et du *pôle brûlant*, il répondait que c'était une affaire de physique, qui était du ressort de l'académie des sciences, et non de l'académie française; que d'ailleurs il n'était pas bien sûr qu'il n'y eût point de pôles brûlans, et qu'enfin l'abbé du Jarry était son ami. Je demande pardon de cette petite anecdote littéraire où la jalousie de Rousseau m'a conduit, et je continue ma réponse.

Il est vrai que j'accompagnai, vers l'an 1720, une dame de la cour de France (2), qui allait en Hollande. Rousseau peut dire, tant qu'il lui plaira, que j'allai à la suite de cette dame; un domestique emploie volontiers les termes de son état; chacun parle son langage. Nous passâmes par Bruxelles; Rousseau prétend que j'y entendis la messe très-indévotement, et qu'il apprit avec horreur cette indécence, de la bouche de M. le comte de Lanoy; car il a cité toujours de grands noms sur des choses importantes. Je pourrais en effet avoir été un peu indévot à la messe. M. le comte de Lanoy dit cependant que « Rousseau est un menteur, qui se

(1) La Motte présidant aux prix
Qu'on distribue aux beaux esprits,
Ceignit de couronnes civiques
Les vainqueurs des jeux olympiques.
Il fit un vrai pas d'écolier,
Et prit, aveugle Agonothète,
Un chêne pour un olivier,
Et Du Jarry pour un poète.

Cette note est ajoutée (*).

(2) La Marquise de Rupelmonde. fille du maréchal d'Alligre, nommée dame du palais de la reine en 1725, morte aux Carmélites. Elle était sœur de la marquise de Barbésieux et de la maréchale de Maillebois. Voir tom. IX, pag. 445.

(*) Il faut ajouter à cette note que ce huitain est de Voltaire.

« sert de son nom très-mal à propos pour dire une « impertinence. » Je ne parlerai pas ainsi. Il se peut, encore une fois, que j'aie eu des distractions à la messe; j'en suis très-fâché, messieurs. Mais de bonne foi, est-ce à Rousseau à me le reprocher ? Trouvez-vous qu'il soit bien convenable à l'auteur de tant d'épigrammes licencieuses, à l'auteur des couplets infâmes contre ses bienfaiteurs et ses amis, à l'auteur de la *Moïsade*, etc., de m'accuser d'avoir causé dans une église, il y a seize ans? Le pauvre homme! suivons, je vous en prie, la petite histoire.

Premièrement, il dit qu'il me présenta chez M. le gouverneur des Pays-Bas. La vanité est un peu forte. Il est plus vraisemblable que j'y ai été avec la dame que j'avais l'honneur d'accompagner. Que voulez-vous? les hommes remplacent en vanité ce qui leur manque en éducation.

Enfin donc, je le vis à Bruxelles. Il assure que je débutai par lui faire lire le poëme de la *Henriade;* et il me reproche beaucoup, je ne sais sur quel fondement, d'avoir pris, dans ce poëme, le parti du meilleur des rois et du plus grand homme de l'Europe, contre des prêtres qui le calomnièrent et qui le persécutaient. J'en demeure d'accord; Rousseau sera pour ces derniers, et moi pour Henri IV.

Il a été fort surpris, dit-il, que j'aie substitué l'amiral de Coligni à Rosni. Notre critique, messieurs, n'est pas savant dans l'histoire : ces petites balourdises arrivent souvent à ceux qui n'ont cultivé que le talent puéril d'arranger des mots. L'amiral de Coligni était le chef d'un parti puissant sous Charles IX : il fut tué lorsque Rosni n'avait que treize ans. Rosni fut depuis ministre et favori de Henri IV. Comment donc se pourrait-il faire que j'aie retranché de la *Henriade* ce Rosni pour y susbstituer l'amiral de Coligni ? Le fait

est que j'ai mis Duplessis-Mornai à la place de Rosni. Rousseau ne sait peut-être pas que ce Duplessis-Mornai était un homme de guerre, un savant, un philosophe rigide, tel, en un mot, qu'il le fallait pour le caractère que j'avais à peindre; mais il faut passer à un simple rimeur d'être un peu ignorant. Venons à des choses plus essentielles.

Vous allez voir, messieurs, qu'on entend quelquefois bien mal le métier qu'on a fait toute sa vie; et vous serez surpris que Rousseau ne sache pas même calomnier. L'origine de sa haine contre moi vient, dit-il, en partie de ce que j'ai parlé de lui *de la manière la plus indigne* (ce sont ses termes) à M. le duc d'Aremberg. Je ne sais pas ce qu'il entend par *une manière indigne.* Si j'avais dit qu'il avait été banni de France par arrêt du parlement, et qu'il fesait de mauvais vers à Bruxelles, j'aurais, je crois, parlé d'une manière très-digne; mais je n'en parlai point du tout : et pour le confondre sur cette sottise, comme sur le reste, voici la lettre que je reçois, dans le moment, de M. le duc d'Aremberg.

Enguien, ce 8 septembre 1736.

« Je suis très-indigné, monsieur, d'apprendre que « mon nom est cité dans la bibliothéque, sur un article « qui vous regarde. On me fait parler très-mal à pro- « pos et très-faussement, etc. Je suis, monsieur, « votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« LE DUC D'AREMBERG. »

Voyons s'il sera plus heureux dans ses autres accusations. Je lui récitai, dit-il, une épître contre la religion chrétienne. Si c'est la *Moïsade* dont il veut parler, il sait bien que ce n'est pas moi qui l'ai faite. Il assure qu'à la police de Paris j'ai été appelé en jugement pour cette épître prétendue. Il n'y a qu'à consulter les

registres; son nom s'y trouve plusieurs fois, mais le mien n'y a jamais été. Rousseau voudrait bien que j'eusse fait quelque ouvrage contre la religion; mais je ne peux me résoudre à l'imiter en rien.

Il a ouï dire qu'il fallait être hypocrite pour venir à bout de ses ennemis, et je conviens qu'il a cherché cette dernière ressource.

Rousseau, sujet au camouflet,
Fut autrefois chassé, dit-on,
Du théâtre à coups de sifflet,
De Paris à coups de bâton;
Chez les Germains chacun sait comme
Il s'est garanti du fagot;
Il a fait enfin le dévôt,
Ne pouvant faire l'honnête homme (1).

Ce n'est pas assez de faire le dévot pour nuire; il y faut un peu plus d'adresse: je remercie Dieu que Rousseau soit aussi maladroit qu'hypocrite: sans ce contre-poids il eût été trop dangereux.

Les prétendus sujets de la prétendue rupture de ce galant homme avec moi, sont donc: que j'ai eu des distractions à la messe; que je lui ai récité des vers dans le goût de *la Moïsade*, et que j'ai parlé de lui en termes peu respectueux à M. le duc d'Aremberg. Eh bien, messieurs, je vais vous dire les véritables sujets de sa haine; et je consens, ce qui est bien fort, d'être aussi déshonoré que lui, si j'avance un seul mot dont on puisse me démentir.

Il récita à cette dame que j'avais l'honneur d'accompagner, et à moi, je ne sais quelle allégorie contre le parlement de Paris sous le nom de *Jugement de Pluton;* pièce bien ennuyeuse, dans laquelle il vomit des invectives contre le procureur-général et contre

(1) Ces vers sont de Voltaire.

ses juges, et qui finit par ces vers, autant qu'il m'en souvient :

Et que leur peau sur ces bancs étendue,
. . . .
Serve de siège à tous leurs successeurs.

Ces derniers vers sont copiés d'après l'épigramme de M. Boindin contre Rousseau, laquelle est connue de tout le monde ; la différence qui se trouve entre l'épigramme et le vers de Rousseau, c'est que l'épigramme est bonne (1).

Il récita ensuite un ouvrage, dont le titre n'est pas la preuve d'un bon esprit ni d'un bon cœur. Ce titre est *la Palinodie*. Il faut savoir qu'autrefois il avait fait une petite épître à M. le duc de Noailles, alors comte d'Ayen. Dans cet ouvrage il disait :

Oh qu'il chansonne bien !
Serait-ce point Apollon Delphien ?
Venez, voyez, tant a beau visage,
. . . .
C'est-il sans faute ?

Cette pièce, écrite toute de ce goût, fut sifflée, comme vous le croyez bien ; cependant M. le duc de Noailles le protégea en le méprisant, et daigna lui donner un emploi. Savez-vous ce qu'il fit dans le même temps ? Il écrivit une lettre sanglante contre son bienfaiteur. Cette lettre parvint jusqu'à M. de Noailles. Je ne dis rien que ce seigneur ne puisse at-

(1) Voici la fin de l'épigramme de Boindin :

Le dieu dans sa juste colère
Ordonna qu'au bas du coupeau
On fît écorcher le faux-frère ;
Et que l'on envoyât sa peau
Pour servir de cuir à son père.

tester; et j'ajoute qu'il poussa la grandeur d'âme jusqu'à oublier l'ingratitude de ce poète.

Rousseau, hors de France, fit son ode de la *Palinodie.* Il avait raison, assurément, de désavouer des vers ennuyeux : mais du moins il eût fallu que la *Palinodie* eût été meilleure. Malheureusement pour lui, toute la *Palinodie* consistait à dire du mal de son bienfaiteur. M. le maréchal de Villars, ami de ce seigneur offensé, averti d'ailleurs de l'insolence de Rousseau, en écrivit à M. le prince Eugène, et lui demanda en propres mots : « J'espère que vous ferez justice « d'un *** qui n'a pas été assez puni en France. » Cette lettre, jointe aux ingratitudes dont Rousseau payait les bienfaits de M. le prince Eugène, lui attira une disgrâce totale auprès de ce prince. Voilà, messieurs, l'origine de tout ce que Rousseau a fait depuis contre moi. Il a cru que c'était moi qui avais fait frapper ce coup; que c'était moi qui avais averti messieurs les maréchaux de Villars et de Noailles. Cependant il est très-vrai que je ne leur en ai jamais parlé. Il est aisé de le savoir des personnes que le sang et l'amitié attachaient à M. le maréchal de Villars. La lettre a été écrite à M. le prince Eugène avant même que Rousseau m'eût lu cette mauvaise ode de *la Palinodie ;* et quand il me la lut, je me contentai de lui dire que je voyais bien que son but n'était pas d'avoir des amis.

J'avoue que je lui dis encore, avec une franchise que j'ai eue toute ma vie, que ses nouveaux ouvrages ne me plaisaient pas, et qu'il passerait seulement pour avoir perdu son talent et conservé son venin. Le public a justifié ma prédiction; et Rousseau me hait d'autant plus, que je lui ai dit une vérité qui se confirme tous les jours.

C'était assez qu'il m'eût flatté quelques jours, pour qu'il fît des vers contre moi; il en fit donc, et même

de très-plats. Il est vrai qu'enfin, dans une *Épître contre la Calomnie*, composée il y a trois ans, je n'ai pu m'empêcher, après avoir montré toute l'énormité de ce crime, de parler de celui qui en est si coupable. Vous avez vu ce que j'en ai dit :

(1) Ce vieux rimeur couvert d'ignominie, etc.

Je n'ai été certainement dans ces vers que l'interprète du public. Je n'ai fait que suivre l'exemple de M. de la Motte, le plus modeste de tous les hommes, qui avait dit de Rousseau :

Connais-tu ce flatteur perfide,
Cette âme jalouse où préside
La calomnie au ris malin ;
Ce cœur dont la timide audace,
En secret sur ceux qu'il embrasse
Cherche à distiller son venin ;
Lui dont les larcins satiriques,
Craints des lecteurs les plus cyniques,
Ont mis tant d'horreurs sous nos yeux ?
Cet infâme, ce fourbe insigne,
Pour moi n'est qu'un esclave indigne,
Fût-il sorti du sang des dieux.

Qui croirait, messieurs, que Rousseau ose se plaindre aujourd'hui que ce soit lui qui soit le calomnié ? Permettez-moi de vous faire souvenir ici d'un trait de l'ancienne comédie italienne. Arlequin ayant volé une maison, et ne trouvant pas ensuite tout le compte des effets qu'il avait pris, criait au voleur de toute sa force. Rousseau suppose premièrement que mon épître sur la calomnie est adressée à la respectable fille de M. le baron de Breteuil, un de ses premiers maîtres. Mais qui lui a dit qu'elle ne l'est pas à une des filles de M. le

(1) Tom. X, pag. 336 de cette édition.

duc de Noailles, ou de M. Rouillé, ou de M. le maréchal de Tallard? Car a-t-il eu un maître qu'il n'ait payé d'ingratitude, et qu'il n'ait forcé à le chasser? Je veux que cette épître soit adressée à la fille de M. le baron de Breteuil (1), mariée à un homme de la plus grande naissance de l'Europe, et illustre par l'honneur que les beaux-arts reçoivent de son génie et de son savoir, qu'elle veut en vain cacher; cela ne servira qu'à faire voir combien Rousseau est hardi dans le crime, et impudent dans le mensonge. Il crie qu'on le calomnie, qu'il n'a jamais fait de vers contre feu M. de Breteuil. Voulez-vous savoir, messieurs, de qui je tiens la vérité qu'il combat si impudemment? de la propre personne à qui il a eu la folie de l'avouer, et de cette respectable dame, la fille même de M. de Breteuil, qui le sait comme moi, et sous les yeux de laquelle j'ai l'honneur d'écrire une vérité d'ailleurs si connue. Il a beau dire qu'il a encore des lettres de M. le baron de Breteuil; il a beau avoir adressé à ce seigneur une très-mauvaise épître en vers; qu'est-ce que cela prouve? que M. le baron de Breteuil était indulgent, et que son domestique pousse l'impudence au comble. Est-ce donc la seule fois qu'il a écrit pour et contre ses bienfaiteurs? N'a-t-il pas appelé M. de Francine un *homme divin*, après avoir fait contre lui l'indigne satire de la *Francinade?* Il avait fait cette satire, parce que tous ses opéras sifflés avaient été mis au rebut par M. de Francine; et il l'appela depuis homme divin, parce que dans une quête que madame de Bouzoles eut la bonté de faire pour Rousseau, lorsqu'il était en Suisse, M. de Francine eut la générosité de donner vingt louis. Je devrais donc avoir quelque petite part à cette épithète de *divin*, un cinquième de compte fait; car

(1) La marquise du Châtelet.

j'avais donné quatre louis pour mon aumône à Rousseau.

En vérité, il a grand tort de me vouloir du mal; car, outre la liaison qui était entre mon père et le sien, j'ai actuellement un valet de chambre qui est son proche parent, et qui est très-honnête homme. Ce pauvre garçon me demande tous les jours pardon des mauvais vers que fait son parent.

Est-ce ma faute, après tout, si Rousseau a eu autrefois des coups de bâton du sieur Pécourt, dans la rue Cassette, pour avoir fait et avoué ces couplets qui sont mentionnés dans le procès criminel?

Que le bourreau par son valet
Fasse un jour serrer le sifflet,
De Bertin et de sa séquelle;
Que Pécourt, qui fait le ballet,
Ait le fouet au pied de l'échelle, etc.

Est-ce ma faute, s'il se plaignit d'avoir reçu cent coups de canne de M. de La Faye; s'il s'accommoda avec lui par l'entremise de M. de La Contade, pour cinquante louis qu'il n'eut point; s'il calomnia M. Saurin; s'il fut banni par arrêt à perpétuité; s'il est en horreur à tout le monde; si enfin (ce qui le fâche le plus) il a rimé longuement des fadaises ennuyeuses; s'il a fait les *Aïeux chimériques*, le *Café*, la *Ceinture magique*, etc.? Je ne suis pas responsable de tout cela.

Il s'est associé, pour rendre sa cause meilleure, avec l'abbé Desfontaines, auteur d'un ouvrage périodique qui vous est connu; et cet abbé envoie de temps en temps en Hollande de petits libelles contre moi.

Il est bon que vous sachiez, messieurs, que cet abbé est un homme que j'ai, en 1724, tiré de Bicêtre, où il était renfermé pour le reste de ses jours. C'est un fait public. J'ai encore ses lettres, par lesquelles il avoue qu'il

me doit l'honneur et la vie. Il fut depuis mon traducteur. J'avais écrit en anglais un Essai sur l'Épopée; il le mit en français. Sa traduction a été imprimée à Paris. Il est vrai qu'il y avait autant de contre-sens que de lignes. Il y disait que les Portugais avaient découvert l'Amérique. Il traduit les *gâteaux mangés par les Troyens*, par ces mots, *faim dévorante de Cacus*. Le mot anglais *cake*, qui signifie *gâteau*, fut pris par lui pour *Cacus*, et les Troyens pour des vaches. Je corrigeai ses fautes, et je fis imprimer sa traduction à la suite de la *Henriade*, en attendant que j'eusse le loisir de faire mon Essai sur l'Épopée en français; car j'avais écrit dans le goût de la langue anglaise, qui est très-différent du nôtre. Enfin, quand j'eus achevé mon ouvrage, je le mis à la suite de ma *Henriade*, en France. L'abbé Desfontaines ne me pardonna point d'avoir usé de mon bien. Il s'avisa depuis ce temps-là de vouloir décrier la *Henriade* et moi. Je ne lui répondrai pas, et je ne décrierai certainement pas ses vers. Il en a fait un gros volume; mais personne n'en sait rien, et j'en ignore moi-même le titre. Pour sa personne, elle en est un peu plus connue.

Enfin, messieurs, voilà les honnêtes gens que j'ai pour ennemis : ainsi quand vous verrez quelques mauvais vers contre moi, dites hardiment qu'ils sont de Rousseau; quand vous verrez de mauvaises critiques en prose, ce sera de l'abbé Desfontaines.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. DE FORMONT,

EN RÉPONSE A UNE LETTRE DU 6 JANVIER 1736, SUR LA MATÉRIALITÉ DE L'AME.

(1736.)

Il est vrai que si l'on peut prouver qu'il y a une incompatibilité, une contradiction formelle entre la matière et la pensée, toutes les probabilités en faveur de la matière pensante sont détruites.

Il est donc vrai que le fort de la dispute, comme vous le dites très-bien, roule sur cette question : *La matière pensante est-elle une contradiction?*

1°. J'observerai qu'il ne s'agit pas de savoir si la matière pense par elle-même ; elle ne fait rien, elle ne peut avoir le mouvement ni l'existence par elle-même (du moins cela me paraît démontré) ; il s'agit uniquement de savoir si le Créateur, qui lui a donné le mouvement, le pouvoir incompréhensible de le communiquer, peut aussi lui communiquer, lui unir la pensée.

Or s'il était vrai qu'on prouvât que Dieu n'a pu communiquer, n'a pu unir la pensée à la matière, il me paraît qu'on prouverait aussi par là que Dieu n'a pu lui unir un être pensant ; car je dirai contre l'être pensant uni à la matière tout ce qu'on dira contre la pensée unie à la matière.

On ne connaît rien dans les corps, dira-t-on, qui ressemble à une pensée : cela est vrai ; mais je réponds : une pensée est l'action d'un être pensant ; donc il n'y a rien, selon vous, dans la matière, qui ait la moindre analogie à un être pensant ; donc, selon vous-même vous prouveriez qu'un être immatériel ne peut être en rien affecté par la matière ; donc, selon vous-même,

l'homme ne penserait point, ne sentirait point; donc, en prétendant prouver l'impossibilité où est la matière de penser, vous prouveriez qu'en effet nous ne pouvons penser, ce qui serait absurde. En un mot, si la pensée ne peut être dans la matière, je ne vois pas comment un être pensant peut être dans la matière. Or, de quelque manière que nous nous tournions, il est très-vrai qu'il n'y a aucune connexion, aucune dépendance entre les objets de nos organes et nos idées; il est très-vrai (soit que la matière pense, soit que Dieu lui ait uni un être immatériel), il est très vrai, dis-je, qu'il n'y a aucune raison physique par laquelle je doive voir un arbre, ou entendre le son des cloches, quand il y a un arbre devant mes yeux, ou que le battant frappe la cloche près de mes oreilles. Il est surtout démontré dans l'optique, qu'il n'y a rien dans les rayons de lumière qui doive me faire juger de la distance d'un objet; donc, soit que mon âme soit matière ou non, je ne puis ni voir ni entendre, ni avoir une idée de la distance, etc., que par les lois arbitraires établies par le Créateur.

Reste donc à savoir si le Créateur a pu, en établissant ces lois, communiquer des idées à mon corps à l'occasion de ces lois.

Ceux qui disent que Dieu ne peut donner des idées aux corps, se servent de cet argument: « Ce qui est » composé est nécessairement de la nature de ce qui le » compose; or si une idée était un composé de matière, » la matière étant divisible et étendue, il se trouverait » que la pensée serait divisible et étendue; mais la » pensée n'est ni l'un ni l'autre; donc il est impossible » que la pensée soit de la matière. »

Cet argument serait une démonstration contre ceux qui diraient que la pensée est un composé de matière; mais ce n'est pas cela que l'on dit. On dit que la pensée

peut être ajoutée de Dieu à la matière, comme le mouvement et la gravitation qui n'ont aucun rapport à la divisibilité; donc Dieu peut donner à la matière des attributs tels que la pensée et le sentiment, qui ne sont point divisibles.

L'argument dont s'est servi le père Tournemine, dans le journal de Trévoux, est encore bien moins solide que l'argument que je viens de réfuter.

Nous apercevons, dit-il, un objet indivisiblement; or si notre âme était matière, la partie A d'un objet frapperait la partie A de mon entendement; la partie B de l'objet frapperait la partie B de mon âme : donc nulle partie de mon âme ne pourrait voir l'objet.

Vous avez mis dans un très-grand jour cet argument du père Tournemine.

Voici en quoi consiste, à mon sens, le vice évident de ce raisonnement. Ce raisonnement suppose que nous n'aurions d'idée d'un objet que parce que les parties d'un objet frapperaient notre cerveau; or rien n'est plus faux.

1°. J'ai l'idée d'une sphère, quoiqu'il ne vienne à mes yeux que quelques rayons de la moitié de cette sphère. J'ai le sentiment de la douleur qui n'a aucun rapport à un morceau de fer entrant dans ma chair. J'ai l'idée du plaisir qui n'a rien d'analogue à quelque liqueur passant dans mon corps, ou en sortant : donc des idées ne peuvent être la suite nécessaire d'un corps qui en frappe un autre; donc c'est Dieu qui me donne les idées, les sentimens, selon les lois par lui arbitrairement établies; donc la difficulté résultant de ce que la partie A de mon cerveau ne recevrait qu'une partie A de l'objet, est une difficulté que l'on appelle *ex falso supposítum*, et n'est point difficulté.

2°. Il serait encore faux de dire que toutes les parties d'un objet ne pussent se réunir en un point dans mon

cerveau; car toutes les lignes peuvent aboutir dans une circonférence à un point seul, qui est le centre.

On fait encore une difficulté éblouissante. La voici : « Si Dieu a accordé le don de penser à une partie de « mon cerveau, cette partie est divisible ; on en retran- « che la moitié, on en retranche le quart, on en retran- « che mille, cent mille particules : à laquelle de ces « particules appartiendra la pensée ? »

Je réponds à cela deux choses : 1° Il est possible au Créateur de conserver dans mon cerveau une partie immuable, et de la préserver du changement continuel qui arrive à toutes les parties de mon corps; 2° Il est démontré qu'il y a dans la matière des parties solides indivisibles : en voici la démonstration.

Les pores du corps augmentent en proportion doublée de la division de ce corps; donc si vous divisez à l'infini, vous aurez une série dont le dernier terme sera l'infini pour les pores, et l'autre terme *zéro* pour la matière, ce qui est absurde; donc il y a des parties solides et indivisibles; donc si Dieu accorde la pensée à quelqu'une de ces parties, il n'y a point à craindre que le don de penser se divise, ni rien à objecter contre ce pouvoir que l'Être suprême a de donner la pensée à un corps.

Remarquez, en passant, que cette démonstration de la nécessité qu'il y ait des parties parfaitement solides, ne combat point la démonstration de la matière divisible à l'infini en géométrie. Car, en géométrie, nous ne considérons que les objets de nos pensées; or il est démontré que notre pensée fera passer dans l'espace infiniment petit du point de contingence d'un cercle et d'une tangente une infinité d'autres cercles; mais physiquement cela ne se peut; voilà pourquoi M. de Malesieux, dans ses Élémens de géométrie, pages 117 et suivantes, paraît se tromper en ne distinguant pas l'in-

divisible physique, et l'indivisible mathématique. Il tombe surtout dans une grande erreur au sujet des unités. Je vous prie de relire cet endroit de sa Géométrie.

Je reviens donc à cette proposition : Il est impossible de prouver qu'il y ait de la contradiction, de l'incompatibilité entre la matière et la pensée. Pour savoir s'il est impossible que la matière pense, il faudrait connaître la matière, et nous ne savons ce que c'est ; donc voyant que nous sommes cet être que nous appelons *matière*, et que nous pensons, nous devons juger qu'il est très-possible à Dieu d'ajouter la pensée à la matière, par les raisons ci-devant déduites dans ma dernière lettre.

Permettez-moi d'ajouter encore cet argument-ci : Je ne sais point comment la matière pense, ni comment un être, quel qu'il soit, pense ; peut-on nier que Dieu n'ait le pouvoir de faire un être doué de mille qualités à moi inconnues, sans lui donner ni l'étendue, ni la pensée ?

Or, Dieu ayant créé un être, ne peut-il pas le faire pensant ; et, après l'avoir fait pensant, ne peut-il pas le faire entendu, et *vicissim ?* Il me semble que pour nier cela, il faudrait être chef du conseil de Dieu, et savoir bien précisément ce qui s'y passe.

LE PRÉSERVATIF (1).

I.

Il est juste de détromper le public, quand il est à craindre qu'on ne l'abuse. On ne connaît que trop les guerres des auteurs. La plupart des journalistes qui s'érigent en arbitres, font souvent eux-mêmes les plus violens actes d'hostilité. Je puis dire, par l'expérience que j'ai dans la littérature, qu'il se forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un livre, dont souvent personne ne se soucie, que pour obtenir un poste important.

On sait que le *Journal des Savans de Paris*, père de cette multitude de journaux, enfans très-souvent peu semblables à leur père, s'est assez préservé la contagion des cabales.

Mais parmi les auteurs de ces petites gazettes volantes, qu'on débite tantôt sous le nom de *Nouvelliste du Parnasse*, tantôt sous le nom d'*Observations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même science, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque service aux amateurs des lettres, en rassemblant des bévues que j'ai trouvées dans plusieurs feuilles, intitulées *Observations*, que j'ai lues par hasard.

Nombre 100. Le feseur d'observations dit qu'un grand prince a condamné le genre comique larmoyant, dans la pièce de *don Sanche d'Aragon* de Pierre Corneille, et assure que ce goût ne doit point subsister parmi nous, après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes : la première, que le goût d'un prince ne suffit pas pour régler celui du public;

(1) La première édition de cet ouvrage a paru sous le nom de M. le chevalier de Mouhy. Cette pièce est de 1738 ou 1739.

la seconde, que le *don Sanche d'Aragon* de Pierre Corneille n'est point d'un genre comique attendrissant, et qui fasse verser des larmes, comme certaines scènes, du *Bourreau de soi-même* de Térence, la scène très-tendre entre une mère et une fille dans *Esope à la cour*, celle du *Préjugé à la mode*, *de l'Enfant prodigue*, etc. *Don Sanche d'Aragon* est une comédie héroïque et non larmoyante, comme le dit l'*Observateur*. Ce fut la froideur et non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une pièce intéressante ne tombe.

La troisième faute, et la plus grande, est de s'ériger en juge d'un art qu'on ne connaît pas, et de dire avec hardiesse que ce qui a plu dans Paris et dans l'ancienne Rome n'a pas dû plaire. Des scènes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la comédie, de tous les temps, parce que les actions des particuliers peuvent être touchantes aussi bien que ridicules, et on peut leur appliquer ce que dit Horace :

Interdùm tamen et vocem comœdia tollit.

(Art, p. 93.)

II.

Dans la même feuille, l'auteur rapporte une longue critique sur un problème d'optique qu'il n'entend point ; on lui fait accroire qu'il s'agissait dans ce problème de la trisection de l'angle, et il n'en est point du tout question. L'auteur que le critique reprend, sans le comprendre, est M. de Voltaire. J'ai lu soigneusement l'endroit en question dans la préface de l'édition de Londres des *Elémens* de Newton.

L'*Observateur* n'a point lu cet ouvrage qu'il ose critiquer ; car il reproche à M. de Voltaire d'avoir donné des règles pour partager un angle en trois avec le compas, et c'est de quoi M. de Voltaire n'a pas

dit un mot dans ses *Elémens*. L'*Observateur* s'est fié en cela à un géomètre qui s'est moqué de lui ; il a cru que M. de Voltaire ne savait pas qu'on ne peut trouver la trisection de l'angle que par les sections coniques ou par l'algèbre ; il a rapporté de bonne foi, dans sa feuille, une critique qu'on lui a suggérée pour le faire donner dans le panneau : c'est un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent (1).

III.

Je prends les feuilles de l'*Observateur* indifféremment à mesure qu'on me les prête à lire : je trouve une étrange bévue dans la lettre vingt-septième. « Brutus, « dit-il, plus quaker que stoïcien, a des sentimens « plus monstrueux qu'héroïques. » Ne dirait-on pas, à ces paroles, que les quakers sont une secte d'hommes sanguinaires ? Cependant tout le monde sait qu'une des premières lois des quakers est de ne porter jamais d'armes offensives, sous quelque prétexte que ce soit, et de ne jamais repousser une injure. La méprise est aussi grande que s'il avait dit : « Le cruel Brutus, « plus capucin que stoïcien. »

(1) Les diamètres apparens des objets sont comme les cordes des angles sous lesquelles ils sont vus, et non comme ces angles à une distance triple. Les diamètres apparens, et par conséquent les cordes des angles, sont trois fois plus petit ; mais l'angle n'est point partagé en trois. Comme en général dans les expériences ou dans les raisonnemens que font les physiciens sur cet objet, ils considèrent de petits angles, et qu'alors on peut substituer, sans erreur sensible, le rapport des angles à celui des cordes, on dit ordinairement que la grandeur apparente des objets est proportionnelle à l'angle sous lequel ils sont vus. C'est une mauvaise plaisanterie d'un géomètre sur cette manière de parler inexacte en elle-même, mais généralement reçue, que l'abbé Desfontaine, qui était fort ignorant, a prise pour une critique sérieuse.

IV.

Nombre 199. En rendant compte d'une hypothèse de M. l'abbé de Molières, il dit que « ce physicien se « conforme aux expériences de Newton; par exemple, « que les corps parcourent, en tombant, quinze pieds « dans la première seconde, et qu'à des distances dif- « férentes du centre de la terre, le même mobile n'au- « rait pas le même degré de vitesse accélératrice. »

Il y a ici trois fautes. Newton n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de quinze pieds dans la première seconde : c'est Huygens qui a déterminé cette chute dans ses beaux théorèmes sur le pendule, après que Galilée en eut donné une valeur approchée par des expériences directes, mais moins précises.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considérables et inaccessibles aux hommes que cette différence serait sensible.

Troisièmement, cette différence de la force accélératrice à des distances différentes n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration géométrique. Voilà les bévues où l'on s'expose quand on veut juger de ce qui n'est pas à notre portée.

V.

Nombre 17. L'*Observateur* rapporte une ancienne dispute littéraire entre M. Dacier et le marquis de Sévigné au sujet de ce passage d'Horace :

Difficile est propriè communià dicere....

(Art, p. 128.)

Il rapporte le factum ingénieux de M. de Sévigné : « Et pour M. Dacier, dit-il, il se défend en savant,

« et c'est tout dire : des expressions maussades et in-
« jurieuses font les ornemens de son érudition. »

Il y a dans ce discours de l'*Observateur* trois fautes bien étranges.

Premièrement, il est faux que ce soit le caractère des savans du siècle de Louis XIV, d'employer des injures pour toutes raisons.

Secondement, il est très-faux que M. Dacier en ait usé ainsi avec le marquis de Sévigné : il le comble de louanges, et il conclut son mémoire par lui demander son amitié : apparemment que l'*Observateur* n'a pas lu cet écrit.

Troisièmement, il est indubitable que M. Dacier a raison pour le fond, et qu'il a très-bien traduit ce vers d'Horace :

Difficile est propriè communia dicere....

« Il est très-difficile de bien traiter des sujets d'in-
« vention.... » Car si vous mettez sous les yeux du lecteur la phrase entière d'Horace, vous verrez que la fin explique le commencement.

Difficile est propriè communia dicere, tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quam si proferres ignota, indictaque primus.

« Il est difficile de bien traiter un sujet d'invention,
« et vous composerez plus aisément une tragédie tirée
« de l'Iliade, que de votre propre tête. »

Voilà qui fait un sens clair, et qui prouve que *commune* veut dire en cet endroit *intactum*, un sujet neuf.

Ainsi l'abbé Desfontaines n'a pas entendu Horace, n'a pas lu l'écrit de M. Dacier qu'il critique, et a tort dans tous les points.

VI.

Nombre 201, etc. Il dit que Cicéron est moins

serré que Sénèque, et que Sénèque est plus verbeux. Peu importe, à la vérité, au public, qu'on ait tort ou raison sur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient seraient trompés, s'ils croyaient que Sénèque exprime sa pensée en plus de mots que Cicéron : car c'est ce que signifie *verbeux*. Il n'y a personne qui ne sache que le défaut de Sénèque est d'être, au contraire, trop précis dans ses expressions.

VII.

Même nombre. « Si les Anglais, dit-il, continuent « d'encenser encore leur vide, et d'attribuer de mer- « veilleuses propriétés au néant, etc. »

Qui a jamais dit que Newton ait encensé le vide? cette expression est très-mauvaise en tous sens. Il est faux que M. Newton ait attribué de merveilleuses propriétés au vide ; il a démontré que les corps, et non le vide, agissent à des distances immenses les uns sur les autres, dans un milieu non-résistant. Il faudrait au moins se faire informer de l'état de la question, avant que d'insulter de grands hommes dont on a lu ni pu lire les ouvrages.

VIII.

Nombre 87. Il se fait écrire une lettre par un Anglais pour se louer lui-même, et il fait proposer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un libelle de sa façon, intitulé *Dictionnaire néologique* (1) : ce

(1) Cet ouvrage eut du succès : la premiere édition parut en 1728, *in*-12; la sixième est de 1750, elle est *in*-8°, pp. Le savant M. Barbier (*Dict. des Anonimes, n°* 1251) attribue le Dictionnaire néologique à l'*abbé Desfontaines* et à *M. Bel. Voyez* sur ce livre l'article *Franc*, *Dict. phil.*, tom. XXXI, pag 287.

libelle est l'ouvrage auquel il donne le plus d'éloges dans sa gazette littéraire. Il est bon qu'on sache que ce *Dictionnaire néologique* est une satire dans laquelle on prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout le monde, et de critiquer de très-belles choses à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un libelle où l'auteur veut faire passer sa fausse monnaie parmi la bonne qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

M. de Fontenelle, dans ses éloges des académiciens, livre plein d'esprit et de raison, et qui rend les sciences respectables, dit dans l'éloge de M. de Varignon : « Nos journées passaient comme des momens, grâce « à ces plaisirs qui ne sont pourtant pas compris dans « ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs. Nous « parlions à nous quatre une bonne partie des diffé- « rentes langues de l'empire des lettres, et nous sommes « dispersés de là dans toutes les académies. »

Ailleurs il dit très à propos :

« N'est-il pas juste en effet que la science ait des « ménagemens pour l'ignorance, qui est son aînée, et « qu'elle trouve toujours en possession ?

« Mallebranche fait un partage si net entre la raison « et la foi, et assigne à chacune des objets si séparés, « qu'elles ne peuvent plus avoir aucune occasion de « se brouiller.

« On ne ferait pas tout ce que l'on peut sans l'espé- « rance de faire plus qu'on ne pourra.

« Il ne s'instruisait pas par une grande lecture, mais « par une profonde méditation ; un peu de lecture « jetait dans son esprit des germes de pensées que la « méditation fesait ensuite éclore, et qui rapportaient « au centuple. Il devinait, quand il en avait besoin « ce qu'il eût trouvé dans les livres ; et pour s'épargner « la peine de les lire, il se les fesait lire.

« Il semblait ne plus voir par ses yeux, mais par sa « raison seule. La persuasion artificielle de la philo- « sophie, quoique formée par de longs circuits, éga- « lait en lui la persuasion la plus naturelle, et causée « par les impressions les plus promptes et les plus « vives : les autres croient ce qu'ils voient ; pour lui, « ce qu'il croyait, il le voyait.

« M. de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer « tous ses papiers par son testament ; j'en rendrai au « public le meilleur compte qu'il me sera possible : « du reste, je promets de ne rien détourner à mon « usage particulier des trésors que j'ai entre les « mains, et je compte que j'en serai cru ; il faudrait « un plus habile homme pour faire sur ce sujet quel- « que mauvaise action avec quelque espérance de « succès. »

Ce sont là les morceaux qu'un écrivain tel que l'abbé Desfontaines ose essayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules est assurément d'en vouloir donner à ceux à qui on est si prodigieusement inférieur.

IX.

Dans ce même dictionnaire néologique il reprend *génie conséquent*, *esprit conséquent* : il ne sait pas que c'est une expression très-juste et très-usitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de la Motte, sous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'est pas féminin.

D'une estime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais, hélas ! elle est aussi vaine
Que celle qui vient après nous.

(*La Réputation*, ode.)

Il trouve impertinent ces deux vers très-sensés (1):

> Et notre être même est un point
> Que nous sentons sans connaissance.
> (Houdart de la Motte, fabl. IV, 17.)

Il ridiculise encore cette belle expression de M. Racine le fils, dans une épître didactique;

> Les lignes du plaisir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que, dans cette expression, il y a à la fois de la vérité et de l'imagination, et que par conséquent elle est belle.

Il reprend le père Catrou d'avoir dit que les pourceaux *paissent le gland*, et il ajoute qu'ils paissent encore quelque chose qu'il ne peut pas dire. C'est ainsi qu'avec la plus base des grossièretés, il reprend une expression noble; mais revenons aux *Observations*.

X.

Nombre 197. En fesant l'extrait d'une certaine harangue latine de M. Turretin, *il se plaint de la disette des Mécénas*, et de la malheureuse situation des savans; et il répète cette plainte dans tous ses livres.

Il devrait savoir que jamais les sciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au pôle et à l'équateur, entrepris à si grands frais; les pensions données à M. de Réaumur, à M. de Voltaire, à nos meilleurs auteurs, et en dernier lieu à M. de Crébillon, en sont une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la satire est très-méprisé parmi nous, et est souvent puni au lieu d'être récompensé; et cela est très-juste.

(1) Dict. néol., au mot *Flambeau*.

XI.

Nombre 185. Un homme de goût avait trouvé peu de justesse dans cette phrase de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par M. Bossuet : « l'Angleterre « est plus agitée en sa terre et en ses ports mêmes, « que l'Océan qui l'environne. » Il est clair qu'*agitée en sa terre* n'est pas une bonne expression ; il est clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, et que cette phrase n'est pas digne de l'éloquent et admirable M. Bossuet.

L'*Observateur* se moque du goût de celui qui a repris avec raison cette phrase ; ainsi l'*Observateur* se trompe, et quand il approuve et quand il condamne.

XII.

Nombre 202. En rendant compte du voyage de messieurs les académiciens au cercle polaire: « Vénus, « dit-il, a été observée au méridien au-dessus du « pôle. » Il ignore qu'une planète n'est ni au-dessus ni au-dessous du pôle, mais toujours dans le zodiaque, et tantôt septentrionale, tantôt méridionale. Il ne fallait pas changer les expressions de M. de Maupertuis, pour lui faire dire une telle absurdité. Quand on ignore les choses dont on parle ; il faut copier mot à mot les gens du métier, ou se taire.

XIII.

Nombre 88. Il fait l'éloge d'une ancienne gazette, intitulée *le Nouvelliste du Parnasse*, et il la compare modestement aux premiers journaux des savans, parce qu'elle est de lui ; ce n'est pas la moins considérable de ses fautes.

XIV.

Nombre 200, tome 14. Il proteste sur son honneur qu'il n'a point écrit contre les médecins de Paris; mais en 1736, il protesta sur son honneur à M. l'abbé d'Olivet, dans une lettre lue publiquement à l'académie française, qu'il n'avait point eu de part au libelle contre plusieurs membres de cette académie : cependant il fut convaincu, à la chambre de l'Arsenal, d'avoir vendu trois louis, au libraire Ribou, ce libelle qu'il avait désavoué sur son honneur; il fut condamné, et n'obtint que très-difficilement sa grâce.

XV.

Nombre 190. Il dit, en parlant d'une épître sur l'égalité des conditions, « qu'il y a des maux légers, « et des maux insupportables dans la vie : » on le sait bien. « Mais où est l'égalité des conditions? » dit-il. Il n'a pas compris que les accidens de la vie ne sont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris et la haine du public, ne sont attachés à aucune condition; mais dans tous les états on peut être méchant, méprisé et misérable. Il dit dans la même feuille qu'après la mort du maréchal d'Ancre le peuple se repentit de sa barbarie, et lui rendit justice. C'est un fait absolument faux : le peuple ne donna aucun signe de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur est le port où tendent les humains;
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains;
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère (1).

(1) Discours en vers, I, variantes, tom. X, pag. 37, 38.

Si ce port du bonheur, dit-il, *est une rive étrangère, le bonheur n'est donc plus dans moi.* C'est raisonner très-mal, car l'art du pilote est dans moi, et l'on n'est heureux qu'autant que l'on conduit sagement sa barque. Un médisant, un ingrat, un calomniateur, un homme qui a des mœurs infâmes, conduit sa barque très-mal, et son malheur est dans lui.

XVI.

Nombre 166. Je prends toujours ces feuilles sans ordre, et la suite de *numéro* est inutile, puisque cet ouvrage est sans aucune liaison; voici un preuve de son bon goût. « On m'a envoyé, dit-il, depuis peu « une très-belle ode. On y fait ainsi parler les déistes : »

Ils ont dit : De mille chimères
Une absurde combinaison,
Un tissu de sombres mystères,
Ne tient pas devant la raison.
Tranquille au haut de l'empyrée,
Par cette interprète sacrée,
Dieu daigna se manifester.
Loin de nous tout dogme apocryphe;
La raison, voilà le pontife,
L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode est dans ce style, et c'est là le style de l'*Observateur*, dans un gros recueil de vers de sa façon, qu'il a donné *incognito* au public; mais il dit que c'est ainsi qu'il faut écrire.

XVII.

Novembre 171. C'est avec le même goût qu'il donne les vers suivans pour une belle traduction de ce vers d'Horace;

... *Versus inopes rerum, nugæque canoræ*
(Art. poét., 322.)

Un emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime, enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent, et vide de raison.
(J.-B. Rousseau, ép. à Brunoy.)

Nous n'avons guère de plus mauvais vers, dans notre langue; figurez-vous ce que c'est qu'un *clinquant enflé de vent, étalage burlesque enté sur un assemblage :* nous dirons en passant que ce style marotique, qui rassemble les expressions de tous les genres, est monstreux, quand il s'agit de parler sérieusement.

Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable;
Le sage Despréaux laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais (1)

Ces vers d'un de mes amis sont un peu plus raisonnables, et doivent servir à faire voir le misérable abus du style marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

Nombre 136. C'est avec le même goût, la même intelligence, qu'il blâme Horace d'une chose qu'Horace n'a jamais pensée.

(1) Ces vers sont dans l'ordre suivant. (Disc. en vers, VII. variantes, tom. X, pag. 55):

Il faut parler français : Boileau n'a qu'un langage;
Son style est clair et pur; il prouve un esprit sage.
Suis cet exemple heureux; laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.
Ce jargon dans un conte est encore supportable.
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.

« Horace a eu tort, dit-il, de s'exprimer ainsi, en
« parlant du siècle d'Auguste : »

Venimus ad summum fortunæ; pingimus, atque
Psallimus, et luctamur Achivis doctiùs unctis?

Le sens de ces vers est : « Nous sommes donc à ce
« compte supérieurs en tout : la peinture, la musique,
« la lutte, sont donc plus perfectionnées chez nous
« que chez les Grecs : qui osera le dire ? » Tous les bons traducteurs d'Horace ont rendu ainsi ces vers, et il est impossible qu'ils aient un autre sens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le sieur Desfontaines, que les Romains l'emportaient sur les Grecs; car il dit expressément le contraire. Si quelqu'un, par exemple, disait : Ce mauvais critique est un Despréaux, un Pétau, un Varron, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement ?

XIX.

Dans le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les peintres n'étaient que des barbouilleurs du temps d'Horace, et il le dit sans aucune preuve. Nous avons des statues de ce temps-là faites par des Romains; leur beauté prouve que l'art du dessin était très-connu, et on sait que la peinture est toujours en honneur, quand la sculpture est perfectionnée, car ce sont deux branches de l'art du dessin.

XX.

C'est avec la même justesse d'esprit que louant, nombre 73, un satirique de nos jours, il fait un long éloge de trois épîtres, écrites dans un style barbare, et pleines de choses communes dites longuement.

Quel lecteur peut supporter, par exemple, que Rousseau traduise en onze vers, et quels vers! cette seule ligne d'Horace?

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.
(Art poét., 343.)

Quel auteur donc peut fixer leur génie?
Celui-là seul qui, formant le projet
De réunir et l'un et l'autre objet,
Sait rendre à tout l'utile délectable,
Et l'attrayant utile et profitable.
Voilà le centre et l'imuable point,
Où toute ligne aboutit et se joint.
Or ce grand but, ce point mathématique,
C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique;
Tout, hors de lui, n'est que futilité,
Et tout en lui devient sublimité.
(Ép. à Rollin.)

Despréaux a dit: *Le vrai seul est aimable;* qui peut souffrir qu'on alonge ainsi cette vieille pensée?

Dans ton histoire est un sublime essai,
Où tout est beau parce que tout est vrai,
Non d'un vrai sec et crûment historique.
(Ép. à Rollin.)

C'est insulter au public que d'oser prodiguer de l'encens à de si mauvais vers.

XXI.

Je tombe dans le moment sur le nombre 139. L'idée de M. Mairan, dit-il, est imitée du système de M. Newton sur la lumière. Il faut lui apprendre que jamais Newton n'a fait de système sur la lumière. Il a donné un recueil d'expériences et de démonstrations mathématiques, sans autre ordre que celui dans lequel il a fait ses expériences: parler de ces découvertes

comme d'un système, c'est comme si on disait, le système d'Euclide.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait si mal le physicien avec Newton, il fait le musicien avec Rameau, et il accuse son livre d'*être inutile parce qu'il est vrai :* il voudrait que M. Rameau eût plus de goût, et il l'insinue souvent ; il devait se souvenir de la fable d'un certain animal pesant et à longues oreilles, qui se plaignait du peu d'harmonie du rossignol.

« Il s'est transporté, dit-il, nombre 147, dans une « maison où il a vu agir une pompe qui élève cent « mille muids d'eau par jour à la hauteur de cent trente « pieds, avec peu d'efforts et de dépenses. »

Il est bon qu'il sache que quand on voit ainsi, on est très-peu propre à faire voir aux autres. S'il avait la moindre connaissance des mécaniques, il aurait su que le produit de la force par la vitesse, ou par l'espace parcouru, est toujours égal au produit de la résistance par la vitesse, ou par l'espace parcouru ; que pour élever à cent trente pieds cent mille muids d'eau par jour, il faudrait à chaque seconde élever le poids d'environ cent quarante-huit livres ; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'est estimée que vingt-cinq livres, et celle d'un cheval cent soixante-cinq ; que le chemin ou la vitesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux ; qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encore très-peu de chose pour les frottemens, il faudrait la force de quinze cents hommes, ou de deux cent quinze chevaux par seconde, pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre service à l'état par des machines nouvelles ;

mais on ne peut que rire d'un journaliste qui fait le savant, et qui dit de telles sottises.

XXIII.

Au nombre 52, l'auteur des *Observations* s'avise de parler de guerre; il a l'insolence de dire que feu M. le maréchal de Tallard gagna la bataille de Spire contre toutes les règles, par une méprise, et parce qu'il avait la vue courte, *circonstance*, dit-il, *qu'il savait depuis long-temps*. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant jésuite et curé, ce que c'est que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit, dans une de ses lettres, un des meilleurs lieutenans-généraux qu'ait eus la France.

« M. le maréchal de Tallard ayant assiégé Landau, « M. le prince de Hesse et M. de Nassau-Neubourg, « à la tête de l'armée des alliés, forcèrent plusieurs « marches pour secourir la ville. Je marchais cependant pour joindre l'armée du siége, et il était à « craindre que les alliés, se portant entre M. de « Tallard et moi, ne lui coupassent les vivres. La position était embarrassante; les ennemis n'avaient plus « que deux marches à faire pour attaquer M. de « Tallard : il prit sa résolution sur-le-champ; il m'envoie dire de marcher en toute diligence avec ma cavalerie vers le Spireback que les ennemis passaient, « et il fait lui-même deux marches forcées pour aller « attaquer ceux qui comptaient le surprendre. Un espion, auquel il donna mille écus, l'instruisit de l'état « de l'armée ennemie; je le joignis avec deux mille « chevaux; mon infanterie suivait. Nous arrivâmes aux « Spireback dans le temps que les généraux alliés étaient « à table. Leur armée se rangea en bataille avec beaucoup de confusion, et nous fondîmes sur eux pendant qu'ils se formaient, quoique toutes nos troupes

« ne fussent pas arrivées. Je n'ai jamais vu tant de cé-
« lérité dans l'exécution : les ennemis firent un feu très-
« vif, et obligèrent même M. de Puiguion de reculer
« à leur droite ; mais monsieur le maréchal fit charger
« la baïonnette au bout du fusil ; méthode excellente,
« et qui nous réussit presque toujours ; alors les ennemis
« ne firent plus aucune résistance. »

Eh bien ! monsieur le journaliste, est-ce là gagner une bataille par méprise ? M. de Feuquières, ennemi personnel de M. de Tallard, a pu le dire (1), il a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

XXIV.

L'observateur, nombre 69, parle de vers comme de guerre et de philosophie ; il critique ce vers de M. Gresset :

> Au sein des mers dans une île enchantée.
>
> (Ép. à ma Muse.)

« Le sein de la mer, dit-il, ne peut s'entendre de « sa surface : » il devrait au moins savoir qu'en poésie on dit : *Au sein des mers*, au lieu d'*au milieu des mers ; au sein de la France*, au lieu d'*au milieu de la France ; au sein des beaux-arts* dont on médit ; *au sein de la bassesse, de l'envie, de l'ignorance, de l'avarice*, etc.

XXV.

Nombre 8. On m'apporte dans le moment cette feuille ; elle est curieuse, et mérite une attention singulière. Voici comme il parle d'un livre intitulé *le Petit Philosophe.*

(1) Mémoires, tom. III.

« J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un livre
« qui dégrade également l'esprit et la probité de l'au-
« teur; c'est un tissu de sophismes libertins, forgés
« à plaisir pour détruire les principes de la morale,
« de la politique et de la religion. Comment pour-
« rait-on être séduit par un écrivain qui franchit
« toutes sorter de bornes, et qui avoue d'un air ca-
« valier, qu'il n'a étudié que dans les cafés et dans les
« cabarets? »

Ne croirait-on pas sur cet exposé que cet ouvrage, intitulé *le Petit Philosophe* ou *Alciphron*, est la production de quelque coquin enfermé dans un hôpital pour ses mauvaises mœurs? On sera bien surpris quand on saura que c'est un livre saint rempli des plus forts argumens contre les libertins, composé par M. l'évêque de Cloyne (1), ci-devant missionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet infâme portrait de ce saint livre, fait bien voir par là qu'il n'a lu aucun des livres dont il a la hardiesse de parler.

XXVI.

Ayant lu dans ces *Observations* plusieurs traits contre M. de Voltaire, et une lettre qu'il se vante que M. de Voltaire lui a écrite, j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de Voltaire sans le connaître: voici ce qu'il m'a répondu.

« Je ne connais l'abbé Guyot Desfontaines que parce
« que M. Thiriot l'amena chez moi en 1724, comme
« un homme qui avait été ci-devant jésuite, et qui,
« par conséquent, était un homme d'étude; je le
« reçus avec amitié, comme je reçois tous ceux qui

(1) Berckley. Cet ouvrage anonyme fut traduit de l'anglais, par Élie de Joncourt, en 1734; 2 vol. in-12.

« cultivent les lettres. Je fus étonné au bout de quinze
« jours de recevoir une lettre de lui, datée de Bicêtre,
« où il venait d'être renfermé. J'appris qu'il avait été
« mis trois mois auparavant au Châtelet pour le même
« crime dont il était accusé, et qu'on lui fesait son
« procès dans les formes. J'étais alors assez heureux
« pour avoir quelques amis très-puissans que la mort
« m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau, tout malade
« que j'étais, me jeter à leurs pieds; je pressai, je sol-
« licitai de toutes parts; enfin j'obtins son élargisse-
« ment, et la discontinuation du procès où il s'agis-
« sait de sa vie : Je lui fis avoir la permission d'aller
« à la campagne chez M. le président de Bernière,
« mon ami. Il y alla avec M. Thiriot. Savez-vous ce
« qu'il y fit? un libelle contre moi. Il le montra même
« à M. Thiriot, qui l'obligea de le jeter au feu; il me
« demanda pardon, en me disant que le libelle était
« fait un peu avant la date de Bicêtre. J'eus la faiblesse
« de lui pardonner, et cette faiblesse m'a valu en lui
« un ennemi mortel, qui m'a écrit des letttres ano-
« nimes, et qui a envoyé vingt libelles en Hollande
« contre moi. Voilà, monsieur, une partie des choses
« que je puis vous dire sur son compte, etc. »

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de commentaire, aussi je n'en ferai point.

XXVII.

On m'apporte le nombre 17. Le satirique auteur essaie d'avilir la *Mérope* du marquis Maffei. Cette tragédie a sans doute des défauts, mais ce ne sont pas ceux que le satirique lui reproche. Il traduit *gentile aspetto*, aspect aimable, par *jolie figure; genitori innocenti*, les auteurs vertueux de mes jours, par mes *parens gens de bien; bon complesso*, taille avanta-

geuse, par *bonne complexion*. Ainsi, dans une traduction que ce critique fit en français d'un ouvrage anglais de M. de Voltaire, il prit le mot *cake* qui signifie *gâteau*, pour le géant *Cacus*.... Il est plaisant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

XXVIII.

Voici les expressions qu'on m'a fait voir dans ses feuilles :

« La fréquence fastidieuse d'un clinquant métaphy-
« sique. »

« Les rustiques contempteurs qui méprisent les
« *Révolutions de Pologne*, le *second Gulliver*, le
« *Nouvelliste du Parnasse*, etc. »

« Un sage militaire enchanté d'un auteur connu
« par les admirables saillies d'une délicate intelligi-
« bilité. »

« Une hypocrisie corporifiée par la grâce. »

« La nouvelle faculté d'un esprit paradoxal, érigée
« dans le beau monde. »

« Un savoyard qui décrote des lambeaux de méta-
« physique. »

« La vérité habilement distillée par un avocat-gé-
« néral, qui en tire l'essence du problématique judi-
« ciaire. »

Je n'en copierai pas davantage ; je me contenterai de demander s'il sied bien à l'auteur de ce *galimatias* plein de bassesse, d'insulter au style de M. de Marivaux, et à tant d'autres ?

XXIX.

Je crains de fatiguer le public par les citations d'un ouvrage dont les feuilles sont oubliées à mesure qu'elles

paraissent. Je crois que le peu que j'ai dit servira de *préservatif.* Je continuerai si la chose est nécessaire; j'avertis, en attendant, que le même auteur donne sous main, depuis quelque temps, une autre brochure intitulée : *Réflexions sur les ouvrages de littérature.* On dit qu'il combat souvent, dans cette feuille, ce qu'il a dit dans les *Observations.* Cela fait souvenir de gens d'une profession à peu près semblable, qui font semblant de se battre pour ameuter les passans. N'est-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les lettres?

MÉMOIRE

SUR LA SATIRE,

A L'OCCASION

D'UN LIBELLE DE L'ABBÉ DESFONTAINES

CONTRE L'AUTEUR.

(1739.)

Il est honteux pour l'esprit humain que, sous un gouvernement de sagesse et de paix, qui semble faire de la France une seule famille, la discorde règne dans les belles-lettres, et que la société ne soit troublée que par ceux qui devraient en faire la douceur principale.

Un libelle infâme ayant révolté le public, il y a quelques mois, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de proposer ici quelques idées sur la satire, accompagnées de l'histoire récente des injustices, des crimes même, et des malheurs qu'elle a produits de nos jours. Je tâcherai de parler en philosophe et en historien, et de montrer la vérité la plus exacte dans les réflexions comme dans les faits.

Je commencerai d'abord par examiner la nature de la critique; ensuite je donnerai une histoire, peut-être utile, de la satire et de ses effets, à prendre, seulement depuis Boileau jusqu'au dernier libelle diffamatoire qui a paru depuis peu: ce qui fera un tableau, dont le premier trait sera l'abus que Boileau a fait de la critique; et le dernier sera l'excès horrible où la satire s'est portée de nos jours.

Peut-être que les jeunes gens qui liront cet essai apprendront à détester la satire. Ceux qui ont embrassé ce genre funeste d'écrire en rougiront; et les magistrats qui veillent sur les mœurs, regarderont peut-être cet essai comme une requête présentée au nom de tous les honnêtes gens pour réprimer un abus intolérable.

De la Critique permise.

J'espère que ce siècle si éclairé permettra d'abord que j'entre un moment dans l'intérieur de l'homme; car c'est sur cette connaissance que toute la vie civile est fondée.

Je crois qu'il y a, dans tous les hommes, une horreur pour le mépris, aussi nécessaire pour la conservation de la société et pour le progrès des arts, que la faim et la soif le sont pour nous conserver la vie. L'amour de la gloire n'est pas si général, mais l'impossibilité de supporter le mépris paraît l'être. Il n'est pas plus dans la nature qu'un homme puisse vivre avec des hommes qui lui feront sentir des dédains continuels, qu'avec des meurtriers qui lui feraient tous les jours des blessures.

Ce que je dis là n'est point une exagération: et il est très-vraisemblable que Dieu, qui a voulu que nous vécussions en société, nous a donné ce sentiment ineffaçable, comme il a donné l'instinct aux fourmis et aux abeilles pour vivre en commun.

Aussi la politesse des hommes ne consiste qu'à se conformer à cette horreur invincible que la nature humaine aura toujours pour ce qui porte le caractère de mépris. La première règle de l'éducation, dans tous les pays, est de ne jamais rien dire de choquant à personne.

Les Français ont été plus loin en cela que les autres

peuples. Ils ont presque fait une loi de la société, de dire des choses flatteuses.

Il serait donc bien étrange que dans la nation la plus polie de l'Europe, il fut permis d'écrire, d'imprimer, de publier d'un homme, à la face de tout le monde, ce qu'on n'oserait dire à lui-même, ni en présence d'un tiers, ni en particulier.

Il n'est permis de critiquer par écrit, sans doute, que de la même façon dont il est permis de contredire dans la conversation. Il faut prendre le parti de la vérité; mais faut-il blesser pour cela l'humanité? faut-il renoncer à savoir vivre, parce qu'on se flatte de savoir écrire?

Depuis le beau règne de Louis XIV, où tout s'est perfectionné en France, les magistrats qui veillent sur la littérature, ont eu soin, autant qu'ils ont pu, que les Français ne démentissent point, par leurs écrits, ce caractère de politesse qu'ils ont dans le commerce. Il n'y a point aujourd'hui de censeur de livres qui pût donner son approbation à un écrit mordant, à moins peut-être que cet ouvrage ne fût une réponse à un agresseur. Il est triste qu'il ait fallu tant de temps pour établir dans la littérature ce qui l'a toujours été dans le commerce des hommes, et qu'on se soit aperçu si tard que des injures ne sont pas des raisons.

Il se trouva, dans le siècle passé, un homme qui donna un bel exemple de la critique la plus judicieuse et la plus sage : c'est Vaugelas. On croit qu'il n'a donné que des leçons de langage; il en a donné de la plus parfaite politesse; il critique trente auteurs, mais il n'en nomme, ni n'en désigne aucun; il prend souvent même la peine de changer leurs phrases en y laissant seulement ce qu'il condamne, de peur qu'on ne reconnaisse ceux qu'il censure. Il songeait également à instruire et à ne pas offenser; certainement il s'est acquis plus de

gloire, en ne voulant pas flétrir celle des autres, que s'il s'était donné le malheureux plaisir de faire passer des injures à la postérité.

Il me convient mal de parler de moi, et je me garderais bien d'en demander la permission, si je ne me trouvais dans une circonstance qui autorise cette extrême liberté. L'excès des horribles calomnies dont on a voulu me noircir dans le libelle le plus odieux, excusera peut-être une hardiesse que je ne me permets ici qu'avec peine.

Je me crus obligé, il y a quelques années, de m'élever contre un homme d'un mérite très-distingué, contre feu M. de la Motte, qui se servait de tout son esprit pour bannir du théâtre les règles et même les vers. J'allai le trouver avec M. de Crébillon, intéressé plus que moi à soutenir l'honneur d'un art dans lequel je ne l'égalais pas. Nous demandâmes tous deux à M. de la Motte la permission d'écrire contre ses sentimens. Il nous la donna; M. de Crébillon voulut bien que je tinsse la plume.

Deux jours après je portai mon écrit à M. de la Motte. C'est une préface qu'on a mise à la nouvelle édition d'OEdipe. Enfin, on vit ce que je ne pense pas qu'on eût vu encore dans la république des lettres, un auteur, censeur royal, devenir l'approbateur d'un ouvrage écrit contre lui-même.

Encore une fois, je suis bien loin d'oser me citer pour exemple; mais il me semble qu'on peut tirer de là une règle bien sûre pour juger si un homme s'est tenu dans les bornes d'une critique honnête: *Osez montrer votre ouvrage à celui même que vous censurez.*

Il y a encore un meilleur parti à prendre, surtout dans les ouvrages de goût et de sentiment: c'est de ne critiquer qu'en essayant de mieux faire. Je conviens

qu'en physique, en histoire, en philosophie, on est obligé de relever des erreurs. Ce n'est pas assez à M. l'abbé Dubos d'établir, avec l'érudition la plus exacte et la plus grande vraisemblance, l'origine des François; il faut absolument qu'il réfute des opinions moins probables. Il a fallu montrer que Descartes avait donné six règles fausses du mouvement, lorsqu'on a établi les véritables règles. Mais en fait d'arts, c'est, je crois, tout autre chose. Un peintre, un sculpteur, un musicien, n'auraient pas bonne grâce à écrire contre leur confrère. Pourquoi cette différence? c'est que les hommes ne peuvent savoir si Descartes et Mézerai ont tort sans le secours de la critique; mais il suffit d'avoir des yeux et des oreilles pour juger d'un beau tableau et d'une bonne musique. Aussi je ne vois point que les Destouches aient écrit contre les Campra, ni les Girardon contre les Puget : chacun a tâché de surpasser son émule. Les poètes, et ceux qu'on nomme littérateurs, sont presque les seuls artistes auxquels on puisse reprocher ce ridicule de se déchirer mutuellement sans raison.

Lorsque Scudéri porta au cardinal de Richelieu sa très-mauvaise censure de la belle mais imparfaite tragédie du *Cid*, pourquoi le cardinal ne dit-il pas à Scudéri et à ses confrères : Messieurs, qui méprisez tant le *Cid*, écrivez sur le même sujet, et traitez-le mieux que Corneille? On sentait apparemment que cette manière de critiquer n'était pas à la portée des censeurs. C'était pourtant la seule dont Corneille s'était servi contre ses rivaux; et ce fut la seule que Racine employa contre Corneille même.

L'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte* était homme : il y avait quelques défauts dans ses meilleures pièces; il était un peu déclamateur; il ne parlait pas purement sa langue; il n'allait pas toujours assez au cœur. On

aurait écrit en vain des volumes contre ses défauts. Il vint un homme qui, sans écrire contre lui et en le respectant, donna des tragédies plus intéressantes, plus purement écrites, et moins pleines de déclamations.

Avant nos bons avocats, on citait les Pères de l'Église au barreau, quand il s'agissait du loyer d'une maison; avant nos bons prédicateurs, on parlait en chaire de Plutarque, de Cicéron et d'Ovide. Ceux qui ont banni ce mauvais goût en ont-ils purgé la France en se moquant des orateurs leurs contemporains? non; ils ont marché dans la bonne route, et alors on a quitté la mauvaise.

J'aurais bien d'autres exemples à donner pour faire voir que ce n'est point par des satires, mais par des ouvrages écrits dans le bon goût, qu'on réforme le goût des hommes. Mais cette vérité étant suffisamment prouvée, je passe à l'histoire de la satire, que j'ai promise, à ses effets, et à ses progrès. Je commence par Boileau; car en France, quand il s'agit des arts, je crois qu'il n'y a guère d'autre époque à prendre que le règne de Louis XIV.

De Despréaux.

L'abbé Furetière, homme caustique, et médiocre écrivain, fesait des satires dans le goût de Régnier. Il les montrait à Boileau jeune encore : le disciple, né avec plus de talent que le maître, profita trop bien dans cette école dangereuse. Il y avait alors à Paris un homme d'une érudition immense, qui écrivait en prose avec assez de grâce et de justesse, qui passait pour bon juge, qui était l'ami et même le protecteur de tous les gens de lettres. S'attendrait-on à voir le nom de Chapelain au bas de ce portrait? Tout cela

est pourtant exactement vrai : et Chapelain aurait joui d'une grande réputation s'il n'avait pas voulu en avoir davantage. La Pucelle et Boileau firent un écrivain très-ridicule d'un homme d'ailleurs très-estimable.

Malgré cette malheureuse Pucelle, Chapelain était un si galant homme et si considéré, que le grand Colbert, lorsqu'il engagea Louis XIV à donner des pensions aux gens de lettres, chargea Chapelain de faire la liste de ceux qui méritaient les bienfaits du roi.

Cette faveur de Chapelain irrita le jeune Boileau qui, dans la première édition de sa première *Satire*, fit imprimer ces vers, lesquels ne sont pas ses meilleurs :

Enfin je ne saurais, pour faire un juste gain,
Aller, bas et rampant, fléchir sous Chapelain.

Voilà donc l'origine de la querelle : un peu d'envie et de penchant à médire. Ce goût pour la médisance était dans lui, du moins en ce temps-là, si dominant et si injuste, que dans la même satire il traite de parasite (1) un honnête homme qui souffrait la pauvreté avec courage, et qui la rendait respectable en n'allant jamais manger chez personne : il s'appelait Pelletier.

Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
Va chercher son dîné de cuisine en cuisine (2).
(Sat. I.)

Je demande à tout esprit raisonnable en quoi ces traits, assez bas et assez indignes d'un homme de mérite, pouvaient contribuer à établir en France le

(1) *Voyez* les Commentaires même de Boileau.

(2) Boileau rétablit depuis le nom de Colletet à la place de celui de Du Pelletier qui ne se trouve ni dans la première ni dans les dernières éditions. Il faut lire ainsi le second vers :

S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

bon goût ? Quel service Boileau rendait-il aux lettres en disant dans sa seconde Satire (vers 16) :

> Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
> Ma plume, pour rimer, trouve l'abbé De Pure ;
> Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
> La raison dit Virgile, et la rime Quinault.

J'ai déjà montré quelque part (1) combien ce trait est injuste de toutes façons. Quinault ne rime point assez bien avec défaut, pour que ce nom soit amené par la rime ; et la raison n'a jamais dit que Virgile soit sans défaut : la raison dit seulement que Virgile, malgré tout ce qui lui manque, est le plus grand poète de Rome.

Il est bien indubitable que ce n'est point un zèle trop vif pour le bon goût, mais un esprit de satire et de cabale qui acharnait ainsi Boileau contre Quinault ; car dans une satire qui parut bientôt après, il dit :

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
> Les héros chez Quinault parlent bien autrement.
> (Sat. III, v. 184.)

L'*Alexandre* du célèbre Racine ne valait peut-être guère mieux que l'*Astrate ;* il était infiniment moins intéressant. J'ai ouï conter même à un homme de ce temps-là qu'un vieux comédien dit à M. Racine : « Vous ne réussirez jamais si vous ne traitez pas « l'amour aussi tendrement que le jeune Quinault ; « vous faites des vers mieux que lui : si vous traitez « les passions, vous surpasserez Corneille. » Ce comédien avait raison ; et je suis persuadé que, sans Quinault, Racine qui avait méconnu son talent dans

(1) Lettre à Ciddeveille sur le Temple du goût.

Théagène, dans les *Frères ennemis*, et même dans *Alexandre*, eût pu continuer à s'égarer.

Mais j'insiste encore, et je demande comment Boileau pouvait insulter si indignement et si souvent l'auteur de la *Mère coquette ;* comment il ne demanda pas enfin pardon à l'auteur d'*Atis*, de *Roland*, d'*Armide ;* comment il n'était pas touché du mérite de *Quinault*, et de l'indulgence singulière du plus doux de tous les hommes, qui souffrit trente ans, sans murmure, les insultes d'un ennemi qui n'avait d'autre mérite par-dessus lui que de faire des vers plus corrects et mieux tournés, mais qui certes avaient moins de grâce, de sentiment et d'invention ?

Est-ce enfin par l'amour du bon goût que Despréaux se croyait forcé à louer *Ségrais*, que personne ne lit, et à ne jamais prononcer le nom de La Fontaine, qu'on lira toujours? est-ce à ses *Satires* qu'on doit la perfection où les muses françaises s'élevèrent ? pour lors Molière et Corneille n'avaient-ils pas déjà écrit ?

Boileau a-t-il appris à quelqu'un que la *Pucelle* est un mauvais ouvrage? non, sans doute. A quoi donc ont servi ses *Satires* ? à faire rire aux dépens de dix ou douze gens de lettres; à faire mourir de chagrin deux hommes qui ne l'avaient jamais offensé; à lui susciter enfin des ennemis qui le poursuivirent presque jusqu'au tombeau, et qui l'auraient perdu plus d'une fois, sans la protection du Louis XIV.

Aussi, quelle serait sa réputation s'il n'avait couvert ces fautes de sa jeunesse par le mérite de ses belles *Épîtres* et de son admirable *Art poétique* ? Je ne connais de véritablement bons ouvrages que ceux dont le succès n'est point dû à la malignité humaine.

De la satire après le temps de Despréaux.

Boileau dans ses satires, quoique cruelles, avait toujours épargné les mœurs de ceux qu'il déchirait. Quelques personnes qui se mêlèrent de poésie après lui, poussèrent plus loin la licence. Un style qu'on appelle marotique, fut quelque temps à la mode. Ce style est la pierre sur laquelle on aiguise aisément le poignard de la médisance Il n'est pas propre aux sujets sérieux, parce qu'étant privé d'articles, et étant hérissé de vieux mots, il n'a aucune dignité; mais, par ces raisons-là même, il est très-propre aux contes cyniques et à l'épigramme.

On vit donc paraître beaucoup d'épigrammes et de satires dans ce style : on y ajouta des couplets encore plus infâmes. On appelait couplets certaines chansons parodiées des opéras. Personne, je crois, ne s'avisera de dire que c'était l'amour du vrai, le goût de la saine antiquité, le respect pour les anciens, qui obligeaient les auteurs de ces infamies à les écrire. C'est pourtant ce que ces auteurs osaient dire pour leur défense, tant on cherche à couvrir les fautes de quelque ombre de raison. Pour moi qui, quoique très-jeune alors, ai vu naître toutes ces horreurs, je sais très-bien que l'envie en fut la seule cause. Et quelle envie encore! quelle source ridicule de tant de disgraces sérieuses? de quoi s'agissait-il? d'un opéra qui n'avait pas réussi! il n'y a point d'autre origine de la haine qui fit faire cette pièce infâme, intitulée *la Francinade*, et ces soixante et douze couplets qui désolèrent long-temps plusieurs gens de lettres, et des familles entières, et ceux que l'auteur avoua lui-même contre les sieurs Danchet, Perrin, et Pécour; enfin ceux qui furent la cause de

ce fameux procès rapporté très-exactement dans le livre des causes célèbres.

MM. de la Motte, Danchet, Saurin, et le sieur Rousseau, étaient amis. MM. de la Motte et Danchet donnèrent des opéras qui eurent du succès; ceux de Rousseau n'en auraient point eu : joignez à cela la chute de la comédie du *Capricieux*, et ne cherchez point ailleurs ce qui attira tant de crimes et une condamnation si publique.

Mais voici quelque chose qui doit frapper bien davantage. Il est certain qu'un homme flétri pour avoir abusé à ce point du talent de la poésie, pour avoir fait les satires les plus horribles, et qui cherchait à laver cette tache, ne devait jamais se permettre la moindre raillerie contre personne. Et cependant qu'a-t-il fait pendant trente années de bannissement? de nouvelles satires, auxquelles il ne manque que d'être bien écrites pour être aussi odieuses que les premières.

Je ne dissimule point qu'étant outragé par lui, comme tant d'autres, j'ai perdu patience, et que surtout dans une pièce contre la calomnie (1), j'ai marqué toute mon indignation contre le calomniateur. J'ai cru être en droit de venger et mes injures, et celles de tant d'honnêtes gens. J'aurais mieux fait peut-être d'abandonner au mépris et à l'horreur du public les crimes que j'ai attaqués; mais enfin, si c'est une faute d'écrire contre le perturbateur du repos public, c'est une faute bien excusable; c'est, j'ose le dire, celle d'un citoyen.

Ce fut alors que les journaux, destinés à l'honneur des lettres, devinrent le théâtre de l'infamie. L'homme dont je parle, et dont je voudrais supprimer ici abso-

(1) *Voyez* l'Épître XXXV à madame du Châtelet.

lument le nom, pour ne me plaindre que du crime, et non du criminel, osa faire imprimer dans la bibliothèque française, en 1736, un tissu de calomnies. Il osait alléguer entre autres raisons de sa conduite envers moi, qu'autrefois en passant par Bruxelles, j'avais voulu le perdre dans l'esprit de M. le duc d'Aremberg, son protecteur. Quel a été le fruit de cette imposture? M. le duc d'Aremberg en est instruit : il me fait aussitôt l'honneur de m'écrire pour désavouer cette calomnie; il chasse de sa maison celui qui en est l'auteur. On publie la lettre de ce prince; le calomniateur est confondu; et enfin les auteurs du *Journal de la Bibliothèque française* me font des excuses publiques.

Je ne me résous à rapporter ce qui va suivre que comme un exemple fatal de cette opiniâtreté malheureuse que porte l'iniquité jusqu'au tombeau. Ce même homme prend enfin le parti de vouloir couvrir tant de fautes et de disgraces, du voile de la religion; il écrit des épitres morales et chrétiennes; (ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'est avec succès). Il sollicite enfin son retour à Paris, et sa grâce : il veut apaiser le public et la justice; on le voit prosterné au pied des autels, et dans le même temps il trempe dans le fiel sa main moribonde. A l'âge de soixante et douze ans, il fait de nouveaux vers satiriques : il les envoie à un homme qui tient un bureau public de ces horreurs : on les imprime. Les voici. La meilleure censure qu'on en puisse faire, c'est de les rapporter.

Petit rimeur anti-chrétien,
On reconnaît dans tes ouvrages
Ton caractère et non le mien.
Ma principale faute, hélas! je m'en souvien,
Vint d'un cœur qui, séduit par tes patelinages,
Crut trouver un ami dans un parfait vaurien,

Charme des fous, horreur des sages,
Quand par lui mon esprit aveuglé, j'en convien,
Hasardait pour toi ses suffrages ;
Mais je ne me reproche rien
Que d'avoir sali quelques pages
D'un nom aussi vil que le tien.

Un pareil exemple prouve bien que quand on n'a pas travaillé de bonne heure à dompter la perversité de ses penchans, on ne se corrige jamais, et que les inclinations vicieuses augmentent encore à mesure que la force d'esprit diminue.

Des satires nommées calottes.

Au milieu des délices pour lesquelles seules on semble respirer à Paris, la médisance et la satire en ont corrompu souvent la douceur. L'on y change de mode dans l'art de médire et de nuire comme dans les ajustemens. Aux satires en vers alexandrins succédèrent les couplets ; après lse couplets vinrent ce qu'on appelle *les calottes*. Si quelque chose marque sensiblement la décadence du goût en France, c'est cet empressement qu'on a eu pour ces misérables ouvrages. Une plaisanterie ignoble, toujours répétée, toujours retombant dans les mêmes tours, sans esprit, sans imagination, sans grâce, voilà ce qui a occupé Paris pendant quelques années; et pour éterniser notre honte, on en a imprimé deux recueils, l'un en quatre, et l'autre en cinq volumes, monumens infâmes de méchanceté et de mauvais goût, dans lesquels, depuis les princes jusqu'aux artisans, tout est immolé à la médisance la plus atroce et la plus basse, et à la plus plate plaisanterie. Il est triste pour la France, si féconde en écrivains excellens, qu'elle soit le seul pays qui produise de pareils recueils d'ordures et de bagatelles infâmes.

Les pays qui ont porté les Copernic, les Ticho-Brahé, les Otto-Guérick, les Leibnitz, les Bernouilli, les Volf, les Huygens; ces pays où la poudre, les télescopes, l'imprimerie, les machines pneumatiques, les pendules, etc., ont été inventés; ces pays que quelques-uns de nos petits-maîtres ont osé mépriser parce qu'on n'y fesait pas la révérence si bien que chez nous; ces pays, dis-je, n'ont rien qui ressemble à ces recueils, soit de chansons infâmes, soit de calottes, etc. Vous n'en trouvez pas un seul en Angleterre, malgré la liberté et la licence qui y règnent. Vous n'en trouverez pas même en Italie, malgré le goût des Italiens pour les pasquinades.

Je fais exprès cette remarque, afin de faire rougir ceux de nos compatriotes qui, pouvant faire mieux, déshonorent notre nation par des ouvrages si malheureusement faciles à faire, auxquels la malignité humaine assure toujours un prompt débit, mais qu'enfin la raison, qui prend toujours le dessus, et qui domine dans la saine partie des Français, condamne ensuite à en mépris éternel.

Des calomnies contre les écrivains de réputation.

Il s'est glissé dans la république des lettres une peste cent fois plus dangereuse. C'est la calomnie, qui va effrontément sous le nom de justice et de religion soulever les puissances et le public contre des philosophes, contre les plus paisibles des hommes, incapables de jamais nuire, par cela même qu'ils sont philosophes.

J'ai entendu demander souvent : Pourquoi Charron a-t-il été calomnié et persécuté, et que Montaigne, le libre, le pyrrhonien, le hardi Montaigne, et Rabelais même ne l'ont jamais été ? pourquoi Socrate a-t-il

été condamné à mort, et Spinosa a-t-il vécu tranquille? pourquoi la Motte-le-Vayer, cent fois plus hardi, plus cynique que Bayle, a-t-il été précepteur de deux enfans de Louis XIII, et que Bayle a été accablé? pourquoi Descartes et Volf, les deux lumières de leur siècle, ont-ils été chassés l'un d'Utrecht, et l'autre de l'université de Hall, et que tant d'autres qui ne les valaient pas ont été comblés d'honneurs? On rapportait tous ces événemens à la fortune, etc.

Et moi je dis : Examinez bien les sources des persécutions qu'ont essuyées ces grands hommes, vous trouverez que ce sont des gens de lettres, des sophistes, des professeurs, des prêtres qui les ont excitées : lisez, si vous pouvez, toutes les injures qu'on a vomies contre les meilleurs écrivains, vous ne trouverez pas un seul libelle qui n'ait été écrit par un rival. On appelle les belles-lettres *humaniores litteræ*, les lettres humaines; mais, dit un homme d'esprit, en voyant cette fureur réciproque de ceux qui les cultivent, on les appellera plutôt les lettres inhumaines. Je ne veux point m'étendre ici sur les persécutions qui ont privé de leur liberté, de leur patrie, ou de la vie même, tant de grands personnages dont les noms sont consacrés à la postérité : je ne veux parler ici que de cette persécution sourde que fait continuellement la calomnie, de cet acharnement à composer des libelles à diffamer ceux qu'on voudrait détruire.

La jalousie, la pauvreté, la liberté d'écrire, sont trois sources intarissables de ce poison. Je conserve précieusement, parmi plusieurs lettres assez singulières que j'ai reçues dans ma vie, celle d'un écrivain qui a fait imprimer plus d'un ouvrage. La voici :

« Monsieur, étant sans ressource, j'ai composé un « ouvrage contre vous; mais si vous voulez m'envoyer

« deux cents écus, je vous remettrai fidèlement tous les exemplaires, etc., etc. » (1)

Je rappellerai encore ici la réponse que fit, il y a quelques années, un de ces malheureux écrivains à un magistrat qui lui reprochait ses libelles scandaleux : « Monsieur, dit-il, il faut que je vive. » (2)

Il s'est trouvé réellement des hommes assez perdus d'honneur pour faire un métier public de ces scandales : semblables à ces assassins à gages, ou à ces monstres du siècle passé qui gagnaient leur vie à vendre des poisons.

Mais je ne crois pas que depuis que les hommes sont méchans et calomniateurs, on ait jamais mis au jour un libelle aussi déshonorant pour l'humanité que celui qui a paru à Paris au mois de janvier de cette année 1739, sous le titre de *Voltairomanie, ou Mémoire d'un jeune avocat* (3).

C'est de quoi je suis obligé, par toutes les lois de l'honneur, de dire un mot ici; et je prie tout lecteur attentif de vouloir bien examiner une cause qui devient l'affaire de tout honnête homme : car quel homme de bien n'est pas exposé à la calomnie plus ou moins publique? Tout lecteur sage est, en de pareilles circonstances, un juge qui décide de la vérité et de l'honneur en dernier ressort, et c'est à son cœur que l'injustice et la calomnie crient vengeance.

(1) Ce billet est de la Jonchère. *Voyez* t. XXI, p. 103; et Corresp. générale, Lettre à madame Denis, 20 décembre 1753

(2) C'est la réponse de Desfontaines à M. d'Argenson.

(3) 1738, in-12. (par l'abbé Desfontaines)

Examen d'un libelle calomnieux, intitulé : La Voltairamonie, ou Mémoire d'un jeune avocat.

Il est juste en premier lieu de laver l'opprobre que l'on fait au corps respectable des avocats, en imputant à l'un de leurs membres un malheureux libelle, où les injures et les calomnies les plus atroces tiennent lieu de raison; un libelle où l'on traite avec indignité M. Audry, qui travaille avec applaudissement depuis trente ans au *Journal des Savans* sous M. l'abbé Bignon; un libelle où l'on appelle M. de Fontenelle ridicule, celui-ci *thersite* de la faculté, celui-là *cyclope*, cet autre *faquin;* un libelle enfin qui, pour me servir des expressions d'un des plus estimables hommes de Paris, est l'ouvrage des furies, si les furies n'ont point d'esprit.

Quand on s'abaisse à parler d'un libelle, je crois qu'il n'en faut parler que papiers justificatifs en main, soit devant les juges, soit devant le public. Voici donc la lettre d'un des plus anciens et des meilleurs avocats de Paris, qui prouve qu'il est impossible qu'un avocat soit l'auteur de ce libelle punissable.

A Paris, ce 12 février 1739.

« J'ai vu, monsieur, un imprimé qui a couru ici,
« intitulé: *La Voltairomanie ou lettres d'un jeune avo-*
« *cat en forme de mémoire;* j'ai vu au palais la plupart
« de messieurs les avocats. Après avoir parlé à M. De-
« niau, qui est à présent notre bâtonnier, je puis vous
« assurer, monsieur, qu'il n'y a qu'un cri de blâme
« et d'indignation contre les calomnies atroces répan-
« dues dans ce libelle. Le sentiment commun est
« qu'il n'est pas possible qu'un ouvrage si méchant

« soit imputé à un avocat, ni même à quelqu'un qui
« connaîtrait les lois de cette profession, dont le pre-
« mier devoir est la sagesse. Je vous proteste, au
« nom de tous ceux à qui j'ai parlé (et c'est, encore
« une fois, la meilleure partie du palais), que, bien
« loin que quelqu'un s'en avoue l'auteur, tous le
« condamnent comme extrêmement scandaleux. Je
« vous ajouterai même que c'est avec une vraie peine
« que la plupart vous ont vu si injurieusement traité
« que vous l'êtes dans cet écrit; car nous fesons gloire,
« monsieur, d'honorer les grands génies, et vos ou-
« vrages sont dans nos mains. Tout cela vous serait
« attesté par monsieur le bâtonnier, au nom de l'ordre,
« sans la difficulté de convoquer une assemblée géné-
« rale. Si de pareilles brochures, distribuées sous le
« nom vague d'un avocat, devenaient fréquentes,
« nous serions exposés sans cesse à nous mettre en
« mouvement pour les désavouer; mais pour suppléer
« à une attestation en forme, je me suis chargé de
« vous rendre compte du sentiment général; et je le
« fais de l'aveu de tous ceux à qui j'en ai parlé. Je
« m'en acquitte avec d'autant plus de satisfaction, que
« c'est ce que j'avais pensé à la vue du libelle.

« Je suis avec toute l'estime, etc. *Signé* PAGEAU. »

Il n'y a personne qui, ayant lu cette lettre, ayant remarqué que le libelle est tout entier en faveur du sieur abbé Guyot Desfontaines, et plein d'anecdotes qui le regardent, jusque-là même que sa généalogie y est rapportée, il n'y a personne, dis-je, qui ne voie évidemment par cent autres raisons, qu'aucun avocat n'a composé cet ouvrage. Mais qui donc pourrait en être l'auteur ?

Quoique l'abbé Guyot Desfontaines soit depuis quelque temps mon plus cruel ennemi, cependant je me garderai d'imputer à un homme de son âge, à un

prêtre, une si infâme pièce : je croirais lui faire une trop grande injure. Je l'en crois incapable, et en voici les raisons :

Il est dit dans ce libelle, en termes exprès, que je suis *un voleur, un brutal, un enragé, un athée, le petit-fils d'un paysan*, etc., etc.

Or, je soutiens qu'un homme de lettres, un quelque méchant qu'il puisse être, ne peut vomir de pareilles injures : celles de *voleur*, d'*enragé*, d'*athée*, de *brutal*, sont des termes horribles, mais vagues, qui ne peuvent souiller la plume d'un homme auquel il resterait la moindre pudeur et la moindre étincelle d'esprit.

Il est encore bien peu probable qu'un écrivain reproche à un autre écrivain sa naissance : l'auteur de la *Henriade* doit peu s'embarrasser quel a été son grand-père. Uniquement occupé de l'étude, je ne cherche point la gloire de la naissance. Content, comme Horace, de mes parens, je n'en ai jamais demandé d'autres au ciel, et je ne réfuterais point ici ce vain mensonge, si je n'avais parmi mes proches parens des magistrats et des officiers-généraux qui s'intéresseront peut-être davantage à l'honneur d'une famille outragée. Pour moi je sens qu'un tel reproche, s'il était vrai, ne pourrait jamais m'affliger. Je me suis consacré à l'étude dès ma jeunesse; j'ai refusé la charge d'avocat du roi à Paris, que ma famille, qui a exercé long-temps des charges de judicature en province, voulait m'acheter. En un mot, l'étude fait tous mes titres, tous mes honneurs, toute mon ambition.

Voici des preuves encore plus fortes que cet infâme écrit ne peut-être de l'homme à qui tout Paris l'impute.

On ose avancer, dans ce libelle, que ce service si-

gnalé qu'avait rendu si publiquement autrefois le sieur de Voltaire au sieur Desfontaines, il ne l'avait rendu que pour obéir à M. le président de Bernière, son patron, qui le nourrissait et le logeait par bonté, et que par conséquent le sieur Desfontaines n'avait aucune obligation au sieur de Voltaire.

Premièrement, comment se pourrait-il faire qu'un homme de bon sens raisonnât ainsi? Quoi! il serait permis d'insulter son bienfaiteur, parce qu'il aurait été logé et nourri chez un autre! est-ce là la logique de l'ingratitude? En second lieu, l'abbé Desfontaines ne savait-il pas que j'ai long-temps loué chez M. de Bernière un appartement assez connu? faut-il lui apprendre que j'ai en main l'acte fait double, du 4 de mai 1723, par lequel je payais 1800 livres de pension pour moi et pour un de mes amis? faudra-t-il enfin dire ici que le chef de la justice et plusieurs autres magistrats ont vu la lettre de la veuve du président de Bernière, qui dément d'une manière si forte toutes les impostures du libelle? Nous ne la rapportons point ici, parce que nous n'en avons point demandé la permission, comme nous avions demandé celle de la faire voir à monsieur le chancelier.

Enfin, comment se pourrait-il faire que l'abbé Desfontaines osât dire qu'il n'a jamais eu aucune obligation au sieur de Voltaire?

On n'a qu'à lire la lettre qu'il m'écrivit en sortant de l'endroit d'où je l'avais tiré; elle est écrite et signée de sa main; le cachet est même presque entier.

De Paris, ce 31 mai.

« Je n'oublierai jamais les obligations infinies que je
« vous ai. Votre bon cœur est bien au-dessus de

« votre esprit. Vous êtes l'ami le plus généreux qui
« ait jamais été. Que ne vous dois-je point? etc., etc.

« L'abbé Nadal, l'abbé de Pons, Danchet, Fréret, « se réjouissent; ils traitent ma personne comme je « traiterai toujours leurs indignes écrits. Ne pourriez-« vous pas faire en sorte que l'ordre qui m'exile à « trente lieues soit levé. Voilà, mon cher ami, ce que « je vous conjure d'obtenir encore pour moi. Je ne « me recommande qu'à vous seul, qui m'avez ser-« vi, etc., etc. »

Après tant de preuves, je soutiendrai toujours qu'il faudrait que l'abbé Desfontaines, au moins, eût absolument perdu la mémoire, pour avancer contre un homme qui lui a rendu de tels services, des impostures si horribles et si aisées à confondre.

Mais, me dira-t-on, si vers le temps même où il vous avait les plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, il fit un libelle contre vous; si vous avez plusieurs lettres des personnes auxquelles il montra cet écrit; si l'on sait qu'il était intitulé : *Apologie de M. de Voltaire*, et que cette apologie ironique et sanglante était un libelle diffamatoire contre vous et contre feu M. de la Motte; si lui-même, dans un autre libelle intitulé : *Pantalo-Phebeana*, page 73, a eu l'imprudence de citer cette apologie ironique; enfin, s'il a été capable d'une telle ingratitude quand le service était récent, que n'a-t-il point pu faire après plus de treize années? j'avoue que cette objection est pressante; mais voici ce que j'ai à répondre.

Je ne crois pas qu'il soit permis d'accuser, sans preuves juridiques, un citoyen, de quelque faute que ce puisse être : or j'ai, à la vérité, des preuves juridiques, de témoignages subsistans, que la première chose qu'il fit, au sortir de Bicêtre, ce fut un libelle

contre moi (1) ; mais je n'ai aucune preuve assez forte pour l'accuser du malheureux libelle qui a paru cette année ; je n'ai que la voix publique. Elle suffit pour devoir attribuer à un homme une bonne action ; mais elle ne suffit pas pour lui imputer un crime.

Je pourrais poursuivre, et faire voir jusqu'à quel comble d'horreur la calomnie a été poussée dans cet écrit ; mais mon dessein n'est pas de répondre en détail à des discours dignes de la plus vile canaille ; ce serait trop mal employer un temps précieux. J'ai voulu seulement, pour l'honneur des lettres, essayer de faire voir combien il est difficile de croire qu'un homme de lettres se soit souillé d'un opprobre si avilissant.

J'écris ici dans la vue d'être utile à la littérature encore plus qu'à moi-même. Plût à Dieu que toutes ces haines flétrissantes, ces querelles également affreuses et ridicules, fussent éteintes parmi des hommes

(1) *Extrait des lettres de M. Thiriot.*

Du 16 août 1726.

« Il a fait du temps de Bicêtre un ouvrage contre vous, inti-
« tulé : *Apologie de M. de Voltaire*, que je l'ai forcé, avec
« bien de la peine, à jeter dans le feu. C'est lui qui a fait à
« Évreux une édition du poëme de la Ligue, dans lequel il a
« inséré des vers de sa façon contre M. de la Motte, etc. »

Du 31 décembre 1738.

« Je me souviens très-bien qu'à la Rivière-Bourdet, chez
« feu M. le président de Bernière, il fut question d'un écrit
« contre M. de Voltaire, que l'abbé Desfontaines me fit voir,
« et que je l'engageai de jeter au feu, etc. »

Du 14 janvier 1739.

« Je démens les impostures d'un calomniateur ; je méprise
« les éloges qu'il me donne ; je témoigne ouvertement mon es-
« time, mon amitié, ma reconnaissance pour vous, etc. »

qui font profession, non seulement de cultiver leur raison, mais de vouloir éclairer celle des autres! plût à Dieu que les exemples que j'ai rapportés pussent rendre sages ceux qui sont tentés de les suivre!

Faudra-t-il donc que les lettres, qu'on prétend avoir adouci les mœurs des hommes, ne servent quelquefois qu'à les rendre malins et farouches? Si je pouvais exciter le repentir dans un cœur coupable de ces horreurs, je ne croirais pas avoir perdu ma peine en composant ce petit écrit, que je présente à tous les gens de lettres comme un gage de mon amour pour leurs études et pour le bien de la société.

A M. ***.

Ce 13 mars 1739.

Monsieur,

La lettre, ou plutôt l'ouvrage dont vous m'honorez, est peut-être ce que la raison toute seule pouvait produire de mieux. Je suis à peu près comme ces directeurs qui admirent l'esprit et les objections d'un incrédule, et qui prient Dieu de lui donner un peu de foi.

La foi que j'oserais vous demander, c'est pour certains calculs indispensables, pour certaines propositions démontrées, après quoi nous serons de la même religion; et j'aurai l'honneur de douter avec vous de sept ou huit mille propositions, pourvu que vous m'accordiez seulement une douzaine de vérités fondées sur l'expérience. La première de ces vérités est que le feu et la lumière sont le même être; et si vous en doutez, vous n'avez qu'à rassembler de la lumière (c'est-à-dire, des rayons lumineux) au foyer d'un verre ardent, et à y mettre le bout de votre doigt. Il est bien vrai que cet être (quel qu'il soit) n'échauffe pas toujours, et n'illumine pas toujours. La bouche ne parle pas, ne baise pas, et ne mange pas sans cesse; cependant c'est avec la bouche qu'on mange, qu'on baise et qu'on parle.

Serait-on bien venu à nier ces attributs-là, sous prétexte qu'ils ne sont pas renfermés dans l'idée qu'un philosophe pourrait se faire d'une bouche? Le feu contenu dans les corps n'éclaire pas toujours, sans doute; mais mettez ce feu un peu plus en mouvement,

et il vous éclairera ; rassemblez bien des rayons, et vous serez échauffé.

En un mot, on ne connaît les corps ni le reste que par leurs effets ; or l'effet d'un corps lumineux est, je crois, d'éclairer et de brûler dans l'occasion.

2° Vous doutez de la propagation de la lumière ; doutez donc aussi de la propagation du son. M. Roemer a vu, a fait voir, a démontré, et M. Bradley a redémontré d'une manière encore plus admirable, que la lumière vient à nous en un temps que vous appellerez long ou court, comme il vous plaira. Car il semble court, si vous considérez qu'en sept minutes et demie un rayon arrive du soleil à nous ; il paraît long, si vous faites attention que la lumière arrive en trente-six ans au moins d'une étoile de la sixième grandeur. Il n'y a rien de long, rien de court, rien de grand ; rien de petit en soi, comme vous savez.

3° Toutes les observations de Bradley font connaître que la lumière n'est aucunement retardée dans son cours d'une étoile à nous. Vous conclurez de là, s'il est possible, qu'il y ait un plein absolu ; car assurément ce sont des conclusions qu'il ne faut tirer que d'après le calcul et l'expérience. Un vrai newtonien ne fait pas la plus petite supposition ; et il n'en faut jamais faire.

4° Mais comment le soleil envoie-t-il tant de lumière sans s'épuiser, et comment votre cerveau produit-il tant d'idées sans les perdre, et n'en est même que plus lumineux ? Moi ! que je vous dise comment cela se fait, monsieur ? Dieu m'en garde ; je n'en sais rien, ni moi, ni personne. Je sais que la lumière arrive en un temps calculé ; que les rayons, venant d'environ trente-trois millions de lieues, sont presque parallèles ; que je fonds du plomb avec ces rayons-là quand il m'en prend envie ; qu'ils sont colorés, qu'ils se ré-

fractent suivant des lois immuables, etc. Mais combien d'onces il en sort du soleil par an, c'est ce que j'ignore; et comment il répare ses pertes, je n'en sais pas davantage. Je sais très-bien qu'une comète peut tomber dans ce globe, mais je ne dis point : *Cela peut être; donc cela est.* Vous faites un calcul qui m'épouvante pour le soleil. J'ai dit qu'un rayon de trente-trois millions de lieues n'a pas probablement un pied de matière, mis bout à bout; vous vous effrayez du nombre de pieds de roi que le soleil perd : mais, monsieur, ces pieds de roi ne sont pas des pieds cubiques. L'épaisseur d'un rayon est infiniment petite par rapport à l'épaisseur d'un cheveu, et le soleil ne perd peut-être pas en un an la valeur de quatre livres.

5° Cet être singulier qui produit la chaleur, la lumière, les couleurs, est-il pensant comme les autres êtres connus? c'est-à-dire, a-t-il la propriété de tendre vers le centre du globe où il se trouve, etc.? pèse-t-il sur le soleil, pèse-t-il sur la terre? Certes s'il pèse, il ne pèse guère. Toutes les expériences que j'ai vues et que j'ai faites ne prouvent pas grand'chose. J'ai fait peser du fer enflammé depuis une once jusqu'à 2,000 livres; j'ai fait peser ce même fer refroidi; nulle différence dans le poids. Il se pourrait, à toute force, que le feu n'eût pas cette propriété; il se pourrait même qu'il fût pénétrable; c'est ce que pensent certains physiciens. Madame la marquise du Châtelet, dans son *Essai* plein d'excellentes choses sur la nature du feu, lequel a concouru pour le prix (1), dit hardiment que le feu, la lumière, n'a ni la propriété de la gravitation vers un centre, ni celle d'être impénétrable. Cette proposition a révolté nos cartésiens, et a fait manquer le prix à un ouvrage qui le méritait

(1) *Voyez* le volume des Œuvres physiques (t. XXIV).

d'ailleurs. Pour moi, qui vois que la lumière, le feu, est matière, qu'il presse, qu'il divise, qu'il se propage, etc., je ne vois pas qu'il y ait d'assez fortes raisons pour le priver des deux principales propriétés dont la matière est en possession, et je suis ici comme le père Bony et Escobar, dans le cas des opinions probables.

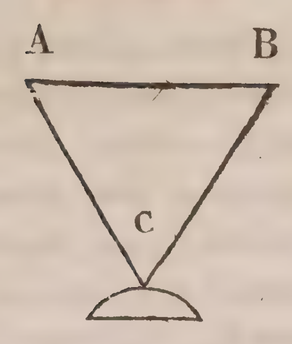
Au reste, ne vous effrayez point que, malgré cette gravitation probable des petites particules du feu sur le centre du soleil, elles s'échappent pourtant avec une si prodigieuse célérité. Voyez dans une fournaise de forge, ce que les forgerons appellent la *pâte* est un globe de fonte tout enflammé quand on le retire de la fournaise. Sa flamme s'échappe en rond de tous les côtés, malgré la tendance que l'air lui imprime en haut; et l'on peut apercevoir ce globe de feu de six lieues, sans que cette prodigieuse quantité de particules qu'il envoie lui fasse perdre sensiblement de son poids. Or, qu'est-ce que ce petit pâté par rapport au soleil? Le soleil tourne en vingt-cinq jours et demi sur lui-même, et la terre en un jour sur elle-même. Or, pour que le soleil ne tournât pas plus vite que la terre, il faudrait que sa rotation sur son axe s'accomplît en dix mille de nos jours, qui font plus de vingt-sept ans; mais il tourne en vingt-cinq jours. Jugez donc par cette prodigieuse célérité, de la force avec laquelle il envoie la lumière, et ne vous étonnez de rien; ou bien étonnez-vous de tout. Au reste, quand je dis que la lumière s'échappe du soleil, je me sers de cette expression dans le même sens qu'on dit que la pierre s'échappe de la fronde, et la balle du canon.

6° Quand on dit que la matière lumineuse vient du soleil à nous en ligne droite, on ne dit rien que de très-vrai, et cela n'est contesté par personne. *Jusqu'à nous* veut dire jusqu'à notre globe, et notre globe est

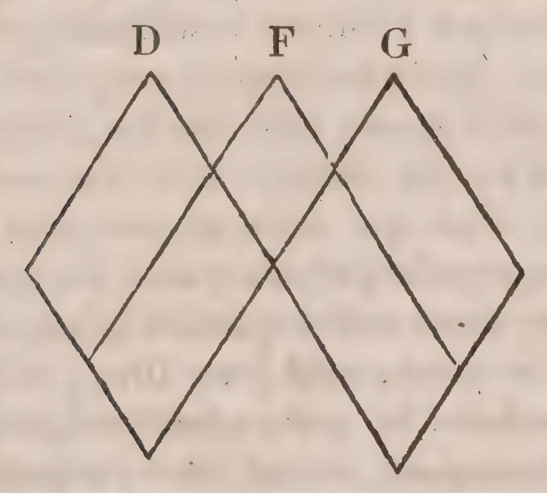
composé d'air et de terre. Il arrive à la surface de l'air ce qui arrive à la surface de nos yeux; les rayons se brisent en passant du vide dans l'air, et c'est pourquoi on ne voit aucun astre à sa place. Il y a des tables de la réfraction depuis l'horizon jusqu'au quarantième degré; mais au méridien il n'y a plus de réfraction.

Vous devriez, monsieur, lire quelque traité sur ces matières, comme s'Gravesande, ou Keill, ou Wolfius; vous pourriez même vous en tenir à Bion. Un esprit comme le vôtre n'aura que la peine de feuilleter ces ouvrages, qui vous mettraient au fait de bien des minuties nécessaires, et qui vous abrégeraient le chemin infiniment. Par exemple, le moindre livre d'optique résoudra vos difficultés par la réflexion de la lumière, quant au géométrique et au mécanique; mais quant à ce qui tient à la nature intime des choses, comment les rayons ne se confondent pas en se croisant, comment ils rebondissent sans toucher aux surfaces, pourquoi ils s'infléchissent vers les bords des objets, pourquoi le bleu est plus réfrangible que le rouge, vous demanderez tout cela à Dieu, qui, je crois, est le seul qui en sache des nouvelles positives.

7° Quand vous aurez, monsieur, jeté un coup d'œil sur les moindres élémens de physique géométrique, vous ne serez plus révolté de cette idée très-commune, que tout point visible est le sommet d'un cône dont la base est dans nos yeux. Vous prenez le corps du soleil pour un point visible; voici, monsieur, le fait en deux mots. Je vois le corps A, B, sous l'angle A, C, B;



mais je vois les points D, F, G de cette manière,



chacun de ces points est le sommet d'un cône.

En trois ou quatre conversations, je vous mettrais au fait de ces petits détails géométriques, qui, quoique peu considérables par eux-mêmes, sont des principes nécessaires sans lesquels on ne peut se former aucune idée nette.

8° « Qui ne rirait, dites-vous, de voir les philo- « sophes déterminer la grandeur, la figure, la dis- « tance réelle des corps célestes, et ne pouvoir dé- « terminer la grandeur réelle d'un grain de sáble? » Je vous conjure de ne point les accuser d'une sottise dont ils ne sont point coupables; il y en a assez à leur reprocher. Vous savez, encore une fois, qu'il n'y a que des grandeurs relatives; or, les philosophes ont très-bien trouvé la grandeur relative de la terre par rapport à celle de vénus, de la lune, etc. Votre difficulté du microscope s'évanouit, car une mouche

sera toujours plus grande qu'une puce, vue à l'œil ou au microscope. Il serait triste que de pareilles difficultés vous arrêtassent dans le chemin des sciences. Le scepticisme est très-bon avec des feseurs d'hypothèses, avec des rêveurs théologiens; Bayle n'a guère couru jusqu'à ces messieurs; mais c'était un pauvre géomètre, et il ne savait presque rien en physique : il y a des choses sur lesquelles le doute même n'est pas permis.

9° Il se mêle à l'optique mathématique un jugement de l'âme, fondé sur l'expérience; c'est ce qui fait que nous nous formons des idées des distances, sans nous servir d'aucune mesure : c'est pourquoi nous jugeons qu'un objet que nous voyons plus petit qu'à l'ordinaire est plus éloigné; c'est ainsi que nous jugeons qu'un homme est en colère quand il grince les dents, qu'il roule les yeux, qu'il jure Dieu, et qu'il veut tuer son prochain. Si quelquefois les signes des passions nous trompent, ce qui arrive cependant rarement aux connaisseurs, les signes des distances nous trompent aussi quelquefois; mais quand on les mesure mathématiquement, il n'y a plus d'erreur.

10° Dans les objections que vous faites sur la gravitation, sur l'attraction de la matière, vous faites voir, monsieur, toute la sagacité d'un homme qui eût mieux expliqué que moi toutes ces vérités, s'il avait voulu s'y appliquer un peu. Mais, monsieur, ayez d'abord la bonté de croire que nous ne supposons rien du tout. Vous nous reprochez des hypothèses, nous n'en admettons pas la moindre. Newton a démontré, comme deux fois deux font quatre, que la même force qu'il fait retomber une pierre sur la terre retient les astres dans leur orbites; il a calculé cette force depuis Saturne jusqu'à nous; il en a démontré les effets. Tout cela est une affaire de pure géométrie; et de tous ceux qui ont étudié ces découvertes aucun n'a osé les nier.

Quelques vieux cartésiens s'avisent de dire que Newton n'a vu tout cela qu'en mathématicien ; et ils se servent des tourbillons , de la matière subtile et de tous ces misérables êtres de raison , pour expliquer un fait , un phénomène constant que Newton a découvert. On leur a prouvé que leurs tourbillons sont des chimères, et l'Europe se moque d'eux. N'importe : les bonnes gens n'en démordent point; il leur en coûterait trop de retourner à l'école.

Nolunt *parere minoribus, et que*
Imberbes didicere , senes perdenda fateri.
(Hor., l. II , ép. 1, v. 84.)

Reste à présent à savoir si cette attraction de la matière , cette gravitation établie par Newton et démontrée par lui , est un effet ou une cause ; elle sera ce qu'on voudra. La chose existe ; et c'est bien assez pour des hommes d'avoir été jusque-là. Il y a , à la vérité, grande apparence que cette gravitation qui fait la pesanteur , est une propriété de la matière. Cet univers paraît fondé sur plus d'un principe , et je crois que nous sommes bien loin de les connaître. Nous savons très-bien que les tourbillons ne peuvent causer la pesanteur ; nous savons ce qui n'est pas , et Dieu sait ce qui est.

11° Ne comparez point , monsieur , l'attraction de l'aimant avec cette loi universelle par laquelle tous les corps gravitent les uns vers les autres. L'attraction de l'aimant est d'un tout autre genre.

Celle de l'électricité est encore toute différente , et n'a rien de commun avec les lois découvertes par Newton.

L'attraction de la lumière et des corps est peut-être encore d'une autre espèce. Qu'est-ce que tout cela prouve ? Que la matière agit dans plusieurs cas selon

toute autre règle que les lois d'impulsion, et qu'il faut étendre la sphère de la nature beaucoup plus qu'on ne fesait. Mais, diront les vieux philosophes, il y aura donc des mystères dont nous ne pourrons rendre raison par les lois des chocs des corps ? Oui, messieurs, il y en a peut-être des millions ; et sans aller plus loin, dites-nous pourquoi vous pensez, et pourquoi votre pensée fait remuer votre jambe.

12° Vous faites un reproche à Newton de ce qu'il suppose, dites-vous, ce qui est en question, que chaque partie de la matière a également le pouvoir de la gravitation. Il me semble qu'il ne suppose rien. Il a prouvé que les astres sont retenus dans leurs orbites par la même force qui fait tendre ici tous les corps au centre de la terre. Or les corps tendent tous également à ce centre ; donc la même chose arrive à tous les astres. *Eadem causa, idem effectus.*

L'expérience dans le vide est une des démonstrations de cette vérité. Vous ne me ferez pas long-temps l'objection des nues et des exhalaisons qui flottent dans l'air, si vous voulez lire dans le premier mathématicien qui vous tombera sous la main les lois des fluides. Vous sentez, sans doute, tout d'un coup la prodigieuse différence entre un corps abandonné librement à la force de la gravitation dans un espace non résistant, et le même corps dans l'eau ou dans l'air dont il faut déplacer les parties. Encore une fois, qu'un génie comme le vôtre daigne lire Keill ou s'Gravesande ou Musschembrock : sans principes vous ne pouvez faire un pas.

13° Vous confondez toujours le centre de gravité d'un corps, qui est le point par lequel étant suspendu il n'inclinerait d'aucun côté, avec le foyer de l'orbe que décrivent les planètes : ce sont deux choses qui n'ont aucune ressemblance.

14° Je ne sais quel impitoyable pyrrhonien vous induit à penser que les mathématiques n'influent point dans la physique, sous prétexte que les mathématiques considèrent l'étendue en général, etc. Ce pyrrhonien n'avait apparemment jamais vu la pompe de Notre-Dame, la machine de Marly, le pyromètre, les moulins à vent; les machines à élever les fardeaux, les coupes des voussures, les cadrans au soleil, les pendules, les planétaires, les bas au métier, etc.; tout cela cependant est fondé sur les rigoureuses lois de la physique mathématique.

Il est bien vrai que parmi les propositions de la géométrie il y en a beaucoup qui sont de pure curiosité, et toutes les sciences sont dans ce cas-là. Aussi n'est-il pas nécessaire qu'un honnête homme sache toutes les propriétés de la cycloïde. Mais je maintiens qu'avec les *Élémens* d'Euclide et un peu de sections coniques, tout esprit droit en sait assez pour être un très-bon physicien, et pour savoir en gros assez rondement ce que c'est que le newtonianisme. Je voudrais que vous daignassiez donc commencer par les premiers principes. Lisez seulement la géométrie de Pardies. C'est l'affaire d'un mois tout au plus pour vous. Après cela je ne sais quel livre français vous devez consulter : nous n'avons pas encore une bonne physique, mais lisez Musschembrock : il est un peu pesant, et vous ne serez peut-être pas content de sa préface; mais enfin, c'est la meilleure physique que je connaisse. Il faut que les mathématiques domptent les écarts de notre raison; c'est le bâton des aveugles, on ne marche point sans elles; et ce qu'il y a de certain en physique est dû à elles et à l'expérience. Entre nous, la métaphysique n'est qu'un jeu d'esprit; c'est le pays des romans; toute la *Théodicée* de Leibnitz ne vaut pas une expérience de Nollet. Vous pourriez un jour avoir un ca-

binet de physique, et le faire diriger par un artiste; c'est un des grands amusemens de la vie. Nous en avons un assez beau; mais hélas! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, et peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, et il faut céder. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères complimens, elle est pleine d'estime pour vous; mais qui peut vous refuser la sienne? Souffrez, monsieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée le plus tendre et le plus respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

UTILE EXAMEN

DES TROIS DERNIÈRES ÉPITRES

DU SIEUR ROUSSEAU.

Les esprits sages, dans le siècle où nous vivons, font peu d'attention aux petits ouvrages de poésie. L'étude sérieuse des mathématiques et de l'histoire, dont on s'occupe plus que jamais, laisse peu de temps pour examiner si une ode nouvelle ou une petite épître sont bonnes ou mauvaises. Il n'y a guère que les grands ouvrages, tels qu'un poëme épique, comme la *Henriade*, et des tragédies, telles que *Rhadamiste* et *Alzire*, qu'on veut examiner avec soin. Cependant rien n'est à mépriser dans les belles-lettres, et le goût peut s'exercer à proportion sur les petits ouvrages comme sur les plus grands.

Voici deux règles, regardées comme infaillibles par de très-bons esprits, pour juger du mérite de ces petites pièces de poésie. Premièrement, il faut examiner si ce qu'on y dit est vrai, et d'une vérité assez importante et assez neuve pour mériter d'être dit. Secondement, si ce vrai est énoncé d'un style élégant et convenable au sujet.

Les nouvelles épîtres de Rousseau, qu'on débite depuis peu, ne paraissent rien contenir qui mérite l'attention du public : ce n'est pas la peine de faire mille vers pour dire qu'il y a de mauvaises pièces de théâtre, et des ouvrages que l'on voudrait rabaisser ; c'est seulement dire en mille vers : *Je suis mécontent et jaloux*. Or en cela il n'y a rien de neuf ni d'important ; c'est une vérité très-reconnue et très-peu intéressante qu'un auteur est jaloux d'un autre auteur.

On a toujours reproché à Rousseau d'avoir peu de génie inventif, et de ne mettre en vers que les pensées des autres. Ce reproche semble assez bien fondé ; car si vous examinez la neuvième satire de Despréaux, adressée *à son esprit*, dans laquelle il dépeint si naïvement les inconvéniens de la poésie satirique, vous verrez que les *Epîtres* aux Muses et à Marot, composées par Rousseau, n'en sont que des copies. Lisez la satire de Despréaux à Valincourt, vous y verrez comment le faux honneur est venu sur la terre prendre les traits et le nom de l'honneur véritable. Cette idée est répétée dans la plupart de ces pièces que Rousseau appelle ses allégories.

Un auteur fait excuser en lui ce peu de fécondité, quand il ajoute au moins quelque chose à ce qu'il emprunte ; mais quand Rousseau mêle de son fonds à ces idées, il y mêle des erreurs.

Y a-t-il, par exemple, rien de plus faux que de dire ?

> Et cherchez bien *de Paris jusqu'à Rome*,
> *Onc* ne verrez *sot qui soit honnête homme*.
>
> (Ép. à Marot.)

Je ne relève point cette façon de parler *de Paris jusqu'à Rome ;* je ne relève que l'erreur grossière et dangereuse qui règne dans ces vers et dans tout le reste de l'ouvrage. Qui ne sait, par une triste expérience, que beaucoup de gens d'esprit ont été de très-méchans hommes, et qu'un honnête homme est souvent un esprit fort borné ?

L'erreur en prose est un monstre, et en vers un monstre ridicule. Les ornemens recherchés de la rime ne rendent pas vrai ce qui est faux, mais le rendent impertinent.

Ce n'est pas assez que le vrai soit la base des ou-

vrages, il faut que la matière soit importante, il faut dire des choses intéressantes et neuves. Quel misérable emploi de passer sa vie à dire du mal de trois ou quatre auteurs, à parler de tragédies, de comédies, à se déchaîner contre ses rivaux! Quel bien peut-on faire aux hommes en choisissant de tels sujets? A qui plaira-t-on? Quelle gloire peut-on acquérir? Quelques personnes lisent ces petites satires; elles disent, après les avoir lues, qu'il vaudrait beaucoup mieux instruire en fesant une bonne tragédie et une bonne comédie, qu'en parlant mal de ceux qui en font: mais cette manière d'instruire serait plus difficile.

Il faudrait au moins sauver la petitesse de ces sujets par l'élégance du style: c'est la seule ressource quand le génie est médiocre. Mais le style des dernières épîtres de Rousseau est, ce me semble, beaucoup plus répréhensible encore que les sujets mêmes, et c'est sur quoi on peut faire ici quelques réflexions utiles.

Le style doit être propre au sujet. Le grand mérite des bons auteurs du siècle de Louis XIV est d'avoir tout traité convenablement. Despréaux, en traitant des sujets simples, ne tombe point dans le bas; il est familier, mais toujours élégant. Les termes de sa langue lui suffisent; il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait du temps de François Ier, de quoi exprimer sa pensée, ni un terme usité par la populace, pour tâcher d'être plus comique. Lisez ce qu'il dit à M. de Racine dans cette belle épître qu'il lui adresse (Boileau, ép. VII):

> Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
> Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.

Vous ne verrez dans cette simplicité que les termes les plus nobles.

C'est une justice encore que l'on rend à l'auteur de

la *Henriade* de n'avoir mis dans ce poëme rien de bas ni d'ampoulé. Dans la description la plus pompeuse il est simple.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche silence, enfant de la terreur,
A ces brillans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la fortune incertaine,
Tient encore près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés;
Pareils à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, et qui fuit ses rivages.
(Henr., ch. VI, v. 247.)

On voit que l'imagination est là dans les choses mêmes, et non dans une expression recherchée.

Qu'on jette les yeux sur les images les plus communes; par exemple, quand l'auteur dit que Paris n'était pas si grand alors qu'aujourd'hui:

Paris n'était point tel en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
N'étaient que des hameaux de remparts entourés, etc.
(Henr., ch. VI, v. 173)

Toute cette image est ennoblie sans le secours d'aucun mot inusité; et c'est là une preuve bien convaincante que la langue française suffit à tout.

Quand le même auteur veut exprimer que Gabrielle d'Estrées était jeune, et qu'elle n'avait point eu d'amant, il dit :

Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable :
Son cœur fait pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encore n'avait reçu les vœux ;
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux regards d'un jour pur et serein.
(Henr., ch. IX, v. 173.)

Enfin, on peut dire que le caractère propre d'un auteur raisonnable est de n'être jamais gêné dans ses expressions, soit qu'il soit tendre, soit qu'il soit sublime, soit qu'il soit plaisant, ou qu'il prenne le ton didactique.

On voit dans Rousseau tout le contraire de ce style aisé et naturel ; il semble qu'il lui coûte d'écrire en français.

Lorsque Despréaux, dans son *Art poétique*, parle des auteurs du théâtre, quelle simplicité et quelle élégance ! (Chap. III, v. 9)

Vous donc qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix :
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encore redemandés ? etc.

Rousseau qui veut l'imiter, dit dans une de ses nouvelles épîtres (Ép. à Brumoy) :

De ses beautés nous déterrer la source,
Et démêler les détours sinueux
De ce dédale oblique et tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie, etc.

Ces trois épithètes *oblique*, *sinueux* et *tortueux*, données au *dédale* de la tragédie, sont aussi forcées qu'inutiles, et *la sœur de Thalie*, au lieu de *Melpomène*, est une affectation que la rime justifierait, si la rime était une excuse. Despréaux dit, avec son harmonie charmante :

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne point pousser une plainte ampoulée....
....
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
....
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez ;
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez....
(Art. poét., ch. III, v. 135, 139, 141.)

Voici comme s'exprime le copiste :

Cet emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent, et vides de raison,
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare.
(Ép. à Brumoy.)

Il n'y a rien de plus rude que ces vers, ni de plus louche que ces expressions : *Un clinquant enflé de vent*, enté *sur un assemblage*, qui *est une sotte fanfare*, est une phrase digne de Chapelain. C'est le sort des copistes d'imiter les gestes de leurs maîtres par des contorsions.

Voilà ce que le style de Rousseau est très-souvent par rapport à celui de Despréaux. Il était permis, dans l'enfance de la littérature, de dérober quelque chose aux anciens, et de rester au-dessous d'eux ; mais si l'on veut imiter un moderne, on n'évite guère le nom de plagiaire qu'en surpassant son modèle.

Mais on le surpasse rarement : il y a toujours un tour lâche ou contraint dans le pinceau de l'imitateur.

Voici, par exemple, un endroit de la *Henriade* qu'il faut comparer à l'imitation que Rousseau en a faite, quelques années après l'impression de ce poëme.

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.

(Ch. IV, v. 263.)

Rousseau, dans une de ses dernières allégories, dit de la vertu :

Dans un désert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offerts sur ses autels,
Et des douceurs de son humble retraite,
Elle vivait contente et satisfaite.
Là, pour défense et pour divinité,
Elle n'avait que sa sécurité.

(La Vérité, Allég.)

On ne peut rien de plus faible que ces vers : d'ailleurs tout y manque de justesse. Si le désert est éloigné des hommes, on n'y peut faire fumer d'encens. Et la divinité de la vertu est-elle la sécurité ?

Ces comparaisons mèneraient trop loin. Le peu qu'on vient de dire suffit pour engager les jeunes auteurs à oser penser d'après eux-mêmes. Celui qui imite toujours ne mérite assurément pas d'être imité.

On les exhorte surtout à respecter la langue dans leurs écrits. La plupart des expressions de Rousseau ne sont pas françaises.

Des débiles phosphores qui brillent dans de grands météores ; un docteur intrépide ; un océan d'écrits perfides ; des aigrefins sur le Parnasse errans ; un babil qui tient la joie en échec, une mer de langueurs, etc., etc.

Tout est plein de ces phrases barbares, dans lesquelles on sent l'effort d'un auteur qui veut suppléer par des termes singuliers à la sécheresse des idées.

Mais le défaut qu'il faut le plus soigneusement éviter, et celui qui caractérise le plus un esprit faux. c'est de commencer une phrase par une image, et de la finir par une autre image. En voici un exemple dans les épîtres nouvelles :

> De tout le vent qui peut faire souffler
> Fatuité sur sottise greffée,
> Dans les fourneaux d'une tête échauffée.
>
> (Ép. à Brumoy.)

Cette phrase, *fatuité greffée*, est certainement très-mauvaise ; mais *une greffe qui fait souffler du feu dans un fourneau*, est le comble de la déraison. Rousseau tombe très-souvent dans cette faute d'écolier : témoin ce *sublime enté qui est du clinquant et une fanfare*.

Dans un autre endroit il dit : *L'orgueil aveugle présentant de perfides amorces, mine les forces par degrés d'un corps orné d'embonpoint.* On ne saurait trop recommander aux jeunes gens d'éviter cet écueil. La justesse est la principale qualité qu'il faut acquérir dans l'esprit. *Sapere est et principium et fons.* (Hor., Art. poét., 309.)

La convenance des styles dépend aussi de cette justesse ; c'est en manquer que de se servir d'expressions basses ; de dire, par exemple, que la fureur d'écrire :

Est une gale, un ulcère tenace,
Qui de son sang corrompt toute la masse.

(Ép. à Brumoy.)

Le génie de la comédie émancipé par Térence; l'intégrité du théâtre romain, pour dire le bon goût du théâtre romain, la *dissemblance*, pour la différence; *le flanc d'une façade ;* un mur avancé qu'il faut *enfoncer*, au lieu de reculer; *une symétrie qui vieillit dans la pédanterie ; un génie dans un berceau, qui manque d'un maître habile à l'essayer.*

On trouve à chaque ligne de pareilles phrases. Ce n'est pas là, dit-on, le plus grand défaut qui y règne; l'uniformité didactique est encore plus ennuyeuse que ces expressions ne sont révoltantes. Mais j'observerai que cette uniformité et ces termes vicieux partent du même principe, je veux dire, du manque d'invention, du défaut d'idées; car celui qui a beaucoup d'idées nettes, a certainement beaucoup d'idées différentes; il exprime naturellement et d'une manière variée, ce qu'il pense naturellement. Mais celui qui ne pense point ne peut varier son style, puisqu'en effet il n'a rien à dire.

Je ne connais effectivement rien de plus vide que ces trois épîtres nouvelles. Mais le plus grand défaut que j'y trouve, c'est le manque de bienséance. Il me semble qu'un poète qui, pour tous ouvrages de théâtre, a fait le *Café*, la *Ceinture magique*, *Jason*, *Adonis*, le *Capricieux*, le *Flatteur*, et surtout les *Aïeux chimériques*, ouvrages tous ignorés, devait au public le respect de parler avec modestie de l'art dramatique. Il faut avoir eu bien des succès pour être en droit de donner des leçons. Rien n'est si révoltant aux yeux des honnêtes gens qu'un homme qui donne des règles sur un métier auquel il n'a pas réussi.

C'est pêcher encore davantage contre cette bien-

séance si nécessaire, que de parler *de sa vertu.* Cet éloge de soi-même n'eût pas été souffert dans la vertu même. Quand on a eu le malheur de faire de très-grandes fautes, pour lesquelles on été puni par les tribunaux suprêmes, on doit marquer, pour toute vertu, du repentir et de l'humilité.

Les jeunes auteurs doivent donc songer que les mauvaises mœurs sont encore plus dangereuses que le mauvais style ; ils doivent apprendre à imiter Boileau, non seulement dans l'art d'écrire, mais même dans sa vie.

CONSEILS

A M. HELVÉTIUS,

SUR LA COMPOSITION ET SUR LE CHOIX DU SUJET D'UNE ÉPÎTRE MORALE (1).

Première règle.

Le choix d'une épître doit intéresser le cœur et éclairer l'esprit. Une vérité qui n'est pas lieu commun, qui touche au bonheur des hommes, qui fournit des images propres à émouvoir, est le meilleur choix qu'on puisse faire. S'il s'y trouve des peintures qui éveillent et flattent l'imagination, des maximes, des préceptes qu'on puisse présenter de la manière la plus séduisante, c'est le moyen d'éclairer l'esprit en l'amusant.

Seconde règle.

Les idées doivent être rangées dans l'ordre le plus naturel, de façon qu'elles se succèdent sans effort, et qu'une pensée serve toujours à développer l'autre : c'est épargner de la peine au lecteur, soutenir son attention, et ménager sa curiosité. Les peintures y doivent être tellement variées, que l'imagination soit toujours surprise et charmée.

(1) Un ami d'Helvétius, feu Lefèvre de La Roche, a conservé ce morceau, qui avait échappé aux recherches des éditeurs de Kehl.

Troisième règle.

Il faut que les liaisons soient courtes, claires, et fassent aisément passer d'un objet à un autre. Elles sont souvent difficiles à trouver; on ne les rencontre pas du premier coup : en général, on doit beaucoup se méfier de son jet. Pour éviter de sacrifier des vers, des morceaux qui ont coûté du travail, peut-être conviendrait-il mieux de commencer par mettre sa première façon en prose.

Quatrième règle.

Se hâter d'aller à la fin de son sujet, y entraîner son lecteur par la route la plus courte; ne peindre d'un objet que ce qui est nécessaire à votre dessein principal; ne pas trop s'appesantir sur les détails, quand les masses suffisent pour faire les impresions que vous désirez produire; finir toujours, s'il est possible, par quelque morceau brillant et d'effet.

Cinquième règle.

Ne pas établir la vérité qu'on veut prouver par des lieux communs de pensées triviales, d'images trop familières et de maximes rebattues. Le détail des preuves doit être aussi soigneusement travaillé que toutes les autres parties de l'ouvrage. On peut toujours être neuf par la nouveauté des tours et la correction du style.

Sixième règle.

Tourner autant que l'on peut en sentiment les réflexions sur les folies ou les malheurs des hommes. Il n'est point de meilleure manière d'embellir un ou-

vrage didactique et de le rendre intéressant, alors que chaque partie, traitée comme il convient à l'effet de l'ensemble, est soignée de façon qu'on imagine avoir atteint le mieux possible.

Septième règle.

Quant aux peintures, leur effet dépend de la grandeur, de l'éclat, et de la manière neuve de faire voir un objet, et d'y faire remarquer ce que l'œil inattentif n'y voit pas. Peindre des objets inconnus à beaucoup de monde, c'est manquer son but. Peu de personnes peuvent les saisir ou les sentir, à moins qu'ils ne soient si vastes qu'on ne puisse s'empêcher de les voir.

Huitième règle.

Quant à l'expression, il faut avoir grande attention au mot et au tour le plus propre. Il n'y en a qu'une pour bien rendre une idée; il la faut nette et forte; choisir des verbes de mouvement; avoir attention de varier ses tours; conserver l'harmonie; ne prendre que des syllabes pleines, et ne pas faire de trop fortes inversions; avoir encore égard à la liaison du mot et du tour; travailler chacune des parties de toutes les forces de son esprit, en l'y appliquant successivement.

Neuvième règle.

Dans les arts du génie, surtout en poésie, le meilleur moyen d'y être habile est, dans les premières pièces qu'on fait, de les recommencer jusqu'à ce qu'elles soient parfaites. On en tire l'avantage de se bien pénétrer de son sujet, de l'envisager sous ses formes les plus heureuses, et d'apprendre toutes les

règles de la perfection, dont on ne décheoit guère après, quand elles sont tournées en principes hab ituels.

Dixième règle.

Il faut encore examiner si un sujet est susceptible d'invention, et ne pas l'en croire dépourvu, parce qu'il n'aura pas cédé au premiet effort. Dans une épître souvent elle n'a pas lieu; mais c'est la première partie dans le poëme épique et la tragédie.

Onzième règle.

Le choix du sujet dans les ouvrages est bien important. Plusieurs mémoires et plaidoyers d'avocats célèbres sont des chefs-d'œuvre : on ne les lit plus; ils n'intéressent personne. En poésie didactique, il faut prouver d'une manière neuve des choses non seulement que les hommes ont intérêt à savoir, mais il est bien plus heureux d'avoir à leur prouver ce qu'ils pensent déjà, c'est-à-dire ce qui est bon au plus grand nombre.

Douzième règle.

On est sûr d'avoir rencontré le meilleur ordre possible, quand les pensées se prêtent un jour successif. Il doit produire deux effets : l'auteur n'est jamais obligé de revenir sur ses pas; et le lecteur, en se fortifiant dans la première idée, apprend toujours quelque chose de nouveau; ce qui est une espèce d'intérêt.

CONSEILS

A UN JOURNALISTE,

SUR LA PHILOSOPHIE, L'HISTOIRE, LE THÉATRE, LES PIÈCES DE POÉSIE, LES MÉLANGES DE LITTÉRATURE, LES ANECDOTES LITTÉRAIRES, LES LANGUES ET LE STYLE.

L'OUVRAGE périodique auquel vous avez dessein de travailler, monsieur, peut très-bien réussir, quoiqu'il y en ait déjà trop de cette espèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaise à notre siècle et à la postérité. Je vous répondrai en deux mots : *Soyez impartial.* Vous avez la science et le goût ; si avec cela vous êtes juste, je vous prédis un succès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques jusqu'à l'épigramme. Aucun des journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles-lettres, les pièces de théâtres, ni de tant de jolis ouvrages de poésie, qui soutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre espèce de journal, jusqu'à une chanson qui sera bien faite ; rien n'est à dédaigner. La Grèce, qui se vante d'avoir fait naître Platon, se glorifie encore d'Anacréon, et Cicéron ne fait point oublier Catulle.

Sur la Philosophie.

Vous savez assez de géométrie et de physique pour rendre un compte exact des livres de ce genre ; et vous avez assez d'esprit pour en parler avec cet art

qui leur ôte leurs épines, sans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conseillerais surtout, quand vous ferez des extraits de philosophie, d'exposer d'abord au lecteur une espèce d'abrégé historique des opinions qu'on propose, ou des vérités qu'on établit.

Par exemple, s'agit-il de l'opinion du *vide*, dites en deux mots comment Épicure croyait le prouver; montrez comment Gassendi l'a rendu plus vraisemblable; exposez les degrés infinis de probabilité que Newton a ajoutés enfin à cette opinion par ses raisonnemens, par ses observations, et par ses calculs.

S'agit-il d'un ouvrage sur la nature de l'*air*, il est bon de montrer d'abord qu'Aristote et tous les philosophes ont connu sa pesanteur, mais non son degré de pesanteur. Beaucoup d'ignorans, qui voudraient au moins savoir l'histoire des sciences, les gens du monde, les jeunes étudians verront avec avidité par quelles raisons et par quelles expériences le grand Galilée combattit le premier l'erreur d'Aristote au sujet de l'*air*, avec quel art Torricelli le pesa, ainsi qu'on pèse un poids dans une balance; comment on connut son ressort; comment enfin, les admirables expériences de MM. Hale et Boerhaave ont découvert des effets de l'*air* qu'on est presque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière inconnues jusqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hérissé de calculs et de problèmes sur la *lumière*, quel plaisir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente et ignorante Grèce avait de la *réfraction*; ce qu'en dit l'Arabe Alhazen, le seul géomètre de son temps; ce que devine Antonio de Dominis; ce que Descartes met habilement et géométriquement en usage, quoiqu'en se trompant; ce que découvre ce Grimaldi,

qui a trop peu vécu; enfin ce que Newton pousse jusqu'aux vérités les déliées et les plus hardies auxquelles l'esprit humain puisse atteindre; vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laissent encore un nuage derrière elles.

Composera-t-on quelque ouvrage sur la *gravitation* des astres, sur cette admirable partie des démonstrations de Newton, ne vous aura-t-on pas obligation si vous rendez l'histoire de cette *gravitation* des astres, depuis Copernic qui l'entrevit depuis Kepler, qui osa l'annoncer comme par instinct, jusqu'à Newton qui a démontré à la terre étonnée qu'elle pèse sur le soleil, et le soleil sur elle?

Rapportez à Descartes et à Hariot l'art d'appliqner l'algèbre à la mesure des courbes; le calcul intégral et différentiel à Newton, et ensuite à Leibnitz. Nommez dans l'occasion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage soit un registre fidèle de la gloire des grands hommes.

Surtout, en exposant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuses qui irritent un auteur, et souvent toute une nation, sans éclairer personne. Point d'animosité, point d'ironie. Que diriez-vous d'un avocat général qui, en résumant tout un procès, outragerait par des mots piquans la partie qu'il condamne? Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable; son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier Leibnitz? Insulterez-vous à Locke, parce qu'il croit Dieu assez puissant pour pouvoir donner, s'il le veut, la pensée à la matière? Ne croyez-vous pas que Dieu, qui a tout créé, peut rendre cette matière et ce don de penser éternels? que s'il a créé nos âmes, il peut encore créer des millions d'être différens de la matière et de l'âme?

qu'ainsi le sentiment de Locke est respectueux pour la divinité, sans être dangereux pour les hommes? Si Bayle, qui savait beaucoup, a beaucoup douté, songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête homme. Soyez-le donc avec lui, n'imitez point ces petits esprits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

Sur l'Histoire.

Ce que les journalistes aiment peut-être le mieux à traiter, ce sont les morceaux d'histoire; c'est là ce qui est le plus à la portée de tous les hommes, et le plus de leur goût. Ce n'est pas que dans le fond on ne soit aussi curieux pour le moins de connaître la nature que de savoir ce qu'a fait Sésostris ou Bacchus; mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris, ce qui nous importe pourtant assez; on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous sont transmis sous le nom d'*histoires*, lesquels on nous répète tous les jours, et qui ne nous importe guère.

Si vous rendez compte de l'histoire ancienne, proscrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérans. Laissez Juvénal et Boileau donner, du fond de leur cabinet, des ridicules à Alexandre, qu'ils eussent fatigué d'encens s'ils eussent vécu sous lui; qu'ils appellent Alexandre insensé; vous, philosophe impartial, regardez dans Alexandre ce capitaine-général de la Grèce, semblable à peu près à un Scanderberg, à un Huniade, chargé comme eux de venger son pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli, et plus magnifique. Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'empire de l'en-

nemi des Grecs, et portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de Darius; mais représentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie et Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est par là surtout qu'il faut considérer les rois; et c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes et des ports que César a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, etc., que des hommes qu'il a fait égorger?

Inspirez surtout aux jeunes gens plus de goût pour l'histoire des temps récens qui est pour nous de nécessité, que pour l'ancienne, qui n'est que de curiosité; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle est moderne.

Je voudrais surtout que vous recommandassiez de commencer sérieusement l'étude de l'histoire au siècle qui précède immédiatement Charles-Quint, Léon X, François Ier. C'est là qu'il se fait dans l'esprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé.

Le beau siècle de Louis XIV achève de perfectionner ce que Léon X, tous les Médicis, Charles-Quint, François Ier, avaient commencé. Je travaille depuis long-temps à l'histoire de ce dernier siècle, qui doit être l'exemple des siècles à venir; j'essaie de faire voir le progrès de l'esprit humain, et de tous les arts, sous Louis XIV. Puissé-je, avant de mourir, laisser ce monument à la gloire de ma nation! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice. Je ne manque point de mémoires sur les avantages que le grand Colbert a procurés, et voulait faire à la nation et au monde; sur la vigilance, sur la prévoyance d'un ministre de la guerre, né pour être le ministre d'un con-

quérant, sur les révolutions arrivées dans l'Europe; sur la vie de Louis XIV, qui a été dans son domestique l'exemple des hommes, comme il a été quelquefois celui des rois. J'ai des mémoires sur des fautes inséparables de l'humanité, dont je n'aime à parler que parce qu'elles font valoir les vertus; et j'applique déjà à Louis XIV ce beau mot de Henri IV, qui disait à l'ambassadeur don Pèdre : *Quoi donc! votre maître n'a-t-il pas assez de vertus pour avoir des défauts?* Mais j'ai peur de n'avoir ni le temps ni la force de conduire ce grand ouvrage à sa fin.

Je vous prierai de bien faire sentir que si nos histoires modernes écrites par des contemporains sont plus certaines en général que toutes les histoires anciennes, elles sont quelquefois plus douteuses dans les détails; je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux d'état, de parti, de religion. Le guerrier, le magistrat, le janséniste, le moliniste, ne voient point les mêmes faits avec les mêmes yeux; c'est le vice de tous les temps. Un Carthaginois n'eût point écrit les guerres puniques dans l'esprit d'un Romain, et il eût reproché à Rome la mauvaise foi dont Rome accusait Carthage. Nous n'avons guère d'historiens anciens qui aient écrit les uns contre les autres sur le même événement : ils auraient répandu le doute sur des choses que nous prenons aujourd'hui pour incontestables. Quelque peu vraisemblables qu'elles soient, nous les respectons pour deux raisons; parce qu'elles sont anciennes, et parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres historiens contemporains, nous sommes dans un cas bien différent; il nous arrive souvent la même chose qu'aux puissances qui sont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres, à Versailles, des feux de joie pour des batailles que personne n'avait gagnées : chaque parti chante victoire, chacun a raison de son

côté. Voyez que de contradictions sur Marie Stuart, sur les guerres civiles d'Angleterre, sur les troubles de Hongrie, sur l'établissement de la religion protestante, sur le concile de Trente. Parlez de la révocation de l'édit de Nantes à un bourgmestre hollandais, c'est une tyrannie imprudente: consultez un ministre de la cour de France, c'est une politique sage. Que dis-je! la même nation, au bout de vingt ans, n'a plus les mêmes idées qu'elle avait sur le même événement et sur la même personne; j'en ai été témoin au sujet du feu roi Louis XIV. Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à essuyer sur l'histoire de Charles XII! J'ai écrit sa vie singulière sur les mémoires de M. de Fabrice, qui a été huit ans son favori; sur les lettres de M. de Fierville, envoyé de France auprès de lui; sur celles de M. de Villelongue, long-temps colonel à son service; sur celles de M. de Poniatowski. J'ai consulté M. de Croissi, ambassadeur de France auprès de ce prince, etc. J'apprends à présent que M. Norberg, chapelain de Charles XII, écrit une histoire de son règne. Je suis sûr que le chapelain aura vu souvent les mêmes choses avec d'autres yeux que le favori et l'ambassadeur. Quel parti prendre en ce cas? celui de me corriger sur-le-champ dans les choses où ce nouvel historien aura évidemment raison, et de laisser les autres au jugement des lecteurs désintéressé. Que suis-je en tout cela? je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de Charles XII et de Pierre-le-Grand, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme Louis XIV, avec le respect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, et avec le respect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais.

Sur la Comédie.

Venons aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre journal. Vous comptez parler beaucoup des pièces de théâtre. Ce projet est d'autant plus raisonnable, que le théâtre est plus épuré parmi nous, et qu'il est devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien sans doute de suivre l'exemple de quelques écrivains périodiques, qui cherchent à rabaisser tous contemporains, et à décourager les arts, dont un bon journaliste doit être le soutien. Il est juste de donner la préférence à Molière sur les comiques de tous les temps et de tous les pays; mais ne donnez point d'exclusion. Imitez les sages Italiens, qui placent Raphaël au premier rang, mais qui admirent les Paul Véronèse, les Carache, les Corrège, les Dominiquin, etc. Molière est le premier; mais il serait injuste et ridicule de ne pas mettre le *Joueur* à côté de ses meilleures pièces. Refuser son estime aux *Ménechmes*, ne pas s'amuser beaucoup au *Légataire universel*, serait d'un homme sans justice et sans goût; et qui ne se plaît pas à Regnard, n'est pas digne d'admirer Molière.

Oser avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces, comme le *Grondeur* (1), le *Galant jardinier*, la *Pupille*, le *Double Veuvage*, l'*Esprit de contradiction*, la *Coquette de village*, le *Florentin*, etc., sont au-dessus de la plupart des petites pièces de Molière; je dis au-dessus, pour la finesse des caractères, pour l'esprit dont de la plupart sont assaisonnées, et même pour la bonne plaisanterie.

(1) Le *Grondeur* est de Palaprat; le *Galant jardinier*, de Dancourt; la *Pupille*, de Fagan; le *Double Veuvage*, de Du-

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en seraient pas satisfaits; mais je dirai hardiment, quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs, et où l'on trouve de l'intérêt, comme le *Préjugé à la mode ;* quand les Français seront assez heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que le *Glorieux*, gardez-vous bien de vouloir rabaisser leur succès, sous prétexte que ce ne sont pas des comédies dans le goût de Molière; évitez ce malheureux entêtement, qui ne prend sa source que dans l'envie; ne cherchez point à proscrire les scènes attendrissantes qui se trouvent dans ces ouvrages : car, lorsqu'une comédie, outre le mérite qui lui est propre, a encore celui d'intéresser, il faut être de bien mauvaise humeur pour se fâcher qu'on donne au public un plaisir de plus.

J'ose dire que si les pièces excellentes de Molière étaient un peu plus intéressantes, on verrait plus de monde à leurs représentations; le *Misanthrope* serait aussi suivi qu'il est estimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoise : l'art d'étendre ses limites, sans les confondre avec celles de la tragédie, est un grand art qu'il serait beau d'encourager, et honteux de vouloir détruire. C'en est un que de savoir bien rendre compte d'une pièce de théâtre. J'ai toujours reconnu l'esprit des jeunes gens au détail qu'ils fesaient d'une pièce nouvelle qu'ils venaient d'entendre; et j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans

fresny; l'*Esprit de contradiction*, du même auteur; la *Coquette de village*, de Baron; le *Florentin*, de la Fontaine.

leurs emplois : tant il est vrai qu'au fond l'esprit des affaires et le véritable esprit des belles-lettres est le même.

Exposer en termes clairs et élégans un sujet qui quelquefois est embrouillé ; et, sans s'attacher à la division des actes, éclaircir l'intrigue et le dénouement, les raconter commme une histoire intéressante, peindre d'un trait les caractères, dire ensuite ce qui a paru plus ou moins vraisemblable, bien ou mal préparé ; retenir les vers les plus heureux, bien saisir le mérite ou le vice général du style, c'est ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui est fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude : car il est plus facile à certains esprits de suivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

De la Tragédie.

Je dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous savez quel honneur ce bel art a fait à la France : art d'autant plus difficile, et d'autant plus au-dessus de la comédie, qu'il faut être vraiment poète pour faire une belle tragédie ; au lieu que la comédie demande seulement quelque talent pour les vers.

Vous, monsieur, qui entendez si bien Sophocle et Euripide, ne cherchez point une vaine récompense du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre, dans le malheureux plaisir de les préférer, contre votre sentiment, à nos grands auteurs français. Souvenez-vous que, quand je vous ai défié de me montrer, dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des pièces de Pierre Corneille, je dis de ses moins bonnes, vous avouâtes que c'était une chose impossible. Ces traits dont je parle étaient,

par exemple, ces vers de la tragédie de *Nicomède*. Je veux, dit Prusias (1) :

... Mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture.

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh! que dois-je être!

NICOMÈDE.

Roi!
Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père :
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'inférerez point que les dernières pièces de ce père du théâtre soient bonnes, parce qu'il s'y trouve de si beaux éclairs : avouez leur extrême faiblesse avec tout le public.

Agésilas et *Saréna* ne peuvent rien diminuer de l'honneur que *Cinna* et *Polyeucte* font à la France. M. de Fontenelle, neveu du grand Corneille, dit, dans la vie de son oncle, que, si le proverbe *cela est beau comme le Cid* passa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus causer la chute du proverbe que celle du *Cid*. C'est Corneille lui-même qui l'a détruit; c'est à *Cinna* qu'il faut s'en prendre. Ne dites point, avec l'abbé de Saint-Pierre, que dans cinquante ans on ne jouera plus les pièces de Racine. Je plains nos enfans, s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégance. Comment leur cœur sera-t-il donc fait, si Racine ne les intéresse pas?

(1) *Nicomède*, tragédie, acte IV, scène 3.

Il y a apparence que les bons auteurs du siècle de Louis XIV dureront autant que la langue française ; mais ne découragez pas leurs successeurs en assurant que la carrière est remplie, et qu'il n'y a plus de place. Corneille n'est pas assez intéressant ; souvent Racine n'est pas assez tragique. L'auteur de *Venceslas*, celui de *Rhadamisthe* et d'*Electre*, avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières qui manquent à ces deux grands hommes ; et il est à présumer que ces trois pièces resteront toujours sur le théâtre français, puisqu'elles s'y sont soutenues avec des acteurs différens ; car c'est là vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de *Manlius*, pièce digne de Corneille, et du beau rôle d'Ariane, et du grand intérêt qui règne dans Amasis ? Je ne vous parlerai point des pièces tragiques faites depuis vingt années : comme j'en ai composé quelques-unes, il ne m'appartient pas d'oser apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi ; et à l'égard de mes ouvrages de théâtre, tout ce que je peux en dire, et vous prier d'en dire aux lecteurs, c'est que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une pièce nouvelle, ne dites jamais comme l'auteur odieux des *Observations* (1) et de tant d'autres brochures : *La pièce est excellente*, ou *elle est mauvaise* ; ou *tel acte est impertinent*, *un tel rôle est pitoyable*. Prouvez solidement ce que vous en pensez, et laissez au public le soin de prononcer. Soyez sûr que l'arrêt sera contre vous toutes les fois que vous déciderez sans preuve, quand même vous auriez raison ; car ce n'est pas votre jugement qu'on

(1) L'abbé Guyot Desfontaines, auteur de plusieurs feuilles périodiques, entre autre des *Observations sur les écrits modernes*, 33 vol. in-12.

demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra surtout votre journal précieux, c'est le soin que vous aurez de comparer les pièces nouvelles avec celles des pays étrangers, qui seront fondées sur le même sujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le siècle passé, lorsqu'on fit l'examen du *Cid* : on ne rapporta que quelques vers de l'original espagnol ; il fallait comparer les situations. Je suppose qu'on nous donne aujourd'hui *Manlius* de la Fosse, pour la première fois ; il serait très-agréable de mettre sous les yeux du lecteur la tragédie anglaise dont elle est tirée. Paraît-il quelque ouvrage instructif sur les pièces de l'illustre Racine, détrompez le public de l'idée où l'on est que jamais les Anglais n'ont pu admettre le sujet de *Phèdre* sur leur théâtre. Apprenez aux lecteurs que la *Phèdre* de Smith est une des plus belles pièces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de Racine, jusqu'à l'amour d'Hippolyte ; qu'on a joint ensemble l'intrigue de *Phèdre* et celle de *Bajazet*, et que cependant l'auteur se vante d'avoir tiré tout d'*Euripide*. Je crois que les lecteurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la *Phèdre* grecque, de la latine, de la française et de l'anglaise. C'est ainsi, à mon gré, que la sage et saine critique perfectionnerait encore le goût des Français, et peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'académie française fit du *Cid*, et à laquelle il manque encore autant de choses qu'au *Cid* même ?

Des pièces de Poésie.

Vous répandrez beaucoup d'agrément sur votre journal, si vous l'ornez de temps en temps de ces pe-

tites pièces fugitives marquées au bon coin, dont les portefeuilles des curieux sont remplis. On a des vers du duc de Nevers, du comte Antoine Hamilton, né en France (1), qui respirent tantôt le feu poétique, tantôt la douce facilité du style épistolaire. On a mille petits ouvrages charmans de MM. Dussé de Saint-Aulaire, de Ferrand, de la Faye, de Fieubet, du président Hénault, et de tant d'autres. Ces sortes de petits ouvrages dont je vous parle, suffisaient autrefois à faire la réputation des Voiture, des Sarasin, des Chapelle. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il est plus répandu, il donne peut-être moins de réputation; mais il ne fait pas moins de plaisir aux lecteurs délicats. Nos chansons valent mieux que celle d'Anacréon, et le nombre en est étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaîté, et qui, annoncées avec art, n'aviliraient point du tout un journal sérieux. Ce serait perfectionner le goût, sans nuire aux mœurs, de rapporter une chanson aussi jolie que celle-ci, qui est de l'auteur du *Double Veuvage* (2):

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre,
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

(1) A Caen.
(2) Dufresny.

Le lendemain Philis, plus sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très-bien les vides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poésie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les esprits, et sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître ; et, le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase, et les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique, qu'on déteste et qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis, examinant trois épîtres de Rousseau, en vers décasyllabes, qui excitèrent beaucoup de murmure, il y a quelque temps, fit de la seconde, où tous nos auteurs sont insultés, l'examen suivant, dont voici un échantillon qui paraît dicté par la justesse et la modération. Voici le commencement de la pièce qu'il examinait :

Tout institut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être aussi conséquemment pour tous
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
A le bien prendre, est un faible problême ;
Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talens que le travail cultive,
A ce premier pas à pas on arrive ;
Et le public, que sa bonté prévient,
Pour quelque temps s'y fixe et s'y maintient.

Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue et nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid
Et préférer le moindre au plus parfait, etc.

(Ép. à Thalie.)

Voici l'examen :

Ce premier vers : *Tout institut, tout art, toute police*, semble avoir le défaut, je ne dis pas d'être prosaïque, car toutes ces épîtres le sont, mais d'être une prose un peu trop faible et dépourvue d'élégance et de clarté.

La *police* semble n'avoir aucun rapport au goût dont il est question. De plus, le terme de *police* doit-il entrer dans les vers ?

Conséquemment est à peine admis dans la prose noble.

Cette répétition du mot *subordonnée* serait vicieuse, quand même le terme serait élégant, et semble insupportable, puisque ce terme est une expression plus convenable à des affaires qu'à la poésie.

La *dissemblance* ne paraît pas le mot propre. La *dissemblance des goûts est un faible problème :* je ne crois pas que cela soit français.

A le bien prendre paraît une expression trop inutile et trop basse.

Enfin, il semble qu'un *problème* n'est ni faible ni fort : il peut être aisé ou difficile, et sa solution peut être faible, équivoque, erronée.

Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non seulement la poésie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme, et d'une pareille sécheresse ; mais la raison semble peu s'accommoder de voir en huit vers, *que tout art est subordonné à nos diffé-*

rens goûts, et que cependant il n'y a que deux goûts. Arriver au goût pas à pas est encore, je crois, une façon de parler peu convenable, même en prose.

> Et le public, que sa bonté prévient.

Est-ce la bonté du public? est-ce la bonté du goût?

> L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
> Et préférer le moindre au plus parfait.

1° *Le beau et le laid* sont des expressions réservées au bas comique. 2° Si on aime le laid, ce n'est pas la peine de dire ensuite qu'on préfère le *moins parfait.* 3° Le moindre n'est pas opposé grammaticalement au plus parfait. 4° Le *moindre* est un mot qui n'entre jamais dans la poésie, etc.

C'est ainsi que ce critique fesait sentir, sans amertume, toute la faiblesse de ces épîtres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de Rousseau faits en Allemagne, qui échappassent à sa juste censure. Et pour mieux instruire les jeunes gens, il comparaît à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur sur un sujet de littérature à peu près semblable. Il rapportait les vers de l'*épître aux Muses*, imitée de Despréaux, et cet objet de comparaison achevait de persuader mieux que les discussions les plus solides et les plus subtiles.

De l'exposé de tous ces vers décasyllabes, il prenait occasion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq pieds avec les marotiques. Il prouvait que le style qu'on appelle de Marot ne doit être admis que dans une épigramme et dans un conte, comme les figures de Calot ne doivent paraître que dans des grotesques. Mais quand il faut mettre la raison en vers, peindre, émouvoir, écrire élégamment, alors ce mélange monstrueux de la langue qu'on par-

lait il y a deux cents ans, et de la langue de nos jours, paraît l'abus le plus condamnable qui se soit glissé dans la poésie. Marot parlait sa langue; il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure est aussi révoltante pour les hommes judicieux que le serait l'architecture gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez souvent occasion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce style, parce qu'il est malheureusement facile.

Il en a coûté peut-être à Despréaux pour dire élégamment : (Art. poét., ch. IV, v. 71,)

Faites choix d'un censeur solide et salutaire.
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, et qu'on veut cacher.

Mais s'il est bien difficile, est-il bien élégant de dire.

Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger consultez tous bon juge.
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs;
Surtout craignez le poison des loueurs;
Acostez-vous de fidèles critiques.

(Ép. à Marot.)

Ce n'est pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poésie; au contraire, ils y sont nécessaires, comme les jointures dans le corps humain, ou plutôt comme des repos dans un voyage.

Et sermone opus est modo tristi, sæpè jocoso,
Defendente vice modò rhetoris, atque poetæ,
Interdum urbani, parcantis viribus, atque
Extenuantis eas consultò.

(Hor., I, sat. 10, 11.)

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être

rebutant. Un langage obscur et grotesque n'est pas de la simplicité; c'est de la grossièreté recherchée.

Des mélanges de littérature, et des anecdotes littéraires.

Je rassemble ici, sous le nom de *Mélanges de littérature*, tous les morceaux détachés d'histoire, d'éloquence, de morale, de critique, et ces petits romans qui paraissent si souvent. Nous avons des chefs-d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puisse se vanter d'un si grand nombre d'aussi jolis ouvrages de belles-lettres. Il est vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains, on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la bibliothèque du roi, que de ce qu'ils y a sept cent mille âmes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature, dans lesquels on trouve souvent des choses agréables, amusent successivement les honnêtes gens, délassent l'homme sérieux dans l'intervalle de ses travaux, et entretiennent dans la nation cette fleur d'esprit et cette délicatesse qui fait son caractère.

Ne condamnez point avec dureté tout ce qui ne sera pas la Rochefoucault ou la Fayette, tout ce qui ne sera pas aussi parfait que la *Conspiration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, aussi plaisant et aussi original que la conversation du père Canaye du maréchal d'Hocquicourt, écrite par Charleval, et à laquelle Saint Évremont a ajouté une fin moins plaisante et qui languit un peu; enfin tout ce qui ne sera pas aussi

naturel, aussi fin, aussi gai que le voyage, quoique un peu inégal, de Bachaumont et de Chapelle.

Non, si priores mæonius tenet
Sedes Homerus, pindaricæ latent
Ceæque, et Alcæi minaces,
Stesichorique graves camœnæ,

Nec, si quid olim lusit Anacreon,
Delevit ætas, spirat adhuc amor,
Vivuntque commissi colores
Æoliæ fidibus puellæ.
(Hor., lib. IV, od. 9, v. 5.)

Dans l'exposition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux, badinant, à leur exemple, avec vos lecteurs, et répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez, vous ne tomberez que dans cette sévérité de quelques critiques, qui veulent que tout soit écrit dans le goût de Cicéron ou de Quintilien. Ils crient que l'éloquence est énervée, que le bon goût est perdu parce qu'on aura prononcé dans une académie un discours brillant qui ne serait pas convenable au barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du style de Bourdaloue. Ne distingueront-ils jamais les temps, les lieux et les personnes? Veulent-ils que Jacob, dans le *Paysan parvenu*, s'exprime comme Pélisson ou Patru? Une éloquence mâle, noble, ennemie des petits ornemens, convient à tous les grands ouvrages. Une pensée trop fine serait une tache dans le *Discours sur l'Histoire universelle* de l'éloquent Bossuet. Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaisanterie, toutes les grâces légères, la naïveté ou la finesse, les plus petits ornemens, trouvent leur place. Examinons-nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires du ton des entretiens d'un repas? Les livres sont la peinture de la vie hu-

maine; il en faut de solides, et on doit en permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui sont à peu près semblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de pensées que l'on ne trouve dans Sénèque, dans Lucien, dans Montaigne, dans Bacon, dans le *Spectateur anglais*. Les comparer ensemble (et c'est en quoi le goût consiste), c'est exciter les auteurs à dire, s'il se peut, des choses nouvelles; c'est entretenir l'émulation, qui est la mère des arts. Quelle satisfaction pour un lecteur délicat, de voir d'un coup d'œil ces idées qu'Horace a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles si expressives ce que Despréaux a rendu d'une manière si correcte; ce que Dryden et Rochester ont renouvelé avec le feu de leur génie! Il en est de ces parallèles comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'est par-là que vous ferez voir souvent, non seulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire; car si vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal?

Il y a surtout des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public que le chef-d'œuvre d'un inconnu, ou Mathanasius, est de feu M. de Sallengre et d'un illustre mathématicien (1) consommé dans tout genre de littérature, et qui joint l'esprit à l'érudition: enfin de tous ceux qui travaillaient à la Haye au *Journal littéraire*, et que M. de Saint-Hiacynthe

(1) S'Gravesande. Ils eurent pour collaborateurs Saint-Hyacinthe, Prosper Marchand, et quelques autres auteurs. La 1re édit. est de 1714. La 4e et la plus complète est due à feu Leschevin, qui la publia en 1806, 2 v. in-8° pp.

fournit la chanson avec beaucoup de remarques. Mais si on ajoute à cette plaisanterie une infâme brochure digne de la plus vile canaille, et faite sans doute par un de ces mauvais Français qui vont dans les pays étrangers déshonorer les belles-lettres et leur patrie, faites sentir l'horreur et le ridicule de cet assemblage monstrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des zoïles obscurs qui les attaquent ; démêlez les artifices de l'envie ; publiez, par exemple, que les ennemis de notre illustre Racine firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans lesquelles ils insérèrent plus de cent vers de ce poète admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulé *Saint-Jean Baptiste*, dans laquelle on retrouvait une scène presque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur passion, ne sentaient pas même la différence des styles, et croyaient qu'on s'y méprendrait; tant la fureur de la jalousie est souvent absurde !

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance et l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne permettez pas non plus qu'on attribue à de grands hommes des livres, peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illustres auxquels ils n'appartiennent point. L'abbé de Saint-Pierre renouvelle un projet hardi, et sujet à d'extrêmes difficultés ; il le met sous le nom d'un dauphin de France. Faites voir modestement qu'on ne doit pas, sans de très-fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue paix universelle, attribué à Henri IV par les secrétaires de Maximilien de Sulli, qui rédigèrent ses *Mémoires*, ne se trouve en aucun autre endroit. Les *Mémoires* de Villeroi n'en disent

mot; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du temps. Joignez à ce silence la considération de l'état où l'Europe était alors, et voyez si un prince, aussi sage que Henri-le-Grand, a pu concevoir un projet d'une exécution impossible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux, connu sous le nom de *Testament politique du cardinal de Richelieu*, montrez combien on doit douter que ce ministre en soit l'auteur (1).

I. Parce que jamais le manuscrit n'a été vu ni connu chez ses héritiers, ni chez les ministres qui lui succédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après sa mort, sans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'ose pas seulement dire de qui il tient le manuscrit, ce qu'il est devenu, en quelle main il l'a déposé.

IV. Parce qu'il est d'un style très-différent des autres ouvrages du cardinal de Richelieu.

V. Parce qu'on lui fait signer son nom d'une façon dont il ne se servait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expressions et d'idées peu convenables à un grand ministre qui parle à un grand roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi poli que le cardinal de Richelieu eût appelé la dame d'honneur de la reine *la du Fargis*, comme s'il eût parlé d'une femme publique. Est-il vraisemblable que le ministre d'un roi de quarante ans lui fasse des leçons plus propres à un

(1) On lit dans les *Mémoires de Trévoux* (déc. 1765) que ce testament est « un ouvrage d'imagination du spéculatif Paul « Hay, marquis du Chastelet ; » ce que « Lancelot a démontré « dans un écrit particulier qui doit se trouver parmi les 528 por- « tefeuilles d'Analectes qu'il a légués à la bibliothèque du roi. »

jeune dauphin qu'on élève qu'à un monarque âgé de qui l'on dépent ?

Dans le premier chapitre il prouve qu'il faut être chaste. Est-ce un discours bienséant dans la bouche d'un ministre qui avait eu publiquement plus de maîtresses que son maître, et qui n'était pas soupçonné d'être aussi retenu avec elles ? Dans le second chapitre, il avance cette nouvelle proposition, que la raison doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Espagne, en donnant un million par an aux protestans, rendait les Indes, qui fournissaient cet argent, *tributaires de l'enfer* : expression plus digne d'un mauvais orateur que d'un ministre sage tel que ce cardinal. Dans un autre, il appelle le duc de Mantoue, *ce pauvre prince*. Enfin est-il vraisemblable qu'il eût rapporté au roi des bons mots de Beautru, et cent minuties pareilles, dans un testament politique ?

VII. Comment celui qui a fait parler le cardinal de Richelieu peut-il lui faire dire, dans les premières pages, que dès qu'il fut appelé au conseil, il promit au roi d'abaisser ses ennemis, les huguenots, et les grands du royaume ? Ne devait-on pas se souvenir que le cardinal de Richelieu, remis dans le conseil par les bontés de la reine-mère, n'y fut que le second pendant plus d'un an, et qu'il était alors bien loin d'avoir de l'ascendant sur l'esprit du roi, et d'être premier ministre ?

VIII. On prétend, dans le chapitre deuxième du livre premier, que pendant cinq ans le roi dépensa, pour la guerre, soixante millions par an, qui en valent environ six-vingts de notre monnaie, et cela sans cesser de payer les charges de l'état, et sans moyens extraordinaires. Et d'un autre côté, dans le chapitre IX, partie seconde, on dit qu'en temps de paix

il entrait par an, à l'épargne, environ trente-cinq millions, dont il fallait encore rabattre beaucoup. Ne paraît-il pas entre ces deux calculs une contradiction évidente?

IX. Est-il d'un ministre d'appeler à tout moment les rentes à huit, à six, à cinq pour cent, des rentes au denier huit, au denier six, au denier cinq? Le denier cinq est vingt pour cent: ce sont des choses qu'un apprenti ne confondrait pas.

X. Est-il vraisemblable que le cardinal de Richelieu ait appelé les parlemens *cours souveraines*, et qu'il propose, chapitre IX, partie II, de faire payer la taille à ces cours souveraines?

XI. Est-il vraisemblable qu'il ait proposé de supprimer les gabelles? et ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oisif plutôt que par un homme nourri dans les affaires?

XII. Enfin, ne voit-on pas combien il est incroyable qu'un ministre, au milieu de la guerre la plus vive, ait intitulé un chapitre: *Succincte narration des actions du roi jusqu'à la paix.*

Voilà bien des raisons de douter que ce grand ministre soit l'auteur de ce livre. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance, à un vieillard très-instruit, que le *Testament politique* était de l'abbé Bourzeis, l'un des premiers académiciens, et homme très-médiocre. Mais je crois qu'il est plus aisé de savoir de qui ce livre n'est pas, que de connaître son auteur. Remarquez ici quelle est la faiblesse humaine. On admire ce livre, parce qu'on le croit d'un grand ministre. Si on savait qu'il est de l'abbé Bourzeis, on ne le lirait pas. En rendant ainsi justice à tout le monde, en pesant tout dans une balance exacte, élevez-vous surtout contre la calomnie.

On a vu, soit en Hollande, soit ailleurs, de ces ou-

vrages périodiques destinés en apparence à instruire ; mais composés en effet pour diffamer ; on a vu des auteurs que l'appât du gain et la malignité ont transformés en satiriques mercenaires, et qui ont vendu publiquement leurs scandales, comme Locuste vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi déshonoré les lettres et l'humanité, qu'il me soit permis d'en citer un qui, pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut-être rendre à un autre homme, s'est déclaré pendant tant d'années mon cruel ennemi. On l'a vu imprimer publiquement, distribuer et vendre lui-même un libelle infâme, digne de toute la sévérité des lois; on l'a vu ensuite, de la même main dont il avait écrit et distribué ces calomnies, les désavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. « Je me croirais déshonoré, dit-il dans sa déclaration « donnée aux magistrats, je me croirais déshonoré, « si j'avais eu la moindre part à ce libelle, entièrement « calomnieux, écrit contre un homme pour qui j'ai « tous les sentimens d'estime, etc. *Signé* l'abbé « DESFONTAINES. »

C'est à ces extrémités malheureuses qu'on est réduit lorsqu'on fait de l'art d'écrire un si détestable usage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal*, qu'il n'est pas étonnant que les jésuites prennent quelquefois le parti de l'illustre Wolf, parce que les jésuites sont tous athées.

Parlez avec courage contre ces exécrables injustices, et faites sentir à tous les auteurs de ces infamies, que le mépris et l'horreur du public seront éternellement leur partage.

Sur les langues.

Il faut qu'un bon journaliste sache au moins l'anglais et l'italien ; car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, et le génie n'est presque jamais traduit. Ce sont, je crois, les deux langues de l'Europe les plus nécessaires à un Français. Les Italiens sont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie ; et il y a tant de grandeur, tant de force d'imagination jusque dans les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop conseiller l'étude de leur langue.

Il est triste que le grec soit négligé en France ; mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer. Sans cette connaissance, il y a un grand nombre de mots français dont il n'aura jamais qu'une idée confuse ; car depuis l'arithmétique jusqu'à l'astronomie, quel est le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable ? A peine y a-t-il un muscle, une veine, un ligament dans notre corps, une maladie, un remède, dont le nom ne soit grec. Donnez-moi deux jeunes gens, dont l'un saura cette langue, et dont l'autre l'ignorera ; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie ; qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'un *diabètes*, qu'il faut faire à celui-ci une *parencentèse*, que cet autre a une *anchylose* ou un *bubonocèle ;* celui qui sait le grec entendra tout d'un coup de quoi il s'agit, parce qu'il voit de quoi ces mots sont composés ; l'autre ne comprendra absolument rien.

Plusieurs mauvais journalistes ont osé donner la préférence à l'*Iliade* de la Motte sur l'*Iliade* d'Homère. Certainement, s'ils avaient lu Homère en sa langue, ils eussent vu que la traduction est d'autant

au-dessous de l'original, que Segrais est au-dessous de Virgile.

Un journaliste versé dans la langue grecque pourra-t-il s'empêcher de remarquer dans les traductions que Toureil a faites de Démosthènes quelques faiblesses au milieu de ses beautés? « Si quelqu'un, dit le traduc-« teur, vous demande : Messieurs les Athéniens, avez-« vous la paix? Non, de par Jupiter, répondez-vous? « nous avons la guerre avec Philippe. » Le lecteur, sur cet exposé, pourrait croire que Démosthènes plaisante à contre-temps; que ces termes familiers et réservés pour le bas comique, *messieurs les Athéniens, de par Jupiter*, répondent à de pareilles expressions grecques. Il n'en est pourtant rien, et cette faute appartient tout entière au traducteur. Ce sont mille petites inadvertances pareilles qu'un journaliste éclairé peut faire observer, pourvu qu'en même temps il remarque encore plus les beautés.

Il serait à souhaiter que les savans dans les langues orientales nous eussent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne serait pas dans la profonde ignorance où il est de l'histoire de la plus grande partie de notre globe; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie sur celle des Chinois; nous serions plus instruits de la religion de Zoroastre, dont les sectateurs subsistent encore, quoique sans patrie, à peu près comme les Juifs et quelques autres sociétés superstitieuses répandues de temps immémorial dans l'Asie. On connaîtrait les restes de l'ancienne philosophie indienne; on ne donnerait plus le nom fastueux d'*Histoire universelle* à des recueils de quelques fables d'Égypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne, nommée la Grèce, et du peuple romain qui, tout étendu et tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu sous sa domination tant d'états

que le peuple de Mahomet, et qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais aussi, que votre amour pour les langues étrangères ne vous fasse pas mépriser ce qui s'écrit dans votre patrie; ne soyez point comme ce faux délicat à qui Pétronne a fait dire :

Ales phasiacis petita Colchis,
Atque afræ volucres placent palato,
Quidquid quæritur opimum videtur.
(Satyric., cap. 93.)

On ne trouva de poète français dans la bibliothèque de l'abbé de Longuerue, qu'un tome de Malherbe. Je voudrais, encore une fois, en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais surtout du sien. J'appliquerai à ce sujet des vers M. de la Motte ; car il en a quelquefois fait d'excellens.

C'est par l'étude que nous sommes (1)
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.
(Ode à l'Acad. franç.)

Du style d'un journaliste.

Quand au style d'un journaliste, Bayle est peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un ; c'est le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit : c'est presque le seul compilateur qui ait du goût. Cependant dans son style toujours clair et naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienséances, trop d'incorrection. Il est diffus : il fait à la vérité conversation avec son lecteur, comme Montaigne ; et en cela

(1) Ce vers est ainsi dans l'ode de Houdart de la Motte ;
Et présens à tout nous y sommes....

13.

il charme tout le monde ; mais il s'abandonne à une mollesse de style, et aux expressions triviales d'une conversation trop simple ; et en cela il rebute souvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe sous la main ; c'est l'article d'Abailard, dans son dictionnaire. « Abailard, dit-il, s'amusait plutôt à tatonner et à « baiser son écolière, qu'à lui expliquer un auteur. » Un tel défaut lui est trop familier, ne l'imitez pas.

> Nul chef-d'œuvre pour vous écrit jusqu'aujourd'hui,
> Ne vous donne le droit de faillir comme lui (1).

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités : d'être nécessaire, intelligible et sonore. Des idées nouvelles, surtout en physique, exigent des expressions nouvelles ; mais substituer à un mot d'usage un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté n'est pas enrichir la langue c'est la gâter. Le siècle de Louis XIV mérite ce respect des Français, que jamais ils ne parlent une autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce siècle, c'est le mélange des styles, et surtout de vouloir parler des sciences comme on parlerait dans une conversation familière. Je vois les livres les plus sérieux déshonorés par des expressions qui semblent recherchées par rapport au sujet, mais qui sont en effet basses et triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépense ;* il faut mettre *sur le compte du vitriol romain un mérite dont nous fe-*

(1) Parodie de ces vers de la *Phèdre* de Racine, act. 1, scène 1 :

> Aucuns monstres par moi domté jusqu'aujourd'hui
> Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.

sons *honneur à l'antimoine ;* un système *de mise ; adieu l'intelligence* des *courbes, si on néglige le calcul*, etc.

Ce défaut vient d'une origine estimable ; on craint le pédantisme ; on veut orner des matières un peu sèches : mais

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte (1).

Il me semble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd, mais sage, qu'un mauvais plaisant. Les autres nations ne tombent guère dans ce ridicule. La raison en est que l'on y craint moins qu'en France d'être ce que l'on est. En Allemagne, en Angleterre, un physicien est physicien ; en France, il veut encore être plaisant. Voiture fut le premier qui eut de la réputation par son style familier. On s'écriait : cela s'appelle *écrire en homme du monde, en homme de cour ; voilà le ton de la bonne compagnie !* On voulut ensuite écrire sur des choses sérieuses, de ce ton de la bonne compagnie, lequel souvent ne serait pas supportable dans une lettre.

Cette manie a infecté plusieurs écrits d'ailleurs raisonnables. Il y a en cela plus de paresse encore que d'affectation ; car ces expressions plaisantes qui ne signifient rien, et que tout le monde répète sans penser, ces lieux communs sont plus aisés à trouver qu'une expression énergique et élégante. Ce n'est point avec la familiarité du style épistolaire, c'est avec la dignité du style de Cicéron qu'on doit traiter la philosophie. Mallebranche, moins pur que Cicéron, mais plus fort et plus rempli d'images, me paraît un grand modèle dans ce genre ; et plût à Dieu qu'il eût établi des vérités aussi solidement qu'il a exposé ses opinions avec éloquence !

(1) Horace, Art., poét., v. 31.

Locke, moins élevé que Mallebranche, peut-être trop diffus, mais plus élégant, s'exprime toujours dans sa langue avec netteté et avec grâce. Son style est charmant, *puroque simillimus amni.* Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-temps, aucune pointe, aucun artifice. Ne les suivez point servilement, *ô imitatores, servum pecus!* mais, à leur exemple, remplissez-vous d'idées profondes et justes. Alors les mots viennent aisément, *rem verba sequuntur.* Remarquez que les hommes qui ont le mieux pensé, sont aussi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue française doit bientôt se corrompre, cette altération viendra de deux sources : l'une est le style affecté des auteurs qui vivent en France ; l'autre est la négligence des écrivains qui résident dans les pays étrangers. Les papiers publics et les journaux sont infectés continuellement d'expressions impropres auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'est plus commun dans les gazettes que cette phrase : Nous apprenons que les assiégeans *auraient* un tel jour battu en brèche : on dit que les deux armées se *seraient* approchées, au lieu de, les deux armées *se sont* approchées, les assiégeans *ont battu* en brèche, etc.

Cette construction très-vicieuse est imitée du style barbare qu'on a malheureusement conservé dans le barreau et dans quelques édits. On fait, dans ces pièces, parler au roi un langage gothique. Il dit : On nous *aurait* remontré, au lieu de, on nous *a* remontré; lettres *royaux*, au lieu de, lettres *royales : Voulons et nous plaît*, au lieu de toute autre phrase plus méthodique et plus grammaticale. Ce style gothique des édits et des lois est comme une cérémonie dans la-

quelle on porte des habits antiques; mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux lois, qui sont faites pour être entendues aisément. On devrait imiter l'élégance det *Institutes de Justinien*. Mais que nous sommes loin de la forme et du fond des lois romaines!

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans lequel donnent tous les gazetiers étrangers. Il faut imiter le style de la gazette qui s'imprime à Paris; elle dit au moins correctement des choses inutiles.

La plupart des gens de lettres qui travaillent en Hollande, où se fait le plus grand commerce de livres, s'infectent d'une autre espèce de barbarie qui vient du langage des marchands; ils commencent à écrire, *par contre*, pour *au contraire*; cette *présente*, au lieu de cette *lettre*; le *change*, au lieu de *changement*. J'ai vu des traductions d'excellens livres remplies de ces expressions. Le seul exposé de pareilles fautes doit suffire pour corriger les auteurs. Plût à Dieu qu'il fût aussi de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidèles, tant de mensonges, tant de calomnies, dont la presse inonde la république des lettres!

SUR L'ANTI-MACHIAVEL (1).

Je crois rendre service aux hommes en publiant *l'Essai de critique sur Machiavel*. L'illustre auteur de cette réfutation est une de ces grandes âmes que le ciel forme rarement, pour ramener le genre humain à la vertu par leurs exemples. Il mit par écrit ses pensées, il y a quelques années, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictait. Il était encore très-jeune; il voulait seulement se former à la sagesse à la vertu. Il comptait ne donner des leçons qu'à soi-même; mais ces leçons qu'il s'est données, méritent d'être celles de tous les rois, et peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer son manuscrit; je crus qu'il était de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de Machiavel est trop public, il fallait que l'antidote le fût aussi. On s'arrachait à l'envie les copies manuscrites; il en courait déjà de très-fautives, et l'ouvrage allait paraître défiguré, si je n'avais eu le soin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'espère que les libraires à qui j'en ai fait présent se conformeront. On sera sans doute étonné, quand j'apprendrai aux lecteurs que celui qui écrit en français d'un style si noble, si énergique, et souvent si pur, est un jeune étranger qui n'était jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime mieux qu'Amelot de la Houssaie, que je fais imprimer à côté de la réfutation. C'est une chose inouïe, je l'avoue; mais c'est ainsi que celui dont je publie l'ouvrage a réussi dans toutes les choses auxquelles il s'est appliqué. Qu'il soit Anglais, Espagnol, ou Ita-

(1) Préface de l'éditeur de *Anti-Machiavel*, ouvrage du roi de Prusse, publié par M. de Voltaire, 1740.

lien, il n'importe ; ce n'est pas de sa patrie, mais de son livre qu'il s'agit ici. Je le crois mieux fait et mieux écrit que celui de Machiavel ; et c'est un bonheur pour le genre humain, qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice. Maître de ce précieux dépôt, j'ai laissé exprès quelques expressions qui ne sont pas françaises, mais qui mérite de l'être ; et j'ose dire que ce livre peut à la fois perfectionner notre langue et nos mœurs. Au reste, j'avertis que tous les chapitres ne sont pas autant de réfutations de Machiavel, parce que cet Italien ne prêche pas le crime dans tout son livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je présente qui sont plutôt des réflexions sur Machiavel que contre Machiavel ; voilà pourquoi j'ai donné au livre le titre d'*Essai critique sur Machiavel*.

L'illustre auteur ayant pleinement répondu à Machiavel, mon partage sera ici de répondre en peu de mots à la préface d'Amelot de la Houssaie. Ce traducteur a voulu se donner pour un politique ; mais je puis assurer que celui qui combat ici Machiavel, est véritablement ce qu'Amelot veut paraître. Ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour Amelot, c'est qu'il traduisit le *Prince* de Machiavel, et en soutint les maximes plutôt dans l'intention de débiter son livre, que dans celle de persuader. Il parle beaucoup de raison d'état dans son épître dédicatoire ; mais un homme qui, ayant été secrétaire d'ambassade, n'a pas eu le secret de se tirer de la misère, entend mal, à mon gré, la raison d'état. Il veut justifier son auteur par le témoignage de Juste-Lipse, qui avait, dit-il, autant de piété et de religion que de savoir et de politique. Sur quoi je remarquerai, 1° que Juste-Lipse et tous les savans déposeraient en vain en faveur d'une doctrine funeste au genre humain ; 2° que la piété et la religion, dont on se pare ici très-mal à pro-

pos, enseignent tout le contraire ; 3° que Juste-Lipse, né catholique, devenu luthérien, puis calviniste, et enfin redevenu catholique, ne passa jamais pour un homme religieux, malgré ses très-mauvais vers pour la Sainte-Vierge ; 4° que son gros livre de politique est le plus méprisé de ses ouvrages, tout dédié qu'il est aux empereurs, rois et princes ; 5° qu'il dit précisément le contraire de ce qu'Amelot lui fait dire. Plût à Dieu, dit Juste-Lipse, page 6 de l'édition de Plantin, que Machiavel eût conduit son *Prince* au temple de la vertu et de l'honneur ! mais en ne suivant que l'utile, il s'est trop écarté du chemin royal de l'honnête ; *utinam principem suum rectà duxisset ad templum virtutis et honoris*, etc. Amelot a supprimé exprès ces paroles. La mode de son temps était encore de citer mal à propos ; mais altérer un passage aussi essentiel, ce n'est pas être pédant, ce n'est pas se tromper, c'est calomnier. Le grand homme dont je suis l'éditeur, ne cite point ; mais je me trompe fort, ou il sera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raison et la justice. Amelot s'efforce de prouver que Machiavel n'est point impie ; il s'agit bien ici de piété ! un homme donne au monde des leçons d'assassinat et d'empoisonnement, et son traducteur ose nous parler de sa dévotion ! Les lecteurs ne prennent point ainsi le change. Amelot a beau dire que son auteur a beaucoup loué les cordeliers et les jacobins ; il n'est point ici question de moines, mais de souverains à qui l'auteur veut enseigner l'art d'être méchans, qu'on ne savait que trop sans lui. D'ailleurs, croirait-on bien justifier Mirivits, Cartouche, Jacques Clément ou Ravaillac, en disant qu'ils avaient de très-bons sentimens sur la religion ? et se servira-t-on toujours de ce voile sacré pour couvrir ce que le crime a de plus monstrueux ? César Borgia, dit encore le traducteur,

est un bon modèle pour les princes nouveaux, c'est-à-dire pour les usurpateurs. Mais premièrement tout prince nouveau n'est point usurpateur. Les Médicis étaient nouvellement princes, et on ne pouvait leur reprocher d'usurpation. Secondement, l'exemple de ce bâtard d'Alexandre VI, toujours détesté, et souvent malheureux, est un très-méchant modèle pour tout prince. Enfin, la Houssaie prétend que Machiavel haïssait la tyrannie : sans doute tout homme la déteste ; mais il est bien lâche et bien affreux de la détester et de l'enseigner. Je n'en dirai pas davantage; il faut écouter le vertueux auteur dont je ne ferais qu'affaiblir les sentimens et les expressions.

P. S. Dans le temps qu'on finissait cette édition, il en parut deux autres : l'une est intitulée de Londres, chez Jean Meyer ; l'autre à la Haye, chez Vanduren. Elles sont très-différentes du manuscrit original ; ce qu'il est aisé de connaître aux indications suivantes : 1° Dans ces éditions le titre est *Anti-Machiavel*, ou *Examen du Prince*, etc. ; et celui-ci est intitulé : *Anti-Machiavel*, ou *Essai critique sur le Prince de Machiavel ;* 2° Le premier chapitre, dans ces éditions, a pour titre : *Combien il y a de sortes de principautés*, etc. ; et ici le titre est : *Des différens gouvernemens.* Le second chapitre de ces éditions est : *Des principautés héréditaires ;* et ici : *Des Etats héréditaires.* Il y a d'ailleurs des omissions considérables, des interpolations, des fautes en très-grand nombre dans ces éditions que j'indique ; ainsi lorsque les libraires qui les ont faites voudront réimprimer ce livre, je les prie de suivre en tout la présente copie.

C'est une belle réfutation de Machiavel que le livre du roi de Prusse, mais on en pourra voir quelque jour une réfutation encore plus belle, ce sera l'his-

toire de la vie de ce prince. Être son historiographe sera un emploi aussi agréable que glorieux.

J'aime un livre dont la lecture me laisse une idée grande et aimable du caractère, des sentimens, des mœurs de celui qui l'a composé. J'aime un ouvrage sérieux qui ne soit point écrit trop sérieusement. Le sérieux de celui-ci n'a rien de triste, rien d'austère, rien de guindé. C'est le sérieux d'un philosophe qui a la maturité d'un homme de cinquante ans, avec la fleur de la jeunesse, et qui joint à un esprit orné, à un jugement solide, à un discernement peu commun, une imagination féconde et agréable, une sérénité riante, si j'ose ainsi dire, et quelquefois même enjouée, qui est peut-être un des caractères essentiels d'une belle âme, surtout dans un âge comme celui de vingt à trente ans; et dans un de ces hommes nés pour le trône, que la séduction du trône ne porte souvent que trop à étouffer un enjouement qui, au gré de l'orgueil, marque trop d'humanité.

On pourrait appliquer à ce livre ce qu'a dit la Bruyère, p. m. 85, dans le chapitre des *Ouvrages d'esprit*. Voici ses paroles : « Quand une lecture vous « élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentimens « nobles et courageux, ne cherchez pas une autre « règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de « main d'ouvrier. La critique, après cela, peut s'exer- « cer sur les petites choses, relever quelques expres- « sions, corriger des phrases, parler syntaxe, épilo- « guer sur certaines pensées incidentes, et décider « que l'auteur pouvait dire encore telle ou telle chose, « et que telle ou telle autre pouvait être dite en au- « tres termes. »

Il y a tel prince qui a écrit, mais moins en prince qu'en pédant; de façon qu'on y reconnaît moins un auteur qui est prince, qu'un prince qui est auteur.

Celui qui a fait l'*Anti-Machiavel* écrit véritablement en homme de qualité, et cela sans qu'on puisse lui reprocher de se donner certains petits airs de qualité, qui ne sont au fond qu'une nouvelle espèce de pédanterie plus choquante peut-être ou plus visible que celle de l'école ou du cloître. Je me souviens d'un endroit où il insinue quelque chose touchant son illustre naissance; mais il le fait d'une manière qui n'a rien que de très-aimable. Lisez ce qu'il dit aux pages 128 et 129 : « Un homme élevé à l'empire par son courage « n'a plus de parens; on songe à son pouvoir, et non « à son extraction. Aurélien était fils d'un maréchal « de village, Probus d'un jardinier, Dioclétien d'un « esclave, Valentinien d'un cordier; ils furent tous « respectés. Le Sforze, qui conquit Milan, était un « paysan; Cromwel, qui assujétit l'Angleterre et fit « trembler l'Europe, était un simple citoyen; le « grand Mahomet, fondateur de l'empire le plus flo- « rissant de l'univers, avait été un garçon marchand; « Samon, premier roi d'Esclavonie, était un mar- « chand français; le fameux Piast, dont le nom est « si révéré en Pologne, fut élu roi ayant encore aux « pieds ses sabots, et il a vécu respecté jusqu'à cent « ans. Que de généraux d'armées, que de ministres « et de chanceliers roturiers! l'Europe en est pleine, « et n'en est que plus heureuse, car ces places sont « données au mérite; je ne dis pas cela pour mépriser « le sang des Witikind, des Charlemagne, des Otto- « man; je dois, au contraire, par plus d'une raison, « aimer le sang des héros, mais j'aime encore plus le « mérite. » Il n'y a guère qu'un des premiers gentils-hommes du monde qui puisse parler sur ce ton-là.

EXTRAIT

D'UN ÉCRIT PÉRIODIQUE (1) INTITULÉ:

Nouvelle Bibliothèque.

Novembre 1740.

MACHIAVEL publia son *Prince* environ l'an 1515, et le dédia à Laurent de Médicis, neveu du pape Léon X. Ce pape, loin de savoir mauvais gré à Machiavel d'avoir réduit en art la méchanceté des hommes, l'engagea à composer d'autres ouvrages.

Adrien VI et Clément VII firent cas du livre. Clément VII accorda à l'auteur un privilége daté du 23 août 1531. Dix papes consécutivement permirent le débit du *Prince* de Machiavel, tandis que d'excellens livres de morale étaient à l'index. Enfin Clément VIII condamna cet ouvrage dangereux lorsqu'il n'était plus temps et qu'il y avait prescription.

Il paraît enfin, après plus de deux cents années, une réfutation en forme de cette ouvrage.

M. de Voltaire, éditeur de cette réfutation, nous insinue dans sa préface que l'auteur est un homme d'un très-haut rang, et dans une très-grande place. Notre emploi de journaliste consiste à rendre seulement compte au public des ouvrages qui peuvent l'instruire et lui plaire. Nous ne prétendons pas jeter des regards indiscrets sur ce qu'on croit devoir dérober à nos yeux; mais s'il est vrai, ce que l'on commence à dire, que c'est un prince qui a fait cet ouvrage, qu'il

(1) On a cru que cet article a été envoyé aux journalistes par M. de Voltaire.

nous soit permis de remercier le ciel d'avoir inspiré de tels sentimens à un homme chargé du bonheur des autres hommes.

Nous ne connaissons aucun livre moral comparable à celui que nous annonçons. La plupart des autres livres peuvent former d'honnêtes citoyens ; mais où sont les livres qui forment les rois ? Depuis le sage Antonin, il n'a paru rien de pareil sur la terre. On apprend ailleurs à régler ses mœurs, à vivre en homme sociable; ici on apprend à régner.

Nous souhaitons que tous les souverains et tous les ministres lisent ce livre, parce que nous souhaitons le bonheur du genre humain, si pourtant la lecture d'un bon livre peut servir à rendre meilleur, et si le poison des cours n'est pas plus fort que cette nourriture salutaire que nous conseillons.

L'avant-propos de l'auteur est écrit avec cette éloquence vraie que le cœur seul peut donner : en voici un exemple :

« Combien n'est point déplorable la situation des « peuples lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du « pouvoir souverain, lorsque leurs biens sont en « proie à l'avarice du prince, leur liberté à ses ca- « prices, leur repos à son ambition, leur sûreté à sa « perfidie, et leur vie à ses cruautés ! C'est là le ta- « bleau tragique d'un état où régnerait un prince « comme Machiavel prétend le former. »

Ne sent-on pas son cœur ému d'une tendresse respectueuse, quand on lit ces paroles ; et ne prodiguerait-on pas son sang pour un prince qui penserait ainsi, qui parlerait des souverains comme un particulier, qui serait pénétré de nos mêmes sentimens, qui élèverait ainsi sa voix avec nous pour détester la tyrannie ?

Ce qui nous a étonnés, c'est ce langage si pur, cet

usage si singulier d'une langue qui n'est pas, dit-on, celle de l'auteur. Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans des termes si énergiques ; le mot propre nous a paru si souvent employé, et si souvent mis à sa place, que nous avons douté quelque temps que l'ouvrage fût d'un étranger. Pour nous en instruire, nous avons consulté l'éditeur lui-même, et nous avons vu entre ses mains la preuve évidente que ces traits dont nous parlons sont en effet de la main respectable dont nous doutions.

L'Essai de critique sur Machiavel a autant de chapitres que l'ouvrage de cet Italien intitulé *le Prince:* mais ce n'est pas une réfutation continuelle ; ce sont souvent des réflexions à l'occasion de celle de l'Italien ; ce sont mille exemples tirés de l'histoire ancienne et moderne ; c'est un raisonnement fort et suivi, c'est partout la vertu la plus pure, partout la preuve que la meilleure politique est d'être vertueux.

Une de ces choses qui nous a le plus frappés, c'est ce que nous avons trouvé au chapitre III.

« Si aujourd'hui, parmi les chrétiens, il y a moins « de révolutions, c'est que les principes de la saine « morale commencent à être plus répandus ; les « hommes ont plus cultivé leur esprit, ils en sont « moins féroces ; et peut-être est-ce une obligation « qu'on a aux gens de lettres qui ont poli l'Europe. »

Il semblerait à la première lecture, que c'est un homme de lettres qui a écrit ce passage, soit par un intérêt particulier, soit pour le goût que l'on sent toujours pour sa profession, et par ce désir naturel de la rendre plus recommandable. Il est pourtant très-certain, et nous en sommes convaincus par le témoignage de nos yeux et par la confrontation la plus scrupuleuse, que ce n'est point un homme de lettres, un simple philosophe qui parle ainsi ; c'est un

homme né dans un rang où il est ordinaire de mépriser les gens de lettres, de les compter pour rien dans l'état, d'ignorer même s'ils existent.

Quelle bonté et quelle magnanimité dans tout le reste de l'ouvrage ! comme la vertu qui y règne est indulgente ! qu'elle est éloignée de cette superstition pédantesque qui s'effarouche de tout ! qu'on sent bien que c'est un homme qui écrit, et non pas un pédagogue qui veut se mettre au-dessus de l'homme !

Plus d'un prince à la vérité a honoré les sciences par des écrits qui ont passé à la postérité. Les *Césars* de Julien, ce philosophe couronné, vivront tant qu'il y aura du goût sur la terre; mais ce n'est qu'une satire ingénieuse. Ses autres écrits seront estimés des savans; mais la vertu et l'éloquence qui y règnent sont employées à soutenir une cause que nous réprouvons. Henri VIII d'Angleterre écrivit contre Luther; mais on ne lit ni l'un ni l'autre. Jacques Ier composa des ouvrages; mais ni son règne, ni ses écrits, n'ont eu l'approbation universelle. Si nous remontons jusqu'à Jules-César, nous avons perdu sa tragédie d'*OEdipe*, et nous avons ses *Commentaires;* ils sont le bréviaire, dit-on, des gens de guerre, moins lus peut-être qu'estimés. Après tout, c'est l'ouvrage d'un usurpateur, et l'histoire des malheurs qu'il a causés, non moins que des belles actions qu'il a faites : mais il n'y a pas une page dans le livre que nous annonçons qui ne soit destinée à rendre les hommes meilleurs et plus heureux.

L'auteur d'un roman intitule *Sethos* (1), a dit que si le bonheur du monde pouvait naître d'un livre, il naîtrait de *Télémaque*. Qu'il nous soit permis de dire qu'à cet égard l'*Anti-Machiavel* l'emporte peut-être beaucoup sur le *Télémaque* même; l'un est princi-

(1) L'abbé Terrasson.

palement fait pour les jeunes gens, l'autre pour des hommes. Le roman aimable et moral de *Télémaque* est un tissu d'aventures incroyables; et l'*Anti-Machiavel* est plein d'exemples réels, tirés de l'histoire. Le roman inspire une vertu presque idéale, des principes de gouvernement faits pour les temps fabuleux qu'on nomme héroïques. Il veut, par exemple, qu'on divise les citoyens en sept classes: il donne à chaque classe un vêtement distinctif. Il bannit entièrement le luxe, qui est pourtant l'âme d'un grand état et le principe du commerce: l'*Anti-Machiavel* inspire une vertu d'usage: ses principes sont applicables à tous les gouvernemens de l'Europe. Enfin, le *Télémaque* est écrit dans cette prose poétique que personne ne doit imiter, et qui n'est convenable que dans cette suite de l'*Odyssée*, laquelle a l'air d'un poëme grec traduit en prose française.

Ici on voit un style uni, mais vigoureux et plein, un langage mâle fait pour les choses sérieuses que l'on traite. On y rencontre à tout moment de ces tours naïfs qui partent d'un cœur pénétré: la vérité y est sans art et sans détour.

Voici un de ces morceaux naturels qui nous ont frappés.

« Les princes qui ont été hommes avant de devenir « rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, « et ne s'accoutument pas si facilement aux alimens « de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, « ont toujours été nourris d'encens comme les « dieux, ils mourraient d'inanition s'ils manquaient « de louanges. »

Nous avons été surpris de trouver, au commencement du chapitre XXV, des pensées sur la liberté et la nécessité, qui supposent une connaissance aussi profonde de la métaphysique que de la morale. Nous

craignons de nous laisser emporter ici au plaisir que nous a fait cette lecture, et qu'on ne pense que le nom de l'auteur auquel on attribue l'ouvrage nous en ait imposé ; c'est sur quoi nous nous sommes examinés nous-mêmes avec scrupule. Nous sommes dans un pays libre, où on n'a rien à espérer ni à craindre de ceux du rang de l'illustre auteur qu'on soupçonne. Nous sommes inconnus, et nous nous flattons de l'être toujours; la seule vérité conduit notre plume.

Il a paru deux autres éditions subreptices de cet ouvrage, intitulées, *Examen de Machiavel*, ou *Anti-Machiavel* : l'une à Londres, chez Meyer, dans le Strand; et l'autre à la Haye, chez J. Vanduren; mais M. de Voltaire les désavoue. Elles sont informes, pleines de fautes grossières et d'interpolations. Il y a des endroits où l'on trouve des dix lignes entièrement oubliées, et d'autres où le sens est entièrement défiguré. Il en va paraître une quatrième; on traduit l'ouvrage en anglais et en italien. On ne saurait trop multiplier une instruction faite pour tous les temps et pour tous les hommes.

CONSEILS A M. RACINE

SUR

SON POEME DE LA RELIGION,

PAR UN AMATEUR DES BELLES-LETTRES.

En lisant le poëme de la *Religion* du fils de notre illustre Racine, j'ai remarqué des beautés; mais j'ai senti un défaut qui règne dans tout l'ouvrage : c'est la monotonie. On peut remédier aisément, dans une seconde édition, à toutes les autres fautes; on rectifie une idée fausse, on embellit des vers négligés, on éclaircit une phrase obscure, on ajoute des beautés; mais il sera un peu plus difficile de changer l'uniformité répandue sur tout l'ouvrage, en cette variété piquante qui seule peut donner du plaisir. Je me souviens d'un vers charmant de feu M. de la Motte :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cependant j'ose exhorter l'estimable auteur de ce poëme à faire les plus grands efforts pour atteindre à cette beauté absolument nécessaire. J'ai ouï dire à M. Silhouette que la *Boucle de cheveux* de M. Pope n'eut d'abord qu'un médiocre succès, parce qu'il n'y avait point d'invention : mais qu'il réussit, lorsque l'auteur eut embelli ce badinage en y introduisant des génies, des sylphes et des ondins. Ce n'est pas de pareilles fictions, sans doute, que je demande à M. Racine; mais plus de chaleur, plus de figures et des tableaux plus frappans.

Tantôt je voudrais qu'il interrogeât la sagesse éternelle qui lui répondrait du haut des cieux; tantôt que

le Verbe lui-même, descendu sur la terre, vînt y confondre Mahomet, Confucius, Zoroastre, appelés un moment du sein des ténèbres pour l'entendre; ici, je voudrais que l'abîme s'entr'ouvrît; j'aimerais à y descendre en idée pour interroger les sages de l'antiquité, et pour arracher d'eux l'aveu qu'ils n'ont pas connu la sagesse.

Là, je ferais l'histoire d'un prince qui, dans les grandeurs, dans les victoires et dans les plaisirs, cherchât inutilement le bonheur, qui le trouvât ensuite dans la solitude. Plus loin, je peindrais un homme que l'enivrement du monde rendrait dur et malheureux, devenu ensuite compatissant, indulgent, bienfesant, et par conséquent heureux. Cent images dans ce goût réveilleraient l'esprit du lecteur que l'historique assoupit, et que le dogmatique endort.

J'exhorte encore l'auteur à penser de lui-même; il en est capable. Il ne faut point toujours mettre en vers Pascal, saint Augustin, Arnaud. Cet asservissement de l'esprit le gêne trop dans sa marche. Trop d'imitation éteint le génie. S'il veut commencer par donner l'essor à son âme, alors il sera temps de le prier de corriger les négligences de style. Alors je prendrai la liberté de lui faire remarquer que le premier chant commence un peu languissamment; non qu'il faille des vers trop forts dans un début, mais il ne faut pas ramper.

L'idée d'un *appui véritable* que la raison *rend aimable* n'est pas à beaucoup près assez grande. Il s'agit du bonheur de tous les hommes, et d'un bonheur éternel; les paroles doivent peindre. D'ailleurs est-ce une grande merveille que notre appui véritable nous devienne aimable? La difficulté, la beauté consiste à rendre aimable un joug, une servitude qui nous gêne, et non un appui qui nous rassure.

Je lui dirai encore que dès la première page on ne doit pas se négliger au point de dire : *les droits, la gloire t'est chère.* Ces fautes de grammaire sont trop remarquables, et révoltent les oreilles les moins délicates.

Mais ce n'est qu'après avoir refondu l'ouvrage avec génie, qu'il faudra revoir les détails avec scrupule. Je me flatte d'autant plus qu'il l'embellira, que je vois des choses dans le second chant qui me paraissent devoir lui servir de modèle pour tout le reste.

Qu'il ne dise point, comme dans le quatrième chant, qu'il veut imiter Sannazar. Ce poète italien défigura son ouvrage, médiocre d'ailleurs, par des fictions indécentes et puériles ; et je propose à M. Racine de se rendre très-supérieur à Sannazar, en embellissant son poëme par des images nobles et intéressantes.

Non satis est pulchra esse poëmata ; dulcia sunto.
(Hor., Art. poét., 99.)

Moins les raisonnemens sont convaincans, plus on a besoin de séduire par les grâces du discours ; par exemple, voici, page 130, un argument proposé en vers didactiques :

Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifférence,
Pourrait-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
D'abuser de son nom pour vous tyranniser?
(Ch. V.)

On sent combien cet argument est faux ; car Dieu permet que les hommes soient trompés par le mahométisme dont les préceptes sont extrêmement sévères, puisqu'il ordonne la prière cinq fois par jour, la plus rigoureuse abstinence, l'aumône du dixième de son bien, sous peine de damnation. Jésus-Christ per-

met encore que les hommes soient trompés dans la plus belle partie de la terre, depuis près de trois mille ans, par l'admirable et austère morale de Confucius. Ainsi un argument si faux, présenté si sèchement, est capable de faire un grand tort au fond de l'ouvrage.

Il y en a malheureusement quelques-uns de ce genre; je conseillerai donc, encore une fois, à l'estimable auteur d'argumenter moins, et d'embellir davantage. Pourquoi dire qu'il y a plus de chrétiens que de musulmans sur la terre? On sait que le fait est au moins très-douteux. Que prouverait-il quand il serait vrai? nulle erreur, nulle mauvaise preuve ne doit entrer dans un ouvrage consacré à la divine vérité. Je ne veux point blâmer le projet de mettre en vers les *Pensées* de Pascal; mais en rimant ces *Pensées*, il faut et les ennoblir, et être exact, et en inventer de nouvelles.

Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes :
Et je les vois courir, peu touchés de nos maux (1),
A des amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette.
(Ch. II.)

Le lecteur s'attend alors à une description de ces travaux, de ces destructions, de ces intrigues, et de ce torrent qui entraîne tous les hommes loin d'eux-mêmes; mais au lieu de cette idée grande et nécessaire, voici ce qu'on trouve :

Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.
L'un, jaloux de ses vers, vains fruits d'un doux repos.

(1) On lit ainsi dans les dernières éditions du poëme de la *Religion* :

Et tous sont occupés, sans songer à nos maux,
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.

Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots,
L'autre, assis pour entendre et juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.
(Ch. II.)

S'arrêter à ces petites images, non seulement c'est tomber, mais c'est s'écarter de son chemin en tombant : il peint deux occupations sédentaires, au lieu de faire passer sous mes yeux le rapide spectacle de la roue de la fortune qui emporte le genre humain ; il confond un amusement avec l'occupation la plus digne des hommes, qui est celle de rendre la justice ; de plus, il est faux qu'un arrêt du parlement, en jugeant un procès, l'éternise.

Cent fois j'ai souhaité (j'en fais l'aveu honteux)
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux,
Et risquant sans remords mon âme infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.
(Ch. II.)

Premièrement, comment a-t-il souhaité pouvoir se distraire comme ceux qui font des vers, dans le temps même qu'il fait des vers ? Secondement, quelle alternative ou de faire des vers, ou de juger des procès ? Troisièmement, tous les juges risquent-ils, sans remords, leur âme infortunée ? Quatrièmement, qui est-ce qui attend sa triste destinée du hasard, tandis que les écoliers de seconde savent aujourd'hui que le hasard n'est qu'un nom. C'est donc à tort que dès le commencement de son poëme, à la page 6, il dit :

O toi qui vainement fais ton Dieu du hasard !
(Ch. I.)

Car, encore une fois, il n'y a aucun livre, écrit depuis cent ans, où l'on attribue quelque chose au hasard. Le grand sytème des matérialistes est la nécessité.

J'apporte à M. Racine ce petit exemple entre plusieurs autres, ne doutant pas qu'un esprit comme le sien ne sente de quel prix est la justesse, et ne remédie à ces légers défauts partout où il les trouvera dans son livre.

Il néglige, dans son poëme sur notre religion, le grand fondement de cette religion même, qui est la nécessité d'un rédempteur ; et au lieu de parler de cette nécessité, il apporte en preuve de la mission de Jésus-Christ, je ne sais quel bruit, qui ne courut que du temps de Vespasien, que l'empire romain serait à un homme qui viendrait de Judée ; c'est exposer notre sainte religion au mépris des déistes dont la terre est couverte. Ils dédaignent nos bonnes raisons quand on leur en rapporte de si mauvaises ; la cause de notre Sauveur Jésus-Christ s'affaiblit par l'inattention du poète.

C'est ainsi que nous avons vu depuis quelque temps le *Mercure galant* rempli d'étranges dissertations sur Jésus-Christ et les prophètes, par des hommes un peu incompétens, qui voulaient expliquer des prophéties que Grotius, Huet, Calmet, Hardouin n'ont pu entendre. On a vu, avec une extrême douleur, les choses sacrées ainsi profanées et livrées à l'injuste dérision des esprits forts. Je conjure donc instamment M. Racine d'employer de meilleures preuves avec l'éloquence dont il est capable. Je ne veux que la perfection de l'ouvrage, la gloire de l'auteur, le bien des lettres et du public.

Je prends la liberté de l'engager à faire encore de nouveaux efforts quand il lutte contre les anciens et les modernes dans ses descriptions. Par exemple, M. de Voltaire dans un de ses discours en vers s'est ainsi expliqué :

Le sage du Faï, parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive (1)?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau;
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
(Disc. en vers, IV.)

Ce même ver, dit M. Racine,

Chez ses frères rampans, qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Sembla vouloir cacher sa honteuse figure;
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil;
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans son tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
(Ch. I.)

M. Racine a l'esprit trop juste pour ne pas convenir sans peine que ces vers ont encore besoin d'être un peu retouchés. Il ne dit pas précisement ce qu'il doit dire. Il dit: *Sa mort fut un sommeil*, et il n'a pas parlé auparavant de cette prétendue mort. *Les temps sont changés*, est une expression qui convient aux événemens de la fortune, et non pas à un effet physique. On ne doit pas dire d'une mouche qu'elle est *pleine de gloire*, ni que *son essor est sublime*. C'est dire mal que de dire trop; c'est énerver que d'exagérer. Choisissons quelques autres endroits où il se rencontre avec le même auteur.

M. DE VOLTAIRE.

Demandez à Sylva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;

(1) Ces quatre vers se trouvent après les quatre suivans dans les nouvelles éditions. *Voir* t. X, p. 18.

Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes vaines.

(Disc. en vers, IV.)

M. RACINE.

Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire !
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur,
Dans ce centre fécond, il forme sa liqueur,
Et vient me réchauffer par sa rapide course.

(Ch. I.)

M. DE VOLTAIRE.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ;
Rome jadis son temple et l'effroi des mortels ;
Rome dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans anchaîner tous les rois.
L'univers fléchissait sous son aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible ;
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, et commander aux cœurs :
Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses armes, etc.

(Henr., ch. IV, v. 169.)

M. RACINE.

Cette ville autrefois maîtresse de la terre,
Rome qui, par le fer et le droit de la guerre,
Commandait autrefois à toute nation,
Rome commandait encore par la religion (1)
Avec plus de douceur, et non moins d'étendue.
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Des peuples, de son sein par l'orage écartés,
Contre son Dieu du moins ne sont pas révoltés (2);
Tout le Nord est chrétien, tout l'Orient encore, etc.

(Ch. III.)

(1) Racine a changé ainsi ces deux vers :
Domina si long-temps sur toute nation,
Rome domine encore par la religion.

(2) Il a changé aussi ce deux vers ainsi qu'il suit :
Ces peuples, que l'erreur rendit ses ennemis,
Contre elle révoltés, à son Dieu sont soumis.

M. DE VOLTAIRE.

Tu n'as point oublié ces sacrés homicides.
Qu'à tes indignes dieux présentaient les druides.
(Henr., ch. V, v. 97.)

M. RACINE.

Les Gaulois détestant les honneurs homicides
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides.
(Ch. IV.)

M. DE VOLTAIRE.

Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs, etc.
(Henr., ch. V, v. 209.)

M. RACINE.

L'erreur a ses martyrs, le bonze follement, etc.
(Ch. IV.)

M. DE VOLTAIRE.

Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Le tombeau des Catons, et la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.
(Henr., ch. IV, v. 181.)

M. RACINE.

Terrible par ses clefs et son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau du pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfans un prêtre met nos rois.
(Ch. IV.)

M. DE VOLTAIRE.

Vous dont la main savante et l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez les ressorts qui font la pesanteur;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur;
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes..
....
Vous ne le savez point, etc.
(Disc. en vers, IV.)

M. RACINE.

Vous que de l'univers l'architecte suprême

Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager,
Si j'ose vous distraire et vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ces corps que dans les airs il lance si loin d'elle?
La pesanteur... déjà ce mot vous trouble tous.

(Ch. V.)

M. DE VOLTAIRE.

Vers un centre commun tout gravite à la fois.

(Ép. à mad. Du Châtelet, 1738.)

M. RACINE.

Vers un centre commun tous pèsent à la fois.

(Ch. V.)

M. DE VOLTAIRE.

Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique;
Qui veut le fer en main convertir les mortels;
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et, suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!

(Henr, ch. II, v. 17.)

M. RACINE.

Quel Dieu contraire au nôtre aurait pu nous apprendre (1)
Qu'en soutenant un dogme il faut, pour le défendre,
Armés de fer, saisis d'un long emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument?

(Ch. VI.)

M. DE VOLTAIRE.

Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit, les mouvement renaissent;
L'espace qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité;

(1) Racine a changé ainsi ce vers :

Quels barbares docteurs avaient pu nous apprendre...

et substitué *saint* emportement à *long* emportement.

Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
(Ép. à mad. Du Châtelet, 1738.)

M. RACINE.

Là, d'un indigne amas, berceaux de la nature (1),
Sortent trois élémens de diverse figure.
Là ces angles qu'entre eux brise leur frottement,
Quand bien qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la première fois fit tourner la matière.
. . . .
Newton ne la voit pas; mais il voit ou croit voir
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.
(Ch. V.)

M. DE VOLTAIRE.

Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.
(Henr., ch. VII, v. 225.)

M. RACINE.

Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une âme tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort?
Et pour un peu de miel nous juge-t-il à mort (2)?
(Ch. VI.)

J'omets quelques autres exemples, et je ne veux point entrer dans le détail des vers qu'il faut absolument que l'auteur corrige, parce que je l'estime assez pour croire qu'il les sentira lui-même, ou qu'il consultera quelqu'un de nos académiciens qui ont le plus de goût. Ce n'est pas toujours le poète qu'il faut consulter en poésie. M. Patru était le conseil de M. Despréaux. Il paraît que M. Racine ne devait pas s'adresser à Rousseau sur un tel ouvrage. Le peu de nos vers

(1) Variante : Là d'un cupique amas...

(2) On lit dans les dernières éditions :

Et pour un peu de miel condamne-t-il à mort ?

alexandrins que Rousseau a faits, prouvent qu'il n'avait pas le goût de ce genre de versification; et ses *Epîtres* font voir que le raisonnement n'était pas tout-à-fait de son ressort. En effet, dans ses meilleures *Epîtres*, comme dans celle à Marot, il y a trop de parallogismes; et celle qu'on vient d'imprimer à la suite du poëme de la *Religion*, n'est pas assurément ce qu'il a fait de mieux en fait de raison et de poésie.

Rousseau dans cette *Epître*, attaque toujours la secte ancienne qui attribuait tout au hasard. Encore une fois, il ne faut pas se battre contre ces fantômes; il faut attaquer dans leur fort, mais avec une extrême charité, ces incrédules, lesquels admettent un Dieu tout-puissant et tout bon, qui n'a rien fait que de bien, et qui nous donne la mesure de connaissances et de félicités proportionnée à notre nature; qui ne peut jamais changer; qui imprime dans tous les cœurs la loi naturelle; qui est et qui a toujours été le père de tous les hommes; n'ayant point de prédilection pour un peuple; ne regardant point les autres créatures dans sa fureur; ne nous ayant point donné la raison pour exiger que l'on croie ce que cette raison réprouve, ne nous éclairant point pour nous aveugler, etc.

Voilà les dogmes monstrueux, voilà les subtilités si évidemment criminelles qu'il fallait détruire; mais en vérité Rousseau en était-il capable? en était-il digne? et le ton d'autorité, le langage des Bourdaloue et des Massillon convenait-il à une bouche souillée de ce que jamais la sodomie et la bestialité ont fourni de plus horrible à la licence? *Quare enarras justitias meas?* Rousseau ne devrait employer le reste de sa vie qu'à demander humblement pardon à Dieu et aux hommes, et non à parler en docteur de ce qui lui était si étranger. Qu'eût-on dit de la Fontaine s'il eût pris le ton sévère pour prêcher la pudeur? *castigas turpia, tur-*

pis. Aussi cette *Epître* de Rousseau est une des plus faibles déclamations, en style marotique, qu'il ait faites depuis son exil de France.

Ce que M. Racine veut faire approuver de cette *Epître* sert même à le faire condamner. Est-il possible qu'on puisse y goûter *des bruyantes armées d'esprits subtils qui, pygmées ingénieux, se haussent burlesquement contre le ciel sur des montagnes d'argumens entassés* (1)? N'est-ce pas là réunir à la fois le guindé du père le Moine et le bas comique? N'est-ce pas un double monstre? Certes, vouloir accréditer ce style, pire mille fois que le style précieux qu'on a tant condamné, ce serait ruiner entièrement le peu de bon goût qui reste en France.

M. Racine a fait imprimer aussi sa réponse en vers à Rousseau; il est à souhaiter que M. Racine travaille cette *Epître* aussi bien que son poëme, qu'il la varie davantage, qui est l'opposé de ce genre d'écrire, qu'il y sème plus de ces vers aisés qu'on retient par cœur, et qui deviennent proverbes. Je lui demande encore un peu plus de politesse. On peut, on doit réfuter Bayle, et je souhaite que ceux qui s'en mêlent soient assez dialecticiens pour l'entreprendre; mais s'il faut combattre ses erreurs, il ne faut pas l'appeler *cœur cruel, homme affreux* (1). Les injures atroces n'ont jamais fait de tort qu'à ceux qui les ont dites. Qui se met ainsi en colère a trop l'air de n'avoir pas raison. Tu prends ton tonnerre, au lieu de répondre, dit Ménippe à Jupiter; tu as donc tort (1). Mais si Jupiter a tort, combien sommes-nous condamnables lors-

(1) Ép. à L. Racine.

(2) Ép. à J. B. Rousseau :

Détestable plaisir! cœur cruel! homme affreux!

(3) *Lucien* : Dial. des Morts.

que nous insultons ainsi à la mémoire d'un philosophe qui, après tout, a rendu tant de services à la littérature, et dont les ouvrages sont le fondement des bibliothèques chez toutes les nations de l'Europe!

Je finirai par prier M. Racine, pour l'intérêt de sa gloire, de ne point tant invectiver contre les auteurs ses confrères. Cette indécence n'est plus d'usage; les honnêtes gens la réprouvent. Il faut imiter la plupart des physiciens de toutes les académies, qui rapportent toujours avec éloge les opinions de ceux mêmes qu'ils combattent. Si Despréaux revenait au monde, il condamnerait lui-même, ses premières satires.

Je me flatte que M. Racine recevra avec charité ce que la charité m'a inspiré, et qu'il sentira qu'on ne prend la liberté de donner des conseils qu'à ceux qu'on estime.

A M. MARTIN KAHLE (1),

PROFESSEUR ET DOYEN DES PHILOSOPHES DE GOTTINGEN,

SUR DES QUESTIONS MÉTAPHYSIQUES.

M. LE DOYEN,

Je suis bien aise d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'existence de Dieu, tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome, le révérend père jacobin maître du sacré palais vous aurait mis à l'inquisition; si vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait censurer votre proposition par la sacré faculté; si contre un enthousiaste, il vous eût dit des injures, etc., etc.; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion, et je demeure dans la mienne. Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger et que l'univers prouve un Dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace et de la durée, et de la nécessité de la matière, et des monades, et de l'harmonie préétablie; et je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition où je vou-

(1) Louis-Martin Kahle, mort à Berlin le 5 avril 1775. Cette lettre, qui fut traduite en allemand par Mosheim, fut écrite à l'occasion de l'ouvrage de Kahle intitulé : « Examen de la méta-« physique de Newton et de Leibnitz, et du parallèle de ces « deux philosophes, par M. de Voltaire. » Gottingue, 1740, in-4°; traduit en français en 1744, par Gautier de Saint-Blanchard, qui le fit imprimer à la Haye.

drais bien m'être entendu, ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique.

Vous citez, à propos de l'espace et de l'infini, la *Médée* de Sénèque, les *Philippiques* de Cicéron, les *Méthamorphoses* d'Ovide, des vers du duc de Buckingham, de Gombaud, de Regnier, de Rapin, etc. J'ai à vous dire, monsieur, que je sais bien autant de vers que vous, que je les aime autant que vous, et que s'il s'agissait de vers, nous verrions beau jeu; mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique, fussent-ils de Lucrèce ou du cardinal de Polignac. Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie; et, pour citer des vers,

Si monsieur le doyen peut jamais concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir;

si vous découvrez aussi comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez aussi démontré en vers ou autrement pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes possibles, je vous serai très-obligé.

J'attends vos raisonnemens, vos vers, vos invectives; et je vous proteste du meilleur de mon cœur que ni vous ni moi ne savons rien de cette question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être, etc.

AU PÈRE DE LA TOUR,

JÉSUITE.

A Paris, le 7 février 1744.

Mon révérend père,

Ayant été élevé long-temps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre et vous faire un aveu public de mes sentimens dans l'occasion qui se présente. L'auteur de la *Gazette ecclésiastique* m'a fait l'honneur de me joindre à sa sainteté, et de calomnier à la fois, dans la même page, le premier pontife du monde et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres et celui de la vertu; ce sont ces mêmes sentimens qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois qu'ayant vu une estampe du portrait de sa sainteté, je mis au bas cette inscription latine (1):

Lambertinus hic est Romæ decus, et pater obis,
Qui terram scriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le sens de ces paroles soit repris ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de

(1) On lit ce distique, t. III, p. 226, dans une lettre qui précède Mahomet. Il offre une variante : on lit *mundum* au lieu de *terram*.

pacifier le monde comme de l'éclairer, il y a longtemps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on a pour lui. Monseigneur le cardinal Passionei, bibliothécaire du Vatican, homme consommé en tout genre de littérature, et protecteur des sciences aussi bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sainteté, et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le poëme sur la bataille de Fontenoi, que le roi avait daigné faire imprimer à son Louvre. Je ne fesais que remplir mon devoir en présentant aux personnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi même. Vous savez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai : il fut traduit en vers italiens, et vous avez vu la traduction que son éminence, M. le cardinal Quirini, digne successeur des Bembes et des Sadolets, voulut bien en faire, et qu'il vous envoya.

Ceux qui connaissent le caractère du pape, son goût et son zèle pour les lettres, ne sont point surpris qu'il m'ait gratifié de plusieurs de ses médailles, lesquelles sont autant de monumens du bon goût qui règne à Rome. Il n'a fait, en cela, que ce que sa majesté avait daigné faire ; et s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'est point un bref de la daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté si honorables pour la littérature rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie ? Voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'auteur clandestin de la *Gazette ecclésias-*

tique : il ose accuser *le pape d'honorer de ses lettres un séculier, tandis qu'il persécute des évêques ;* et il me reproche à moi, je ne sais quel livre auquel je n'ai point de part, et que je condamne avec autant de sincérité qu'il devrait condamner les libelles.

Je sais combien le monarque bienfesant qui règne à Rome est au-dessus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, et de la liberté que je prendrais de le défendre.

Scilicet is superis labor est, ea cura quietos
Sollicitat.

(Virg., Énéid., IV, 379.)

S'il est étrange que, tandis que ce prince se fait chérir de ses sujets, du monde chrétien, un écrivain du faubourg Saint-Marceau le calomnie, il serait bien inutile que je refutasse cet écrivain. Les discours des petits ne parviennent pas de si loin à la hauteur où sont placés ceux qui gouvernent la terre. C'est à moi de me renfermer dans ma propre cause ; mais si l'esprit de parti pouvait être calme un moment, si cette passion tyrannique et ténébreuse pouvait laisser quelques accès dans l'âme aux lumières douces de la raison, je conjurerais cet auteur et ses semblables de se représenter à eux-mêmes ce que c'est que de mettre continuellement sur le papier des invectives contre ceux qui sont préposés de Dieu pour conserver le peu qui reste de paix sur la terre ; ce que c'est que de se rendre tous les huit jours criminel de lèse-majesté, par des libelles méprisés, et d'être à la fois calomniateur et ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait dans d'autres ce malheureux et inutile dessein de troubler l'état que le roi défend à la tête de ses armées : il verrait dans quel excès d'avilissement et d'horreur est une telle conduite auprès de

tous les honnêtes gens : il sentirait s'il lui convient de gémir sur les prétendus maux de l'Église, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulsions avec lesquelles trois ou quatre malheureux, méprisés de de leur parti même, ont prétendu surprendre le petit peuple, et qui sont enfin l'objet du dédain de ceux mêmes qu'ils avaient voulu séduire.

Qu'il se trouve des hommes assez insensés et assez privés de pudeur, pour dresser des filles de sept à huit ans à faire des tours de *passe-passe*, dont les charlatans de la foire rougiraient ; qu'ils aient le front d'appeler ce manége infâme des miracles faits au nom de Dieu ; qu'ils jouent à prix d'argent cette farce abominable, pour prouver qu'Élie est venu ; qu'un de ces misérables ait été de ville en ville se pendre aux poutres d'un plancher, contrefaire l'étranglé et le mort, contrefaire ensuite le ressuscité, et finir enfin ses prestiges par mourir en effet dans Utrecht, le 17 juin 1743, à la potence qu'il avait dressée lui-même, et dont il croyait se tirer comme auparavant : voilà ce qu'on pourrait appeler les maux de l'Église, si de tels hommes étaient en effet comptés, soit dans l'Église, soit dans l'état.

Il leur sied bien, sans doute, de calomnier le souverain pontife, en citant l'évangile et les pères : il leur sied bien d'oser parler des lois du christianisme, eux qui violent la première de ses lois, la charité ; eux qui, au mépris de toutes lois divines et humaines, vendent tous les jours un libelle qui dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus avides de médisance et de satire.

A l'égard de l'autre libelle de Hollande, qui me reproche d'être attaché aux jésuites, je suis bien loin de lui répondre comme à l'autre : *Vous êtes un calomniateur ;* je lui dirai, au contraire : *Vous dites*

la vérité. J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres? Quoi! il sera dans la nature de l'homme de revoir avec plaisir une maison où l'on est né, un village où l'on a été nourri par une femme mercenaire; et il ne sera pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un soin généreux de nos premières années? Si des jésuites ont un procès au Malabar avec un capucin, pour des choses dont je n'ai point connaissance, que m'importe? est-une raison pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles-lettres, et des sentimens qui feront, jusqu'au tombeau, la consolation de ma vie? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du père Porée, qui est également chère à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ces leçons étaient pour nous des heures délicieuses, et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris, comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons: je serais revenu souvent à les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jésuite du caractère du père Porée, et je sais qu'il a des successeurs dignes de lui. Enfin, pendant les sept années que j'ai vécu dans leur maison, qu'ai-je vu chez eux? la vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée; toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux comme moi; il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir. C'est sur quoi je ne cesse de m'étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres religieux, dans des temps de

ténèbres, des casuistes qui ont traité le pour et le contre des questions aujourd'hui éclaircies ou mises en oubli. Mais, de bonne foi, est-ce par la satire ingénieuse des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale? c'est assurément par le père Bourdaloue, par le père Cheminais, par leurs autres prédicateurs, par leurs missionnaires.

Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les *Sermons* du père Bourdaloue, on apprendra dans les premières l'art de la raillerie, celui de présenter des choses indifférentes sous des faces criminelles, celui d'insulter avec éloquence : on apprendra avec le père Bourdaloue à être sévère à soi-même, et indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté est la vraie morale, et lequel de ces deux livres est utile aux hommes.

J'ose dire qu'il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'accuser de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique. Quel est le particulier qui ne sera pas consolé d'essuyer des calomnies, quand un corps entier en éprouve continuellement d'aussi cruelles? Je voudrais bien que l'auteur de ces libelles pitoyables, dont nous sommes fatigués, vînt un jour aux pieds d'un jésuite au tribunal de la pénitence, et que là il fît un aveu sincère de sa conduite en présence de Dieu, il serait obligé de dire : « J'ai « osé traiter de *persécuteur* un roi adoré de ses su- « jets : j'ai appelé cent fois ses ministres des ministres « d'iniquité : j'ai vomi les calomnies les plus noires « contre le premier ministre du royaume, contre un « cardinal qui a rendu des services essentiels dans « ses ambassades auprès de trois papes : je n'ai res- « pecté ni le nom, ni l'autorité sainte, ni les mœurs

« pures, ni la grandeur d'âme, ni la vieillesse véné-
« rable de mon archevêque. L'évêque de Langres,
« dans une maladie populaire qui fesait du ravage à
« Chaumont, accourut avec des médecins et de l'ar-
« gent, et arrêta le cours de la maladie; il a signalé
« toutes les années de son épiscopat par des actions de
« la charité la plus noble: et ce sont ces mêmes ac-
« tions que j'ai empoisonnées. L'évêque de Marseille,
« pendant que la contagion dépeuplait cette ville, et
« qu'il ne se trouvait plus personne ni qui donnât la
« sépulture aux morts, ni qui soulageât les mourans,
« allait le jour et la nuit, les secours temporels dans
« une main et Dieu dans l'autre, affronter de maisons
« en maisons un danger beaucoup plus grand que
« celui où l'on est exposé à l'attaque d'un chemin
« couvert; il sauva les tristes restes de ses diocésains
« par l'ardeur du zèle le plus attendrissant et par
« l'excès d'une intrépidité qu'on ne caractériserait
« pas, sans doute assez, en l'appelant héroïque;
« c'est un homme dont le nom sera béni avec admi-
« ration dans tous les âges: ce sont ceux qui l'ont
« imité que j'ai voulu décrier dans mes petits libelles
« diffamatoires. »

Je suppose pour un moment que le jésuite qui entendrait cet aveu eût à se plaindre de tous ceux que l'on vient de nommer, qu'il fût le parent et l'ami du coupable; ne lui dirait-il pas: Vous avez commis un crime horrible, et vous ne pouvez trop l'expier?

Ce même homme qui ne se corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, et il ajoutera à sa liste le confesseur qui lui aura reproché ses excès; il accusera lui et sa société d'une morale relâchée: c'est ainsi que l'esprit de parti est fait. L'auteur du libelle peut,

tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immense et oublié de ses calomnies : il pourra m'imputer des sentimens que je n'ai jamais eus, les livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les éditeurs. Je lui répondrai comme le grand Corneille dans une pareille occasion : *Je soumets mes écrits au jugement de l'Église.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare à lui et à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui; que je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la moindre opinion qui puisse offenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société. Ce sont ces sentimens connus du roi qui m'ont attiré ses bienfaits. Comblé de ses graces, attaché à sa personne sacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux et d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les instrnctions que j'ai reçues dans votre maison respectable; et si les règles de l'éloquence que j'y ai apprises se sont effacées de mon esprit, le caractère de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vu, je crois, ce caractère dans tous mes écrits, quelque défigurés qu'ils soient par les ridicules éditions qu'on a en faites. *La Henriade* même n'a jamais été correctement imprimée : on aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort; j'ambitionne peu pendant ma vie de grossir le nombre des livres dont on est surchargé, pourvu que je sois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur sou-

verain zélés pour leur patrie, fidèles à leurs, amis dès l'enfance, et reconnaissans envers leurs premiers maîtres.

Et c'est dans ces sentimens que je serai toujours, etc.

DISCOURS

DE M. DE VOLTAIRE,

A SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, AVEC DES NOTES, PRONONCÉ LE LUNDI 9 MAI 1746.

1746.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

QUOIQU'UN discours à l'académie ne soit d'ordinaire qu'un compliment plein de louanges rebattues, et surchargées de l'éloge d'un prédécesseur qui se trouve souvent un homme très-médiocre ; cependant ce discours, dont plusieurs personnes nous ont demandé la réimpression, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chose, et les notes sont utiles.

DISCOURS

DE M. DE VOLTAIRE.

MESSIEURS,

VOTRE fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse et la grandeur de son âme : il voulut que

vous fussiez toujours libres et égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance des hommes qui étaient au-dessus de l'intérêt, et qui, aussi généreux que lui, fesaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes (1). Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun académicien qui ne résidât à Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendaient toujours présens parmi vous; car se serait violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. Si feu M. le président Bouhier, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'académie et lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres (2), et où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il fesait ressouvenir à la France de ces temps où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des lois, se délassaient des fatigues de leur

(1) L'académie française est la plus ancienne de France, elle fut d'abord composée de quelques gens de lettres, qui s'assemblaient pour confrérer ensemble. Elle n'est point partagée en honoraires et pensionnaires; elle n'a que des droits honorifiques, comme celui de commensaux de la maison du roi, de ne point plaider hors de Paris; celui de haranguer le roi en corps avec les cours supérieures, et de ne rendre compte directement qu'au roi.

(2) MM. de la Monnoye, Bouhier, Lantin, et surtout l'éloquent Bossuet, évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'église.

état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les causes des citoyens, écrivait sur la nature des dieux, conférait avec des philosophes, qu'il allait au théâtre, qu'il daignait cultiver l'amitié d'Ésopus et de Roscius, et laissait aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité?

M. le président Bouhier était très-savant; mais il ne ressemblait pas à ces savans insociables et inutiles. qui négligent l'étude de leur propre langue pour savoir imparfaitement des langues anciennes; qui se croient en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flattent d'avoir quelques connaissances des siècles passés; qui se récrient sur un passage d'Eschyle, et n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poëme de Pétrone sur la guerre civile, non qu'il pensât que cette déclamation, pleine de pensées fausses, approchât de la sage et élégante noblesse de Virgile: il savait que la satire de Pétrone (1), quoique semée de traits charmans, n'est

(1) Saint-Évremont admire Pétrone, parce qu'il le prend pour un grand homme de cour, et que Saint-Évremont croyait en être un; c'était la manie du temps. Saint-Évremont et beaucoup d'autres décident que Néron est peint sous le nom de Trimalcion; mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier grossier et ridicule, et de sa vieille femme, qui n'est qu'une bourgeoise impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur et son épouse la jeune Octavie, ou la jeune Poppée? Quel rapport des débauches et des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du maître du monde? Le Pétrone, auteur de la satire, est visiblement un jeune homme d'esprit, élevé parmi des débauchés obscurs, et n'est pas le consul Pétrone.

que le caprice d'un jeune homme obscur qui n'eut de frein, ni dans ses mœurs, ni dans son style. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût et de volupté, estiment tout dans Pétrone; et M. Bouhier, plus éclairé, n'estime pas même tout ce qu'il a traduit : c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, et qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talens sur ce poëme, sur l'Hymne à Vénus, sur Anacréon, pour montrer que les poëtes doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, et on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, messieurs, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des arts; et j'aimerais mieux prononcer devant vous un discours utile qu'un discours éloquent.

Pourquoi Homère, Théocrite, Lucrèce, Virgile, Horace, sont-ils heureusement traduits chez les Italiens et chez les Anglais (1)? pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en prose, et pourquoi n'en avons-nous eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La difficulté surmontée, dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines : et il n'y a point de nation au monde chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véri-

(3) Horace est traduit en vers italiens par Palavicini; Virgile par Annibal Caro; Ovide, par Anguillara; Théocrite, par Ricolotti. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'Anacréon. A l'égard des Anglais, Dryden a traduit Virgile et Juvénal; Pope, Homère; Creech, Lucrèce, etc.

table vie à la poésie ancienne. Les premiers poètes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs et les Latins employèrent d'abord la poésie à peindre les objets sensibles de toute la nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poésie qu'au théâtre, n'ont pu et n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'âme. Nous nous sommes interdit nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des anciens ; il accoutuma les Italiens à tout dire : mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture ! A peine les connaissons-nous ; et notre mollesse orgueilleuse, dans le sein du repos et du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, et au détail de ces arts utiles, que les maîtres et les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poètes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui est grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation, et pour l'expression du sentiment. La langue du cœur et le style du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue française ; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, messieurs, que ce sont les grands poètes qui ont déterminé le génie des langues (1), je n'avance rien qui ne soit connu de vous.

(1) On n'a pu, dans un discours d'appareil, entre dans les raison de cette difficulté attachée à notre poésie ; elle vient du

Les Grecs n'écrivent l'histoire que quatre cents ans après Homère. La langue grecque reçut de ce grand

génie de la langue, car quoique M. de la Motte, et beaucoup d'autres après lui, ait dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées et l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès. Ces secours et ces obstacles naissent: 1° de la désinence des termes; 2° des verbes auxiliaires et des participes; 3° du nombre plus ou moins grand des rimes; 4° de la longueur et de la brièveté des mots; 5° des cas plus ou moins variés; 6° des articles et prénoms; 7° des élisions; 8° de l'inversion; 9° de la quantité dans les syllabes: et enfin d'une infinité de finesses qui ne sont senties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1° *La désinence des mots*, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *sucre*, *reste*, *crotte*, *perdu*, *sourdre*, *fief*, *coffre*: ces syllabes dures révoltent l'oreille, et c'est le partage de toutes les langues du Nord.

2° *Les verbes auxiliaires et les participes*. *Victis hostibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læso et invicto militi*; c'est l'inscription des invalides de Berlin: si on va traduire, *pour les soldats qui ont été blessé, et qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur! Voilà pourquoi la langue latine est plus propre aux inscriptions que la française.

3° *Le nombre des rimes*. Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes et un des rimes françaises, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien; et vous remarquerez encore que dans le français il y a toujours vingt rimes burlesques et basses pour deux qui peuvent entrer dans le style noble.

4° *La langueur et la brièveté des mots*. C'est ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expression de certaines maximes, et à la mesure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers:

Quanto si mostra men, tanto è più bella.

(Tasse, Gerus., c. XVI. st. 14.)

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens:

peintre de la nature la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie de l'Europe : c'est Térence qui, chez les Romains, parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'est Pétrarque qui, après le Dante, donna à la langue italienne cette aménité et cette grâce qu'elle a toujours conservées; c'est à Lopez

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

(Henr., ch. I, v. 31.)

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

(*Ibid.*, ch. III, v. 41.)

5° *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon père, à mon père, *meus pater*, *mei patris*, *meo patri*; cela est sensible.

6° *Les articles et pronoms. De ipsius negotio ei loquebatur.* Con esso parlava dell' affare di lui; *il lui parlait de son affaire.* Point d'amphibologie dans le latin. Elle est presque inévitable dans le français. On ne sait si *son* affaire est celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle; le pronom *il* se retranche en latin, et fait languir l'italien et le français.

7° *Les élisions.*

Canto l'armi pietose, e'l capitano.

(Ger. lib., c. I, 1.)

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété et la vertu heureuse.

8° *Des inversions. César cultiva tous les arts utiles ;* on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes :

Cœsar omnes utiles artes coluit.

Quel incroyable différence !

9° *La quantité dans les syllabes.* C'est de là que naît l'harmonie. Les brèves et les longues des latins forment une vraie musique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle est harmonieuse. Voyez les vers italiens, la pénultième est toujours longue :

Capitâno, mâno, sêno, chrîsto, acquîsto.

Chaque langue a donc son génie, que des hommes supérieurs sentent les premiers et font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

de Véga que l'espagnol doit sa noblesse et sa pompe ; c'est à Shakespeare qui, tout barbare qu'il était, mit dans l'anglais cette force et cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, sans l'outrer, et par conséquent sans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poésie, de former et fixer enfin le génie des peuples et de leurs langues? La cause en est bien sensible : les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels et hardis deviennent familiers; les hommes, qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la manière de s'exprimer, et même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me désavouerez-vous donc, messieurs, quand je dirai que le vrai mérite et la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du *Cid* et de *Cinna*.

Montaigne, avant lui, était le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient savoir le français, mais le style de Montaigne n'est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il est énergique et familier; il exprime naïvement de grandes choses. C'est cette naïveté qui plaît; on aime le caractère de l'auteur; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours et d'opinion avec lui. J'entends souvent regretter le langage de Montaigne; c'est son imagination qu'il faut regretter : elle était forte et hardie, mais sa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait formé la langue de Montaigne, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licencieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut long-temps avilie : on

écrivit dans ce style les tragédies, les poëmes, l'histoire, les livres de morale. Le judicieux Despréaux a dit :

Imitons de Marot l'élégant badinage.
(Art poét., ch. I, 96.)

J'ose croire qu'il aurait dit *le naïf* badinage, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit; et chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot?

Notre langue ne fut long-temps après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries : mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.
(Boileau, Art poét., ch. I, 131.)

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques stances harmonieuses suffisaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage? Ils lisaient le poëme admirable de la *Jérusalem*, l'*Orlando*, le *Pastor Fido*, les beaux morceaux de Pétrarque. Pouvait-on associer à ces chefs-d'œuvre un très-petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles et presque sans imagination?

La langue française restait donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer et pour élever l'esprit de toute une nation : c'est le plus grand de vos premiers académiciens, c'est Cor-

neille seul, qui commença à faire respecter notre langue des étrangers, précisément dans le temps que le cardinal de Richelieu commençait à faire respecter la couronne. L'un et l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après Corneille sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus passionné et plus correct; moins varié, mais moins inégal, aussi sublime quelquefois, et toujours noble sans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité et plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'âme, et du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un et l'autre, laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poète de la raison, commença malheureusement par écrire des satires; mais bientôt après il égala et surpassa peut-être Horace dans la morale et dans l'art poétique : il donna les préceptes et les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que] l'art de médire, parce que la satire meurt avec ceux qui en sont les victimes, et que la raison et la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands hommes que la nature fit naître comme dans le siècle de Léon X et Auguste. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire, et grâces en partie aux soins du cardinal de Richelieu, ils ont adopté votre langue, comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, grâces aux soins du grand Colbert.

Un monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, et plus encore chez les sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne

propre, celle de sa cour et de ses états; il la parle avec cette force et cette finesse que la seule étude ne donne jamais, et qui est le caractère du génie : non seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les âmes supérieures saisissent toujours ces tours et ces expressions dignes d'elles, qui ne se présenteraient point aux âmes faibles. Il est dans Stockholm une nouvelle Christine, égale à la première en esprit, supérieure dans le reste; elle fait le même honneur à notre langue. Le français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois; il est aussi familier au souverain pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal italien écrit en français dans le Vatican, comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages, messieurs, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe et de l'Asie, et le plus vaste de l'univers; dans cette ville qui n'était, il y a quarante ans, qu'un désert (1) habité par des bêtes sauvages : on y représente vos pièces dramatiques; et le même goût naturel qui fait recevoir, dans la ville de Pierre-le-Grand et de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence comme le crient si souvent des satiriques qui prétendent en secret justifier leur propre faiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres; mais le

(1) L'endroit où est Pétersbourg n'était qu'un désert marécageux et inhabité.

feu qui nous éclairait n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours et des siècles? ouvrage qui, s'il était sèchement instructif, comme tant d'autres, serait le meilleur de tous, et dans lequel l'auteur (1) a trouvé encore le secret de plaire; partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès et de la chute de l'empire romain, dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle et rapide (2), qui approfondit tout, en paraissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans et plus fidèles. De vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent et profond (3) s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables, que Tibulle et Ovide eussent regardés comme leurs disciples, et dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, est menacé d'une chute prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique (4), qui m'a servi de maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont, après le

(1) C'est le président Hénault. Dans quelques traductions de ce discours, on a mis en note l'abbé Langlet, au lieu de M. Hénault; c'est une étrange méprise.

(2) Le président de Montesquieu.

(3) Le marquis de Vauvenargues, jeune homme de la plus grande espérance, mort à vingt-sept ans.

(4) M. Crébillon, auteur d'*Électre* et de *Rhadamiste*. Ces pièces, remplies de traits vraiment tragiques, sont souvent jouées.

grand Molière, achevé de rendre la comédie une école de mœurs et de bienséance; école qui méritait chez les Français la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui, le premier, orna la philosophie des grades de l'imagination, appartient à un temps plus reculé, il est encore l'honneur et la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares, surtout quand le goût et l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme de ces forêts où les arbres pressés et élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, et beaucoup de misère; lorsque enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue, devenue si belle, et qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république, si long-temps notre alliée, où le français est la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes, elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux et instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style marotique dans les sujets les plus nobles; c'est revêtir un prince des habits d'un farceur.

On se sert de termes nouveaux, qui sont inutiles, et qu'on ne doit hasarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts dont je suis encore plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, messieurs, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède s'était donnés par ses études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue comme ce consul parlait la sienne. Mais c'est surtout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, et qui était l'ami de M. le président Bouhier, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, et à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter et à célébrer, un ami à recevoir et à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quel charme l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres; combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'âme cette joie douce et recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de Richelieu même, c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entre eux par ce lien respectable et par le goût des beaux-arts, s'assemblaient sans se montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs successeurs, et non moins heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique, si opposée à la satire, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles seront l'éternel exemple des gens de lettres, et serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des

arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'oserais m'étendre, messieurs, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent si je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je sais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges; je sais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre fondateur et sur vos protecteurs; mais pourrai-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solennités qui sont toujours les mêmes, et qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de Richelieu, Louis XIV, un Séguier, un Colbert, un Turenne, un Condé, c'est dire à haute voix : *Roi, ministres, généraux à venir, imitez ces grands hommes.* Ignore-t-on que le panégyrique de de Trajan anima Antonin à la vertu? et Marc-Aurèle, le premier des empereurs et des hommes, n'avoue-t-il pas dans ses écrits l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'Antonin? Lorsque Henri IV entendit dans le parlement nommer Louis XII *le père du peuple*, il se sentit pénétré du désir de l'imiter, et il le surpassa.

Pensez-vous, messieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV, ne se soient pas fait entendre au cœur de son successeur, dès sa première enfance? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un et l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance; et peut-être c'est en cela qu'ils ont été le plus

grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la la justice, et ont commandé leurs armées. L'un cherchait avec éclat la gloire qu'il méritait ; il l'appelait à lui du haut de son trône; il en était suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises; il en remplissait le monde ; il déployait une âme sublime dans le bonheur et dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les cours de l'Europe et de l'Asie; les terres et les mers rendaient témoignage à sa magnificence; et les plus petits objets, sitôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, et recevaient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protége des empereurs et des rois, subjugue des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, et y vole du sein de la mort, dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires, il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui ferait penser que ce qui étonne le reste des hommes, est pour lui dans l'ordre le plus commun et le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son âme, sans s'étudier même à la cacher; et il ne peut en affaiblir les rayons qui, en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV se signala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguait. O vous, son auguste successeur, vous l'avez déjà imité, et vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfesans qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre bisaïeul, et vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu, dans le cours de ses glorieuses campagnes, forcer un ennemi digne de lui à mesurer ses armes avec les

siennes, en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta presque des victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels et les intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous, l'objet de vos vœux et de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger et le malheur même sans être troublé, et le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur et de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux : vous embrassiez ce général qui n'avait souhaité de vivre que pour vous voir triompher, cet homme que vos vertus et les siennes ont fait votre sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers et les plus illustres. Vous récompensiez déjà par votre témoignage et par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire; et cette récompense est la plus belle pour des Français.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'académie, ce qui est précieux à chacun de vous, messieurs, ce fut l'un de vos confrères, qui servit le plus votre protecteur et la France dans cette journée; ce fut lui qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner et exécuter ce conseil si prompt, si salutaire, si avidement reçu par le roi, dont la vue discernait tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément. Jouissez, messieurs, du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu (1) de votre fondateur, sur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire

(1) M. le maréchal duc de Richelieu.

particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit Louis XV après ses victoires! Il les fait encore, il ne court à ses ennemis que pour les désarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de son cœur, ils le feraient leur arbitre, au lieu de le combattre, et ce serait peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages (1). Les vertus qui le font craindre leur ont été connues dès qu'il a commandé; celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son âme dès qu'il a régné. nous avons pensé comme penseront tous les peuples et tous les siècles : jamais amour ne fut ni plus vrai ni mieux exprimé; tous nos cœurs le sentent, et vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Les médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce (2) éternisent ses triomphes et notre bonheur. Puis-je voir dans nos places publiques ce monarque humain, sculpté des mains de nos Praxitèles, environné de tous les symbôles de la félicité publique! Puis-je lire au pied de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs : *Au père de la patrie!*

(1) L'événement a justifié, en 1748, ce que disait M. de Voltaire en 1746.

(2) Les médailles frappées au Louvre sont au-dessus des plus belles de l'antiquité, non pas pour les légendes, mais pour le dessin et la beauté des coins.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE

SOUS LE NOM DU LORD BOLYNGBROCKE.

Un très-grand prince me disait, il y a deux mois, aux eaux d'Aix-la-Chapelle, qu'il se ferait fort de gouverner très-humblement une nation considérable sans le secours de la superstition. Je le crois fermement, lui répondis-je; et une preuve évidente, c'est que moins notre Église anglicane a été superstitieuse, plus notre Angleterre est devenue florissante; encore quelques pas, et nous en vaudrons mieux. Mais il faut du temps pour guérir le fond de la maladie, quand on a détruit les principaux symptômes.

Les hommes, me dit ce prince, sont des espèces de singes qu'on peut dresser à la raison comme à la folie. Les chefs barbares qui conquirent nos nations barbares, crurent d'abord emmuseler les peuples par le moyen des évêques. Ceux-ci, après avoir bien sellé et fessé les sujets, en firent autant aux monarques. Ils détournèrent Louis le Débonnaire ou le Sot, car on ne détrône que les sots; il se forma un cahos d'absurdités, de fanatisme, de discordes intestines, de tyrannie et de sédition qui s'est étendu sur cent royaumes. Fesons précisément le contraire, et nous aurons un effet contraire. J'ai remarqué, ajouta-t-il, qu'un très-grand nombre de bons bourgeois, de prêtres, d'artisans même, ne croit pas plus aux superstitions que les confesseurs des princes, les ministres d'état et les médecins. Mais qu'arrive-t-il? ils ont assez de bons sens pour voir l'absurdité de nos dogmes, et ils ne sont ni assez instruits ni assez sages pour péné-

trer au delà. Le Dieu qu'on nous annonce, disent-ils, est ridicule; donc il n'y a point de Dieu. Cette conclusion est aussi absurde que les dogmes qu'on leur prêche; et sur cette conclusion précipitée ils se jettent dans le crime, si un bon naturel ne les retient pas.

Proposons-leur un dieu qui ne soit pas ridicule, qui ne soit pas déshonoré par des contes de vieilles; ils l'adoreront sans rire et sans murmurer, ils craindront de trahir la conscience que Dieu leur a donnée. Ils ont un fond de raison, et cette raison ne se révoltera pas. Car enfin, s'il y a de la folie à reconnaître un autre que le souverain de la nature, il n'y en a pas moins à nier l'existence de ce souverain. S'il y a quelques raisonnemens dont la vanité trompe leur intelligence jusqu'à lui nier l'intelligence, le très-grand nombre, en voyant les astres et les animaux organisés, reconnaîtra toujours la puissance formatrice des astres et de l'homme. En un mot, l'honnête homme se plie plus aisément à fléchir devant l'Être des êtres que sous un natif de la Mecque ou de Bethléem. Il sera véritablement religieux en écrasant la superstition. Son exemple influera sur la populace, et ni les prêtres ni les gueux ne seront à craindre.

Alors je ne craindrai plus ni l'insolence d'un Grégoire VII, ni les poisons d'Alexandre VI, ni le couteau des Clément, des Ravaillac, des Balthazar Gérard, et tant d'autres coquins armés par le fanatisme. Croit-on qu'il me sera plus difficile de faire entendre raison aux Allemands qu'il ne l'a été aux princes chinois de faire fleurir chez eux une religion pure établie chez tous les lettrés depuis plus de cinq mille ans?

Je lui répondis que rien n'était plus raisonnable et plus facile, mais qu'il ne le ferait pas, parce qu'il serait entraîné par d'autres soins dès qu'il serait sur le trône; et que s'il tentait de rendre son peuple raison-

nable, les princes voisins ne manqueraient pas d'armer l'ancienne folie de son peuple contre lui-même.

Les princes chinois, lui dis-je, n'avaient point de princes voisins à craindre quand ils instituèrent un culte digne de Dieu et de l'homme. Ils étaient séparés des autres dominations par des montagnes inaccessibles et par des déserts. Vous ne pourrez effectuer ce grand projet que quand vous aurez cent mille guerriers victorieux sous vos drapeaux, et alors je doute que vous l'entrepreniez. Il faudrait, pour un tel projet, de l'enthousiasme dans la philosophie, et le philosophe est rarement enthousiaste. Il faudrait aimer le genre humain, et j'ai peur que vous ne pensiez qu'il ne mérite pas d'être aimé. Vous vous contenterez de fouler l'erreur à vos pieds, et vous laisserez les imbéciles tomber à genoux devant elle.

Ce que j'avais prédit est arrivé; le fruit n'est pas encore tout-à-fait assez mûr pour être cueilli.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DÉFAUTS

DE LA POÉSIE ET DE L'ÉLOQUENCE

DANS LA LANGUE FRANÇAISE.

1749.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KELH.

Les deux ouvrages suivans ont été constamment attribués à M. de Voltaire; et comme nous n'avons aucune preuve qu'ils ne soient pas de lui, nous les plaçons dans cette édition.

Celui qui a pour titre: *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française*, nous semble avoir été fait sous les yeux de M. de Voltaire par un de ses élèves. On y retrouve les mêmes principes de goût, les mêmes opinions que dans ses ouvrages sur la littérature. Il parut dans un temps où M. de Voltaire avait à combattre une cabale nombreuse, acharnée, formée par les hommes de lettres les plus célèbres, n'ayant d'autre appui que celui de quelques jeunes gens en qui l'enthousiasme pour son génie l'emportait sur la jalousie, ou qu'il s'était attachés par des bienfaits. On voit par ses lettres qu'il leur donnait quelquefois le plan et les

principales idées des ouvrages qu'il désirait opposer à ses ennemis.

Le panégyrique de Saint-Louis a passé pour être de M. de Voltaire, dans le temps où il fut prononcé. Les traits heureux répandus dans cet ouvrage, l'esprit philosophique qui y règne, et qui était alors inconnu dans la chaire; le style qui est à la fois simple et noble, mais éloigné de ce style oratoire, si propre à cacher sous la pompe des mots le vide des idées; tout cela nous porte à croire que cette opinion n'était pas destituée de fondement. On prétend que le prédicateur avait consulté M. de Voltaire sur un panégyrique qu'il avait fait lui-même : dans un moment d'humeur contre le mauvais style de ce sermon, M. de Voltaire le jeta au feu. Cependant l'auteur, qui avait fondé sur le succès de son discours l'espérance de sa fortune, était au désespoir; il fallait avoir un autre panégyrique, et l'apprendre en huit jours. M. de Voltaire eut pitié de lui, et fit en deux jours le discours qu'on trouve ici, et qui eut alors beaucoup de succès.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DÉFAUTS

DE L'ÉLOQUENCE ET DE LA POÉSIE(1).

AYANT accompagné en France plusieurs jeunes étrangers, j'ai toujours tâché de leur inspirer le bon goût, qui est si cultivé dans notre nation, et de leur faire lire avec fruit les meilleurs auteurs. C'est dans

(1) La première édition de cet ouvrage est de 1749.

cet esprit que j'ai fait ce recueil, pour l'utilité de ceux qui veulent connaître les vraies beautés de la langue française et en bien sentir les charmes.

On ne peut se flatter de connaître une langue qu'à proportion du plaisir qu'on éprouve en lisant; mais cette facilité ne s'acquiert pas tout d'un coup; elle ressemble aux jeux d'adresse, dans lesquels on ne se plaît que lorsqu'on y réussit.

J'ai vu plusieurs étrangers à Paris ne pas distinguer si une tragédie était écrite dans le style des Racine et des Voltaire, ou dans celui des Danchet et des Pellegrin. Je les ai vu acheter les romans nouveaux au lieu de *Zaïde.* Je me suis aperçu que, dans beaucoup de pays étrangers, les personnes les plus instruites n'avaient pas un goût sûr, et qu'elles me citaient souvent avec complaisance les plus mauvais passages des auteurs célèbres, ne pouvant distinguer dans eux les diamans vrais d'avec les faux. J'ai donc cru rendre service à ceux qui voyagent et à ceux qui parlent français dans la plupart des cours de l'Europe, en mettant sous leurs yeux des pièces de comparaison tirées des auteurs les plus approuvés qui ont traité les mêmes sujets; c'est de toutes les méthodes que j'ai employées auprès des jeunes gens, celle qui m'a toujours le plus réussi; mais ces pièces de comparaison seraient inutiles pour former l'esprit de la jeunesse, si elles n'étaient accompagnées de réflexions; qui aident des yeux peu accoutumés à bien observer ce qu'ils voient.

Je lisais, par exemple, il n'y a pas long-temps, avec un jeune comte de l'empire, qui donne les plus grandes espérances, les traductions que Malherbe et Racan ont fait de cette strophe d'Horace :

Pallada mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas regumque turres,
O beate Sexti.

Voici la traduction de Racan :

Les lois de la mort sont fatales
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.
(Ode bachique au pr. Ménard.)

Celle de Malherbe est plus connue :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.
(Consolat. à Du Périer)

Je fus obligé de faire voir à ce jeune homme pourquoi les vers de Malherbe l'emportent sur ceux de Racan.

En voici les raisons : 1° Malherbe commence par une image sensible,

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre ;

et Racan commence par des mots communs qui ne font point d'image, qui ne peignent rien.

Les lois de la mort sont fatales; nos jours sont sujets aux Parques. Termes vagues, diction impropre, vice de langage ; rien n'est plus faible que ces vers.

2° Les expressions de Malherbe embellissent les choses les plus basses. *Cabane* est agréable et du beau style, et *taudis* est une expression du peuple.

3° Les vers de Malherbe sont plus harmonieux ; et j'oserais même les préférer à ceux d'Horace, s'il est permis de préférer une copie à un original. Je défendrais en cela mon opinion, en fesant remarquer que Malherbe finit sa stance par une image pompeuse, et

qu'Horace laisse peut-être tomber la sienne avec *O beate Sexti.* Mais en accordant cette petite supériorité à un vers de Malherhe, j'étais bien éloigné de comparer l'auteur à Horace. Je sais trop la distance infinie qui est de l'un à l'autre. Un peintre flamand peut peindre un arbre aussi bien que Raphaël. Il ne sera pas pour cela égal à Raphaël.

Ayant donc éprouvé que ces petites discussions contribuaient beaucoup à former et à fixer le goût de ceux qui voulaient s'instruire de bonne foi, et se procurer les vrais plaisirs de l'esprit, je vais sur ce plan choisir par ordre alphabétique les morceaux de poésie et de prose qui me paraissent les plus propres à donner de grandes idées et élever l'âme, à lui inspirer cet attendrissement qui adoucit les mœurs, et qui rend le goût de la vertu et de la vérité plus sensible. Je mêlerai même quelquefois à ces pièces de prose et de poésie de petites digressions sur certains genres de littérature, afin de rendre l'ouvrage d'une utilité plus étendue, et je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j'appelle classiques, je veux dire des auteurs qu'on peut mettre au rang des anciens qu'on lit dans les classes, et qui servent à former la jeunesse. Je cherche à l'instruire dans la langue vivante autant qu'on l'instruit dans les langues mortes.

AMITIÉ.

Il y a lieu d'être surpris que si peu de poètes et d'écrivains aient dit en faveur de l'*amitié* des choses qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans Corneille, ni dans Racine, ni dans Boileau, ni dans Molière. La Fontaine est le seul poète célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie. Il dit à la fin de la fable *des deux Amis* :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-mêmes ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Le second vers est le meilleur, sans contredit, de ce passage. Le mot de *pudeur* n'est pas propre : il fallait *honte*. On ne peut dire, j'ai la *pudeur* de parler devant vous, au lieu de j'ai *honte* de parler devant vous ; et on sent d'ailleurs que les derniers vers sont faibles ; mais il règne dans ce morceau, quoique défectueux, un sentiment tendre et agréable, un air aisé et familier, propre au style des fables.

Je trouve dans la *Henriade* un trait sur l'amitié beaucoup plus fort.

Il aimait non en roi, non en maître sévère,
Qui permet qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié senti les nobles flammes :
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes,
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !

Cela est dans un goût plus mâle, plus élevé que le passage de la Fontaine. Il est aisé de sentir la différence des deux styles, qui conviennent chacun à leur sujet.

Mais j'avoue que j'ai vu des vers sur l'amitié qui me paraissent infiniment plus agréables. Ils sont tirés d'une épître imprimée dans les *Œuvres* de M. de Voltaire.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite (1)

(1) Ce fragment offre quelques variantes dans les dernières éditions.

O tranquille amitié! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Et dans tous les états, et dans toutes les heures;
Sans toi tout homme est seul; il peut par ton appui
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Amitié! don du ciel, et passion du sage!
Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur.

Il y a dans ce morceau une douceur bien plus flatteuse que dans l'autre. Le premier semble plutôt la satire de ceux qui n'aiment pas, et le second est le véritable éloge de l'amitié. Il échauffe le cœur. On en aime mieux son ami quand on a lu ce passage.

Que j'aime ce vers!

Multiplier son être, et vivre dans autrui.

Qu'il me paraît nouveau de dire que l'amitié doit être la seule passion du sage! En effet, si l'amitié ne tient pas de la passion, elle est froide et languissante, ce n'est plus qu'un commerce de bienséance.

Il sera utile, de comparer tous ces morceaux avec ce que dit *sur l'amitié* madame la marquise de Lambert, dame très-respectable par son esprit et par sa conduite, et qui mettait l'amitié au rang des premiers devoirs.

« La parfaite amitié nous met dans la nécessité d'être
« vertueux. Comme elle ne se peut conserver qu'entre
« personnes estimables, elle vous force à leur res-
« sembler. Vous trouverez, dans l'amitié, la sûreté
« du bon conseil, l'émulation du bon exemple, le
« partage dans vos douleurs, le secours dans vos
« besoins. »

Il est vrai que ce morceau de prose ne peut faire le même plaisir ni à l'oreille, ni à l'âme, que les vers

que j'ai cités. « La sentence, dit Montaigne, pressée « aux pieds nombreux de la poésie, élance mon âme « d'une plus vive secousse. » J'ajouterai encore que les beaux vers, en français, sont presque toujours plus corrects que la prose. La raison en est que la difficulté des vers produit une grande attention dans l'esprit d'un bon poète, et de cette attention continue se forme la pureté du langage; au lieu que, dans la prose, la facilité entraîne l'écrivain et fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de logique dans cette phrase.

Comme l'amitié ne peut se conserver qu'entre personnes estimables, elle vous force à leur ressembler.

Si vous êtes déjà ami, vous êtes donc une de ces personnes estimables. *A leur ressembler* n'est donc pas juste. Je crois qu'il fallait dire :

L'amitié ne se pouvant conserver qu'entre des cœurs estimables, elle force à l'être toujours.

Le partage dans vos douleurs est encore une faute contre la langue; il fallait dire : on *partage vos douleurs*, on *prévient vos besoins*. Ces observations, qu'on doit faire sur tout ce qu'on lit, servent à étendre l'esprit d'un jeune homme et à le rendre juste; car le seul moyen de s'accoutumer à bien juger dans les grandes choses, est de ne se permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore un passage sur l'amitié, que je trouve plus tendre encore que ceux que j'ai cités. Il est à la fin d'une de ces épîtres familières en vers, pour lesquelles M. de Voltaire me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,

Toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
Au monde, à l'inconstance, ardens à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer !

AMOUR.

Je me garderai bien, en voulant former des jeunes gens, de citer ici des descriptions de l'amour plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de l'amour tirés de deux célèbres poètes, dont l'un, qui est feu Rousseau, n'a pas toujours parlé avec tant de bienséance; et l'autre, qui, est M. de Voltaire, a, ce me semble, toujours fait aimer la vertu dans ses écrits.

Portrait de l'Amour, tiré de la volière de Rousseau ou de l'Épître à madame d'Ussé. (*Vers* 68 *et suiv.*)

Jadis sans *choix* (1), les humains dispersés,
Troupe féroce et nourrie au carnage,
Du seul instinct suivaient la loi sauvage,
Se renfermaient dans les antres cachés,
Et de leurs troncs par la faim arrachés (2),
Allaient, errans au gré de la nature,
Avec les ours disputer la pâture.
De ce chaos l'Amour *réparateur* (3)
Fut de leurs lois le premier fondateur :
Il sut fléchir leurs humeurs indociles,
Les réunir dans l'enceinte des villes,
Des premiers arts leur donna les leçons,
Leur enseigna l'*usage* (4) des moissons;
Chez eux logea l'amitié secourable,
Avec la paix, sa sœur inséparable;

(1) Terme oiseux.
(2) Vers dur.
(3) Impropre.
(4) Impropre.

Et, devant tout, dans les terrestres lieux ;
Fit respecter l'autorité des dieux.
Tel fut ici le siècle de *Cybèle*,
Mais à ce *Dieu* (1) la terre enfin rebelle,
Se rebuta d'une si douce loi,
Et de ses mains voulut se faire un roi.
Tout aussitôt, évoqué par la haine,
Sort de ses flancs un monstre à forme humaine,
Reste dernier de ces cruels Typhons,
Jadis formés dans le gouffres profonds.
D'un faible enfant il a le front timide :
Dans ses yeux brille une douceur perfide ;
Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'avoir volé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'insinue;
Puis tout-à-coup, impérieux vainqueur,
Porte le trouble et l'effroi dans le cœur :
Les trahisons, la noire tyrannie,
Le désespoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte au regard effaré,
Suivent son char de soupçons entouré.
Ce fut sur lui que la terre *ennemie*,
De sa révolte *appuya l'infamie* (2) ;
Bientôt séduits par ses trompeurs appas,
Les *flots* d'humains *marchèrent* (3) sur ses pas.
L'amour par lui dépouillé de sa puissance,
Remonte au ciel, séjour de sa naissance.

Temple de l'Amour, tiré de la Henriade.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais, respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses traveaux hardis surpassa la nature.

(1) Dieu est trop près de Cibèle.
(2) Mots impropres.
(3) Les flots ne marchent pas.

Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit murir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfesante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs.
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbre leur honte et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence;
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les refus attirans, et les tendres désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide;
La haîne et le couroux, répendant leur venin,

Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La malice les voit, et d'un souris perfide,
Applaudit, en passant, leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leur fureur,
Et baisse, en soupirant, ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plus tendres plaisirs compagne malheureuse,
Que l'amour a choisi son séjour éternel, etc.

Ces deux descriptions morales de l'amour n'en sont pas moins intéressantes pour cela. Celle qui est tirée de la *Henriade* est plus pittoresque que l'autre, et d'un style plus coulant et plus correct; mais elle ne me paraît pas écrite avec plus d'énergie. Il y a seulement je ne sais quoi de plus doux et de plus intéressant.

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto.

Il faut voir à présent comment l'archevêque de Cambrai, l'illustre Fénélon, auteur de *Télémaque*, a traité le même sujet. Il a aussi parlé de l'amour et de son temple.

« On me conduisit au temple de la déesse, elle en « a plusieurs dans cette île; car elle est particulié- « ment adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos. C'est « à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de « de marbre; c'est un parfait péristyle : les colonnes « sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent « cet édifice très-majestueux; au-dessus de l'archi- « trave et de la frise sont, à chaque face, de grands « frontons où l'on voit, en bas-relief, toutes les plus « agréables aventures de la déesse; à la porte du « temple est sans cesse une foule de peuples qui vien- « nent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais, dans « l'enceinte du lieu sacré, aucune victime. On n'y « brûle point, comme ailleurs, la graisse des « génisses et des taureaux. On n'y répand jamais leur

« sang. On présente seulement devant l'autel les bêtes « qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne « soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache. On « les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; « leurs cornes sont dorées, et ornées de bou- « quets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été « présentées devant l'autel, on les renvoie dans un « lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins « des prêtres de la déesse.

« On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfu- « mées, et du vin plus doux que le nectar. Les prê- « tres sont revêtus de longues robes blanches, avec « des ceintures d'or et des franges de même au bas de « leurs robes. On brûle nuit et jour, sur les autels, « les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils for- « ment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. « Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons « pendans; tous les vases qui servent au sacrifice sont « d'or; un bois sacré de myrte environne le bâtiment. « Il n'y a que des jeunes garçons et des jeunes filles « d'une rare beauté qui puissent présenter les vic- « times aux prêtres, et qui osent allumer le feu des « autels, mais l'impudence et la dissolution déshono- « rent un temple si magnifique. » (Télém., l. IV.)

Je ne puis m'empêcher de convenir que cette description est d'une grande froideur en comparaison de la poésie que nous avons vus. Rien ne caractérise ici le temple de l'amour. Ce n'est qu'une description vague d'un temple en général. Il n'y a rien de moral que la dernière phrase. Mais l'*impudence* et la *dissolution* caractérisent la débauche et non pas l'amour. Tout le mérite de ce morceau me paraît consister dans une prose harmonieuse; mais elle manque de vie.

Tous ces exemples confirment de plus en plus que les mêmes choses bien dites en vers, ou bien dites en

prose, sont aussi différentes qu'un vêtement d'or et de soie l'est d'une robe simple et unie ; mais aussi la médiocre prose est encore plus au-dessus des vers médiocres, que les bons vers ne l'emportent sur la bonne prose.

On m'a demandé souvent s'il y avait quelque bon livre en français, écrit dans la prose poétique du *Télémaque*. Je n'en connais point, et je ne crois pas que ce style put être bien reçu une seconde fois. C'est, comme on l'a dit, une espèce bâtarde qui n'est ni poésie, ni prose, et qui étant sans contrainte, est aussi sans grande beauté ; car la difficulté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agrémens de l'art. Le *Télémaque* est écrit dans le goût d'une traduction en prose d'Homère, et avec plus de grâce que la prose de madame Dacier ; mais enfin, c'est de la prose qui n'est qu'une lumière très-faible devant les éclairs de la poésie, et qui atteste seulement l'impuissance de rendre les poètes de l'antiquité en vers français.

AMBITION.

J'AURAIS dû, en suivant l'ordre alphabétique, traiter l'ambition avant l'amitié ; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J'ai préféré le sentiment à l'ordre. Je ne sais pourquoi l'ambition est le sujet de beaucoup plus de pièces de poésie et d'éloquence que l'amitié ; n'est-ce point qu'on réussit mieux à caractériser les passions funestes, que les doux penchans du cœur ? Il entre toujours de la satire dans ce qu'on dit de l'ambition. Quoi qu'il en soit, j'aime à voir dans la *Henriade*,

L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.

Mais que la Fontaine a de charmes dans un des prologues de ses fables !

Deux démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un amour, et l'autre ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'amour.

Voilà des vers parfaits dans leur genre. Heureux les esprits capables d'être touchés comme il faut de pareilles beautés, qui réunissent la simplicité et l'extrême éloquence !

Qu'on lise encore dans *Athalie* ce que Mathan dit de son ambition :

J'approchai par degrés de l'oreille des rois ;
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiais leur cœur, je flattais leurs caprices ;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices ;
Près de leur passion rien ne me fut sacré ;
De mesure et de poids je changeais à leur gré, etc.

Je trouve l'ambition caractérisée plus en grand, et peinte dans son plus haut degré, dans la tragédie de *Mahomet*. C'est Mahomet qui parle :

Je suis ambitieux tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués par la victoire.
Voit du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encore sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,

Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré dont les membres épars,
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur les débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie :
Je détruis sa faiblesse et son idolatrie ;
Sous un roi, sous un Dieu, je viens la réunir ;
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

Voilà bien l'ambition à son comble ; celui qui parle ainsi veut être à la fois conquérant, législateur, roi, pontife et prophète ; et il y parvient. Il faut avouer que les autres desseins des plus grands hommes sont de bien petites vanités auprès de cette ambition. On ne peut la décrire avec plus de force et de justesse. Mathan me paraît parler en subalterne, et Mahomet en maître du monde. J'observerai, en passant, que l'un et l'autre avouent le fond de leur erreur, ce qui n'est guère naturel (1); mais ce défaut est bien plus grand dans *Mathan* que dans *Mahomet*. On ne dit point de soi qu'on est scélérat ; mais on peut dire qu'on

(1) L'auteur de cet article nous paraît trop sévère. Tout homme qui prêche une religion est aux yeux de celui qui ne la croit pas, ou un imbécille ou un fripon. Zopire ne pouvait pas regarder Mahomet comme un sot. En voulant paraître persuadé, Mahomet se serait donc bien plus avili devant Zopire qu'en lui avouant ses projets ambitieux.

est ambitieux. La grandeur de l'objet ennoblit jusqu'à la fourberie même aux yeux des hommes.

ARMÉE.

Je ne vois guère de description d'armée qui mérite notre attention dans les poètes tragiques, que celle qu'on lit dans le *Cid*.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin, avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle *dessous* (1), et d'un commun effort,
Les Maures et la mer *montent jusques* (2) au port.
On les laisse passer, tout leur paraît tranquille;
Point de soldat au port, point aux murs de la ville;
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent,
Ils paraissent armés, les Maures se confondent;
L'épouvante les prend à demi-descendus,
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre;
Et nous fesons couler des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient.
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous (3) *de pied ferme il tire* leurs alfanges,
De notre sang au leur font d'*horribles mélanges* (4);
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

(1) Prosaïque. (2) Dur.
(3) Prosaïque. (4) Ce pluriel est vicieux.

Je crois que tout le monde tombera d'accord qu'il y a plus d'âme et de pathétique dans la description d'une armée prête à attaquer, que fait l'illustre Fénélon au dixième livre des *Aventures de Télémaque*. Ce n'est point une description circonstanciée ; elle est vague ; elle ne spécifie rien ; elle tient plus de la déclamation que de cet air de vérité qui a un si grand mérite: mais il a l'art de parler au cœur jusque dans l'appareil de la guerre.

« Pendant qu'ils raisonnaient ainsi, on entendit « tout-à-coup un bruit confus de chariots et de che- « vaux hennissans, d'hommes qui poussaient des hur- « lemens épouvantables, et des trompettes qui rem- « plissaient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : « *Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour* « *pour éviter les passages gardés! Les voilà qui* « *viennent assiéger Salente!* Les vieillards et les « femmes paraissent consternés. *Hélas!* disaient-ils, « *fallait-il quitter notre chère patrie, la fertile* « *Crète, et suivre un roi malheureux au travers de* « *tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise* « *en cendres comme Troie!* On voyait de dessus les « murailles nouvellement bâties, dans la vaste cam- « pagne, briller au soleil les casques, les cuirasses et « les boucliers des ennemis. Les yeux en étaient éblouis. « On voyait aussi les piques hérissées qui couvraient « la terre, comme elle est couverte par une abon- « dante moisson que Cérès prépare dans les campagnes « d'Enna en Sicile, pendant les chaleurs de l'été, pour « récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déjà « on remarquait les chariots armés de faux tran- « chantes; on distinguait facilement chaque peuple « venu à cette guerre. »

Je suis bien plus ému ici par Fénélon que par Corneille. Ce n'est pas que les vers ne soient, à mérite

égal, incomparablement au-dessus de la prose; mais ici la description a un fond plus touchant que celle de Corneille; et il faut bien considérer qu'un acteur, dans une pièce de théâtre, ne doit presque jamais s'exprimer comme un auteur qui parle à l'imagination du lecteur. Il faut sentir combien Corneille et Fénélon avaient chacun un but différent.

Pour prouver incontestablement la supériotité de la poésie sur la prose, dans le même genre de beautés, considérons ce même objet d'une armée en bataille dans le huitième chant de la *Henriade*.

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure
Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avait long-temps respecté les trésors
Dont Flore et les Zéphirs embellissaient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les bergers de ses lieux coulaient des jours tranquilles.
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité;
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes :
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent dans ses lieux :
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits.
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il cours dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,

Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers :
D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes ;
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes ;
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... ; mais alors il était vertueux ;
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteste et que la ligue estime ;
Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance et le nom ;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armant détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Etale les beautés de sa tige étrangère.

....

Plus loin sont La Trimouille, et Clermont et Feuquières;
Le malheureux de Nelse, et l'heureux Lesdiguières :
D'Ailli, pour qui ce jour fut un jour si fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et rangé près du roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.
Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes prospice;
Soit que l'âme en effet ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguissait ses chagrins sous sa fausse allégresse ;
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crains mouvans de sa tête superbe,

Impatient du freint, vole et bondit sur l'herbe,
Tel paraissait Egmont; une noble fureur
Éclate dans ses yeux et brûle dans son cœur;
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la victoire:
Hélas! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil.
Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence:
« Vous êtes nés Français, et je suis votre roi;
« Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi:
« Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
« Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
« Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »
A ces mots que le roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors, en même temps,
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Au mouquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'on de plus terrible et la flamme et le fer.
On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère:
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Il y a dans cette description plus de pathétique en-

core et plus de portraits touchans que dans le *Télémaque*. Ce morceau, *Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes*, forme un mélange délicieux de tendresse et d'horreur. Le poète met ici son art à rendre la guerre odieuse, dans le temps même qu'il sonne la charge, et qu'il inspire l'ardeur du combat dans l'âme du lecteur. La comparaison *des deux mers qui se choquent* étonne l'imagination. La peinture *de la baïonnette au bout du fusil* est d'un goût nouveau, vrai et noble; c'est un des plus grands mérites de la poésie de peindre les détails.

Verbis ea vincere magnum
Quàm sit et angustis hunc addere rebus honorem.

ASSAUT.

Cet art de peindre les détails et d'écrire des choses que la poésie française évite communément, se trouve d'une manière bien sensible dans le récit d'un assaut donné aux faubourgs de Paris.

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, et du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre;
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas,
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux,
On entendait gronder ces bombes effroyables,

Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrens de soufre répandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle et marchent sans effroi.
Mornai parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave et non moins intrépide :
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire,
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de son sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts ;
Ils comblent les fossés de facines, de morts :
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à léur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà de ces mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs devant lui restent plein d'effroi.
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi ;
Ils cédaient; mais Mayenne à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime :

Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont il n'osait soutenir les regards
Sur le mur avec eux la discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre.
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort;
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine:
Les assiégeans surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés,
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.

Il est visible que l'auteur a joûté contre le grand peintre Homère dans cette description; car, comme Homère s'attache à animer tout, et à peindre toutes les choses qui étaient en usage de son temps, le poète français entre dans les détails de toutes les machines dont nous nous servons : chemin couvert attaqué, fascines portées, mines, bombes, tout est exprimé.

Mettons en parallèle ce morceau épique, avec la traduction d'une description à peu près semblable dans l'*Iliade*, et voyons comment la Motte a rendu le poète grec.

Sous des chefs différens il range cinq cohortes,
Dont l'égale valeur assiége autant de portes.
Sur les nouveaux remparts, l'Argien plus vaillant,
De tout côté s'oppose aux coups de l'assaillant;
Hector veut le premier forcer avec Éné
La porte qu'occupaient Ulysse, Idoménée,

Digne de Jupiter qui lui donna le jour ;
Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour,
C'est envain que des murs, tombe une horrible grêle ;
C'est envain que la pierre avec les traits se mêle:
Rien ne peut réussir à les décourager,
La gloire à leurs regards efface le danger.
Appuyé l'un de l'autre, ils montent aux murailles,
Les fossés sont bientôt comblés de funérailles.
Plusieurs tombent mourans qui s'estiment heureux
D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.
Courage, mes amis, criait le roi de Pile,
Courage, défendez notre dernier asile;
Soutenez bien l'honneur de vos premiers exploits,
Vos femmes, vos enfans, vous pressent par ma voix.
Jupiter d'Ilion nous promit la ruine;
Ne faites point mentir la promesse divine.
Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours,
Mais le son de sa voix les animait toujours.
Des Troyens cependant l'opiniâtre audace,
Rend effort pour effort, menace pour menace;
Et sous leurs boucliers tout hérissé de dards,
Ils atteignaient déjà le sommet des remparts.

Malgré la sécheresse de ces vers on voit aisément la richesse du fond du sujet; mais le pinceau de M. de la Motte n'est point moelleux et n'a nulle force. Il règne dans tout ce qu'il fait un ton froid, didactique, qui devient insupportable à la longue. Au lieu d'imiter les belles peintures d'Homère, et l'harmonie de ses vers, il s'amuse à considérer que Nestor dans la chaleur du combat pourrait n'être pas entendu ; et il croit avoir de l'esprit en disant :

Le bruit ne laisse pas distinguer ses discours.

Le pis de tout cela est qu'il n'y a pas un mot dans Homère, ni de Nestor haranguant, ni de plusieurs qui tombent mourans, et qui s'estiment heureux de servir d'échelle à leurs compagnons, ni d'effort pour

effort et de menace pour menace; tout cela est de M. de la Motte.

Ses vers sont bas et prosaïques; ils jettent même un ridicule sur l'action. Car c'est un portrait comique que celui d'un homme qui parle et qu'on n'entend point. Il faut avouer que la Motte a gâté tous les tableaux d'Homère. Il avait beaucoup d'esprit; mais il s'était corrompu le goût par une très-mauvaise philosophie qui lui persuadait que l'harmonie, la peinture, et le choix des mots étaient inutiles à la poésie; pourvu que l'on cousît ensemble quelques traits communs de morale, on était au-dessus des plus grands poètes. La véritable philosophie aurait dû lui apprendre, au contraire, que chaque art a sa nature propre, et qu'il ne fallait point traduire Homère avec sécheresse, comme il serait permis de traduire Épictète.

La Motte avait donné d'abord de très-grandes espérances par les premières odes qu'il composa, mais bientôt après il tomba dans le mauvais goût, et il devint un des plus mauvais auteurs. Il crut avoir corrigé Homère. Cet excès d'orgueil lui ayant mal réussi, il écrivit contre la poésie. Il fut sur le point de corrompre le goût de son siècle; car il avait eu l'adresse de se faire un parti considérable, et de se faire louer dans tous les journaux; mais sa cabale est tombée avec lui. Le temps fait justice, et met toutes les choses à leur place.

BATAILLE.

Les batailles ont tant de rapport avec ce que je viens de mettre sous les yeux, que je ne m'étendrai pas sur cet article. Je remarquerai seulement que l'on a toujours donné la préférence à Homère sur Virgile pour cette grande partie du poëme épique.

Je ne sais si le Tasse n'est pas encore supérieur à Homère dans la description des batailles. Quelles peintures vives et pénétrantes dans celle qui se donne au vingtième chant, et avec quelle force ce grand homme se soutient au bout de sa carrière!

Giace il cavallo al suo signore appresso;
Giace il compagno appo il compagno estinto;
Giace il nemico appo il nemico; e spesso
Sul morto il vivo, il vincitor sul vinto.
Non v'è silenzio, e non v'è grido espresse;
Ma odi un non sò che roco e indistinto:
Fremiti di furor, mermori d'ira,
Gemitl di chi langue, e di chi spira.

(Tasso, Gerus., c. XX, st. 51.)

Que tout cela est vrai, terrible, passionné! Pour moi, j'avoue que les descriptions d'Homère ne me semblent pas renfermer tant de beauté. Ce que j'aime dans la bataille d'Ivri, c'est la foule des comparaisons et des métaphores rapides, les aventures touchantes jointes à l'horreur de l'action, la vertu stoïque de Mornai, opposée à la rage des combattans; l'éloge même de l'amitié au milieu du carnage; la clémence, après la victoire; cela fait un tout que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque, entre autrres choses qui m'ont frappé, cette fin de la bataille.

L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent;
Les uns, sans résistance à leur vainqueur offerts;
Fléchissent les genoux et demandent des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,

Dans les profondes eaux se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Je me suis toujours demandé pourquoi ces descriptions en vers me fesaient tant de plaisir, pendant que les récits des batailles me causaient tant de langueur dans les historiens. La véritable raison, à mon sens, c'est que les historiens ne peignent point comme les poètes. Je vois dans Mézeray et dans Daniel, des régimens qui avancent et des corps de réserve qui attendent, des postes pris, un ravin passé, et tout cela presque toujours embrouillé. Mais de la vivacité, de la chaleur, de l'horreur, de l'intérêt, c'est ce qui se trouve dans l'histoire encore moins que l'exactitude.

CARACTÈRES ET PORTRAITS.

Le plus beau caractère que j'aie jamais lu est malheureusement tiré d'un roman, et même d'un roman qui, en voulant imiter le *Télémaque*, est demeuré fort au-dessous de son modèle. Mais il n'y a rien dans le *Télémaque* qui puisse, à mon gré, approcher du portrait de la reine d'Égypte, qu'on trouve dans le premier volume de Séthos.

« Elle ne s'est point laissé aller comme bien des « rois aux injustices, dans l'espoir de les racheter « par ses offrandes; et sa magnificence à l'égard des « dieux, a été le fruit de sa piété, et non le tribut « de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la « vexation, la persécution, par les conseils d'une piété « mal entendue, elle n'a voulu tirer de la religion « que des maximes de douceur, et elle n'a fait usage

« de la sévérité, que suivant l'ordre de la justice gé-
« nérale, et par rapport au bien de l'état. Elle a prati-
« qué toutes les vertus des bons rois, avec une défiance
« modeste qui la laissait à peine jouir du bonheur
« qu'elle procurait à ses peuples. La défense glorieuse
« des frontières, la paix affermie au dehors et au
« dedans du royaume, les embellissemens et les éta-
« blissemens de différentes espèces, ne sont ordi-
« nairement, de la part des autres princes, que des
« effets d'une sage politique que les dieux juges du
« fond des cœurs ne récompensent pas toujours; mais
« de la part de notre reine, toutes ces choses ont été
« des actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu pour
« principe que l'amour de ses devoirs, et la vue du
« bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine
« puissance comme un moyen de satisfaire ses passions
« elle a conçu que la tranquillité du gouvernement
« dépendait de la tranquillité de son âme, et qu'il n'y
« a que les esprits doux et patiens qui sachent se
« rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a
« éloigné de sa pensée toute vengeance; et, laissant
« à des hommes privés la honte d'exercer leur haine
« dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné comme les
« dieux avec un plein pouvoir de punir. Elle a répri-
« mé les esprits rebelles, moins parce qu'ils résis-
« taient à ses volontés, que parce qu'ils fesaient obs-
« tacle au bien qu'elle voulait faire; elle a soumis
« ses pensées aux conseils des sujets, et tous les
« ordres du royaume à l'équité de ses lois; elle a
« désarmé les ennemis étrangers par son courage et
« par sa fidélité à sa parole, et elle a surmontée les
« ennemis domestiques par sa fermeté et par l'heu-
« reux accomplissement de ses projets. Il n'est jamais
« sorti de sa bouche ni un secret ni un mensonge, et
« elle a cru que la dissimulation nécessaire pour régner

« ne devait s'étendre que jusqu'au silence; elle n'a
« a point cédé aux importunités des ambitieux, et les
« assiduités des flatteurs n'ont point enlevé les ré-
« compenses dues à ceux qui servaient leur patrie loin
« de sa cour. La faveur n'a point été en usage sous son
« règne; l'amitié même qu'elle a connue et cultivée
« ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite,
« souvent moins affectueux et moins prévenant. Elle
« a fait des grâces à ses amis, et elle a donné des
« postes importans aux hommes capables. Elle a ré-
« pandu des honneurs sur les grands, sans les dispen-
« ser de l'obéissance, et elle a soulagé le peuple sans
« lui ôter la nécessité du travail. Elle n'a point donné
« lieu à des hommes nouveaux de partager avec le
« prince, et inégalement pour lui, les revenus de
« de son état; et les deniers du peuple ont satisfait
« sans regret aux contributions proportionnées qu'on
« exigeait d'eux, parce qu'elles n'ont point servi à
« rendre leurs semblables plus riches, plus orgueil-
« leux et plus méchans. Persuadée que la providence
« des dieux n'exclut point la vigilance des hommes,
« qui est un de ses présens, elle a prévenu les misères
« publiques par des provisions régulières; et rendant
« ainsi toutes les années égales, sa sagesse a maîtrisé en
« quelque sorte les saisons et les élémens. Elle a faci-
« lité les négociations, entretenu la paix et porté le
« royaume au plus haut point de la richesse et de la
« gloire, par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que
« la sagesse de son gouvernement attirait des pays les
« plus éloignés; et elle a inspiré à ces peuples l'hos-
« pitalité qui n'était point encore assez établie chez
« les Égyptiens.

« Quand il s'est agi de mettre en œuvres les grandes
« maximes du gouvernement, et d'aller au bien gé-
« néral, malgré les inconvéniens particuliers, elle a

« subi avec une généreuse indifférence les murmures
« d'une populace aveugle, souvent animée par les
« calomnies secrètes des gens plus éclairés qui ne
« trouvent pas leur avantage dans le bonheur public :
« hasardant quelquefois sa propre gloire pour l'intérêt
« d'un peuple méconnaissant, elle a attendu sa justi-
« fication du temps ; et quoique enlevée au commen-
« cement de sa course, la pureté de ses intentions,
« la justesse de ses vues, et la diligence de l'exécution,
« lui ont procuré l'avantage de laisser une mémoire
« glorieuse, et un regret universel. Pour être plus
« en état de veiller sur le total du royaume, elle a
« confié les premiers détails à des ministres sûrs,
« obligés de choisir des subalternes qui en choisiraient
« encore d'autres dont elle ne pouvait plus répondre
« elle-même, soit par l'éloignement, soit par le
« nombre. Ainsi, j'oserai le dire devant nos juges et
« devant ses sujets qui m'entendent : si dans un peuple
« innombrable, tel que l'on connaît celui de Mem-
« phis et des cinq mille villes de la dynastie, il s'est
« trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé,
« non seulement la reine est excusable par l'impossi-
« bilité de pourvoir à tout, mais elle est digne de
« louange en ce que, connaissant les bornes de l'es-
« prit humain, elle ne s'est point écartée du centre
« des affaires publiques, et qu'elle a réservé toute
« son attention pour les premières causes et pour les
« premiers mouvemens. Malheur aux princes dont
« quelques particuliers se louent quand le public a
« lieu de se plaindre ! mais les particuliers même qui
« souffrent n'ont pas droit de condamner le prince
« quand le corps de l'état est sain, et quand les prin-
« cipes du gouvernement sont salutaires. Cependant,
« quelque irréprochable que la reine nous ait paru à
« l'égard des hommes, elle n'attend par rapport à

« vous, ô justes dieux! son repos et son bonheur,
« que de votre clémence. »

Comparez ce morceau au portrait que fait Bossuet de Marie-Thérèse, reine de France, vous serez étonné de voir combien le grand maître d'éloquence est alors au-dessous de l'abbé Terrasson, qui ne passera pourtant jamais pour un auteur classique.

Portrait de Marie-Thérèse.

« Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines,
« afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité
« de sa vie plus éclatantes et plus exemplaires; ainsi,
« sa vie et sa mort également pleines de sainteté de
« grâce deviennent l'instruction du genre humain.
« Notre siècle n'en pouvait recevoir de plus parfaite,
« parce qu'il ne voyait nulle part dans une haute élé-
« vation une pareille pureté. C'est ce rare et merveil-
« leux assemblage que nous aurons à considérer dans
« les deux parties de ce discours. Voici, en peu de
« mots, ce que j'ai à dire de la plus pieuse des reines,
« et tel est le digne abrégé de son éloge. Il n'y a rien
« que d'auguste dans sa personne; il n'y rien que de
« pur dans sa vie. Accourez, peuples; venez contem-
« pler dans la première place du monde la rare et ma-
« jestueuse beauté d'une vertu toujours constante dans
« une vie si égale. Il n'importe pas à cette princesse
« où la mort frappe; on n'y voit point d'endroit
« faible par où elle pût craindre d'être surprise; tou-
« jours vigilante, toujours attentive à Dieu ou à son
« salut, sa mort si précipitée et si effroyable pour
« nous, n'avait rien de dangereux pour elle. Ainsi
« son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'uni-
« vers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre

« dans son enceinte, cette importante vérité, qu'il « n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi « les hommes que d'éviter le péché; et que la seule « précaution contre les attaques de la mort, c'est « l'innocence de la vie. C'est, messieurs, l'instruction « que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus « haut des cieux, très-haute, très-excellente, très-« puissante et très-chrétienne princesse, Marie-Thé-« rèse d'Autriche, infante d'Espagne, reine de France « et de Navarre. »

Il y a peu de choses plus faibles que cet éloge, si ce n'est les oraisons funèbres qu'on a faites depuis les Bossuet et les Fléchier. Il ne s'est guère trouvé après ces grands hommes, que de vains déclamateurs qui manquaient de force et de grâce dans l'esprit et dans le style.

Les caractères sont d'une difficulté et d'un mérite tout autre dans l'histoire, que dans les romans et dans les oraisons funèbres. On sent aisément qu'ils doivent être aussi bien écrits, et avoir de plus le mérite de la vraisemblance. Rien n'est si fade que les portraits que fait Maimbourg de ses héros. Il leur donne à tous de grands yeux bleus à fleur de tête, des nez aquilins, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent et infatigable, une patience inépuisable, une constance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu! entre tous ces fades portraits, et celui que fait de Cromwel en deux mots, l'éloquent et l'intéressant historien de l'*Essai du siècle de Louis XIV!*

« Les autres nations, dit-il, crurent l'Angleterre « ensevelie sous ses ruines, jusqu'au temps où elle de-« vint tout à coup plus formidable que jamais, sous « la domination de Cromwel qui l'assujétit en por-« tant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre,

« le masque de la religion sur le rivage, et qui dans
« son gouvernement couvrit des qualités d'un grand
« roi tous les crimes d'un usurpateur. »

Voilà dans ce peu de lignes toute la vie de Cromwell. L'auteur en eût dit trop, s'il en eût dit davantage dans une description de l'Europe, où il passe en revue toutes les nations.

Le caractère de Charles XII m'a frappé dans un goût absolument différent; c'est à la fin de l'histoire de ce monarque. Le vrai se fait sentir dans cette peinture. On sent que ce n'est pas là un portrait fait à plaisir comme celui de Valstein, qu'on a fait valoir dans Sarasin, mais qui n'est peut-être en effet qu'un amas d'oppositions et d'antithèses, et qu'une imitation ampoulée de Salluste.

Caractère de Charles XII.

« Ainsi périt à l'âge de trente-six ans et demie
« Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce
« que la prospérité a de plus grand, et ce que l'ad-
« versité a de plus cruel, sans avoir été amolli par
« l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Presque
« toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et
« unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable.
« C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jus-
« qu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans fai-
« blesses. Il a porté toutes les vertus des héros à un
« excès où elles sont aussi dangereuses que les vices
« opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses
« malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en
« Turquie. Sa libéralité, dégénérant en profusion, a
« ruiné la Suède. Son courage, poussé jusqu'à la té-
« mérité, a causé sa mort. Sa justice a été quelquefois

« jusqu'à la cruauté; et dans les dernières années, le
« maintien de son autorité approchait de la tyrannie.
« Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immor-
« taliser un autre prince, ont fait le malheur de son
« pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut
« pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.
« Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être con-
« quérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses états. Il
« voulait gagner des empires pour les donner. Sa pas-
« sion pour la gloire, pour la guerre et pour la ven-
« geance, l'empêcha d'être bon politique; qualité sans
« laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Après la
« victoire, il n'avait que de la modestie, après la dé-
« faite, que de la fermeté; dur pour les autres comme
« pour lui-même; comptant pour rien la peine et la
« vie de ses sujets, aussi bien que la sienne; homme
« unique, plutôt que grand; homme admirable, plu-
« tôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois com-
« bien un gouvernement pacifique et heureux est
« au-dessus de tant de gloire » (1).

Je vois dans ces traits un résumé de toute l'histoire de ce monarque. L'auteur ne peint, pour ainsi dire, que par les faits. Il n'a point envie de briller. Ce n'est point lui qui paraît, c'est son héros; et quoique sans envie de briller, il répand pourtant sur cette image une élégance de diction, et un sentiment de vertu et de philosophie qui charme l'âme.

Je trouve tout le contraire dans le portrait de Vals-
« tein, fait par Sarasin. « Il était, dit-il, envieux de
« la gloire d'autrui, jaloux de la sienne, implacable
« dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à
« la colère, ami de la magnificence, de l'ostentation
« et de la nouveauté. »

(1) Hist. de Charles XII.

Il semble que l'auteur, en s'exprimant ainsi, soit plus rempli de Salluste que de son héros. Je vois des traits, mais qui peuvent s'appliquer à mille généraux d'armées : *envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne ;* ce ne sont là que des antithèses. Il est si vrai qu'on est jaloux de sa propre gloire, quand on envie celle d'autrui, que ce n'est pas assurément la peine de le dire. Ce n'est pas là représenter le caractère propre et particulier d'un personnage illustre, c'est vouloir briller par un entassement de lieux communs, qui appartiennent à cent généraux d'armée aussi bien qu'à Valstein.

CHANSONS.

NOUS avons en France une foule de chansons préférables à toutes celles d'Anacréon, sans qu'elles aient jamais fait la réputation d'un auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaisir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces vaudevilles satiriques, qui déshonorent plus l'esprit qu'ils ne manifestent de talent. Je parle de ces chansons délicates et faciles, qu'on retient sans rougir, et qui sont des modèles de goût. Telle est celle-ci ; c'est une femme qui parle :

Si j'avais la vivacité
　Qui fait briller Coulange ;
Si je possédais la beauté
　Qui fait régner Fontange ;
Ou si j'étais comme Conti
　Des Grâces le modèle ;
Tout cela serait pour Créqui,
　Dût-il m'être infidèle.

(Anonime.)

Que de personnes louées sans fadeur dans cette

chanson, et que toutes ces louanges servent à relever le mérite de celui à qui elle est adressée ! mais surtout que de sentiment dans ce dernier vers !

Dût-il m'être infidèle !

Qui pourrait n'être pas encore agréablement touché de ce couplet vif et galant (1) :

En vain je bois pour calmer mes alarmes,
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris ;
Ce sont des armes
Pour mon Iris.
Le vin me fait oublier ses mépris,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

(De la Fare.)

Qui croirait qu'on eût pu faire à la louange de l'herbe qu'on appelle fougère, une chanson aussi agréable que celle-ci :

Vous n'avez point, verte fougère (2),
L'éclat des fleurs qui parent le printemps ;
Mais leur beauté ne dure guère,
Vous êtes aimable en tout temps.
Vous prêtez des secours charmans
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre :
Vous servez de lit aux amans,
Aux buveurs vous servez de verre.

(De Rochebrune.)

Je suis toujours étonné de cette variété prodigieuse

(1) Cette jolie chanson, qui fait partie des premières poésies du recueil de la Fare, se chante sur l'air : *Un inconnu*, etc.

(2) On trouve cette chanson dans quelques recueils avec les variantes suivantes :

Vous n'avez pas, humble fougère...
Mais leurs beautés ne durent guère ;
Les vôtres plaisent en tout temps.
Vous offrez, etc.

avec laquelle les sujets galans ont été maniés par notre nation. On dirait qu'ils sont épuisés, et cependant on voit encore des tours nouveaux ; quelquefois même il y a de la nouveauté jusque dans le fond des choses, comme dans cette chanson peu connue, mais qui me paraît fort digne de l'être par les lecteurs qui sont sensibles à la délicatesse :

Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats,
Dès que le trite hiver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimas ;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la saison des fleurs ;
Et quand elle a passé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

Pour bien réussir à ces petits ouvrages ; il faut dans l'esprit de la finesse et du sentiment, avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop s'abaisser, et savoir n'être point trop long.

In tenui labor.

(Virg., Géor, IV, 6)

COMPARAISONS.

Les comparaisons ne paraissent à leur place que dans le poëme épique et dans l'ode. C'est là qu'un grand poète peut déployer toutes les richesses de l'imagination, et donner aux objets qu'il peint un nouveau prix par la vraisemblance d'autres objets. C'est multiplier aux yeux des lecteurs les images qu'on leur présente. Mais il ne faut pas que ces figures soient trop prodiguées. C'est alors une intempérance vicieuse, qui marque trop d'envie de paraître, et qui dégoûte et lasse le lecteur. On aime à s'arrêter dans une pro-

menade pour cueillir des fleurs ; mais on ne veut pas se baisser à tout moment pour en ramasser.

Les comparaisons sont fréquentes dans Homère. Elles sont pour la plupart fort simples, et ne sont relevées que par la richesse de la diction. L'auteur du *Télémaque*, venu dans un temps plus raffiné, et écrivant pour des esprits plus exercés, devait, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage. En un mot, ses comparaisons sont triviales ; et comme elles ne sont pas ornées par le charme de la poésie, elles dégénèrent en langueur.

Les comparaisons dans le Tasse sont bien plus ingénieuses. Telle est, par exemple, celle d'Armide qui se prépare à parler à son amant, et qui étudie son discours pour le toucher, avec un musicien qui prélude avant de chanter un air attendrissant. Cette comparaison qui ne serait pas placée en peignant une autre qu'une magicienne artificieuse, est là tout-à-fait juste. Il y a dans le Tasse peu de ces comparaisons nouvelles. De tous les poëmes épiques, *la Henriade* est celui où j'en ai vu davantage.

Il élève sa voix : on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse :
Ainsi dans un vaisseau qu'on agite les flots,
Quand les vents apaisés ne troublent plus les eaux,
On entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la vague obéissante.
Tel paraissait Potier, dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.

Rien encore de plus neuf que cette comparaison d'un combat de d'Aumale et de Turenne.

On se plaît à les voir s'observer et se craindre,

S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre.
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit le soleil la lumière éclatante,
Brisser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et, se rompant par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Voilà comme un véritable poète fait servir toute la nature à embellir son ouvrage, et comme la science la plus épineuse devient entre ses mains un ornement; mais j'avoue que je suis plus transporté encore de ces comparaisons moins recherchées et plus frappantes, prises des plus grands objets de la nature, desquels pourtant n'avaient pas été mis en œuvre.

Sur les deux chefs alors, en même temps,
On voit des deux partis voler les combattans:
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémi, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

La Henriade est encore le seul poëme où j'aie remarqué des comparaisons tirées de l'histoire et de la bible; mais c'est une hardiesse que je ne voudrais pas qu'on imitât souvent; et il n'y a que très-peu de points d'histoire, très-connus et très-familiers, qu'on puisse employer avec succès. J'aime mieux les objets tirés de la nature. Que je vois avec plaisir Mornai vertueux à la cour, comparé à la fontaine Aréthuse!

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortuné
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voici une comparaison qui me plaît encore davan-

tage, parce qu'elle renferme à la fois deux objets comparés à deux autres objets. C'est dans une épître sur l'*Envie*. Il s'agit de gens de lettres qui se déchirent mutuellement par des satires, et de ceux qui, plus dignes de ce nom, ne sont occupés que du progrès de l'art, qui aiment jusqu'à leurs rivaux, et qui les encouragent.

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble.
Un suc toujours égal est préparé pour eux;
Leur pied touche aux enfers, leur crime est dans les cieux;
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste en se touchant aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre, il triomphent du temps,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer en sifflant des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

(Disc. en vers : *de l'Envie.*)

Il y a très-peu de comparaisons dans ce goût. Il n'est rien de plus rare que de rencontrer dans la nature un assemblage de phénomènes qui ressemblent à d'autres, et qui produisent en même temps de belles images : de telles beautés sont fort au-dessus de la poésie ordinaire, et transportent un homme de goût.

J'ai été étonné de trouver si peu de comparaisons dans les odes de Rousseau; voici presque les seules.

Ainsi que le cours des années
Se forme de jours et de nuits;
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.

(Ode à M. d'Ussé.)

Outre que cette idée est fort commune, *le cercle marqué de joie* me paraît une expression vicieuse; et la *joie*, au singulier, opposée aux *ennuis* au pluriel, me paraît un grand défaut.

Il y a dans la même ode une espèce de comparaison plus ingénieuse, qui roule sur le même sujet.

Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang des dieux;
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitant du Ténare,
Et tantôt citoyen des cieux.

Il y a de l'esprit dans cette idée; mais je ne sais si les chagrins et les plaisirs de cette vie nous mettent en effet dans le ciel et dans l'enfer. Cette expression semblerait plus convenable dans la bouche d'un homme passionné, qui exagerait ses tourmens et ses satisfactions. Dieu n'a point fait l'homme dans cette vie pour être tantôt dans la béatitude céleste, et tantôt dans les peines infernales; et de plus, Castor et Pollux, en jouissant de l'immortalité, six mois chez Jupiter, et six mois chez Pluton, ne passaient pas de la joie à la douleur, mais seulement d'un hémisphère à l'autre. Il est essentiel qu'une comparaison soit juste : toutefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque chose de vif, de neuf et de brillant, qui fait plaisir au lecteur.

Voici la seule comparaison que je trouve après celles-ci dans les odes de Rousseau. C'est dans l'ode qu'il fit après une maladie. Il compare son corps à un arbre renversé par terre.

Tel qu'un arbre stable et ferme,
Quand l'hiver par sa rigueur,
De la sève qu'il renferme
A refroidi la vigueur;
S'il perd l'utile assistance
Des appuis dont la constance
Soutient ses bras relâchés,
Sa tête altière et hautaine
Cachera bientôt l'arène
Sous ses rameaux desséchés.

Je souhaiterais dans ses vers plus d'harmonie et des expressions plus justes. *La constance des appuis qui soutient des bras relâchés*, est une expression barbare. Le plus grand défaut de cette comparaison est de n'être pas fondée. Il n'arrive jamais qu'on étaie un arbre que l'hiver a gâté. Tant de fautes dans un poète de réputation doivent rendre les écrivains extrêmement circonspects, et leur faire voir combien l'art d'écrire en vers est difficile.

Il y a de très-belles comparaisons dans Milton ; mais leur principal mérite vient de la nécessité où il est de comparer des objets étonnans et gigantesques qu'il représente, aux objets plus naturels et plus petits qui nous sont familiers. Par exemple, en fesant marcher Satan, qui est d'une taille énorme, il le fait appuyer sur une lance, et il compare cette lance au mât d'un grand navire ; au lieu que nous comparons le canon à la foudre, il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainsi toutes les fois qu'il parle du ciel et de l'enfer, il prend ses similitudes sur la terre. Son sujet l'entraînait naturellement à des comparaisons qui sont toutes d'une espèce opposée à l'espèce ordinaire ; car nous tâchons, autant qu'il est en nous, de comparer les choses à des objets plus relevés qu'elles, et il est, comme j'ai dit, forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les comparaisons, et toutefois trop ordinaire, est le manque de justesse. Il n'y a pas long-temps que j'entendis à un opéra nouveau un morceau qui me parut surprenant.

> Comme un zéphyr qui caresse
> Une fleur sans s'arrêter,
> Une volage maîtresse
> S'empresse de nous quitter.

Assurément des caresses constantes, et sans s'arrê-

ter, faites à la même fleur, sont le symbole de la fidélité, et ne ressemblent en rien à une maîtresse volage. L'auteur a été emporté par l'idée du zéphyr, qui d'ordinaire sert de comparaison aux inconstances; mais il le peint ici, sans y penser, comme le modèle des sentimens les plus fidèles; et à la honte du siècle, ces absurdités passent à la faveur de la musique. Concluons que toute comparaison doit être juste, agréable, et ajouter à son objet en le rendant plus sensible.

DIALOGUES EN VERS.

L'ART du dialogue consiste à faire dire, à ceux qu'on fait parler, ce qu'ils doivent dire en effet. N'est-ce que cela? me répondra-t-on. Non, il n'y a pas d'autre secret; mais ce secret est le plus difficile de tous. Il suppose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, et assez d'art pour intéresser.

Le premier genre du dialogue, sans contredit, est celui de la tragédie; car non seulement il y a une extrême difficulté, à faire parler des princes convenablement; mais la poésie noble et naturelle, qui doit animer ce dialogue, est encore la chose du monde la plus rare.

Le dialogue est plus aisé en comédie, et cela est si vrai, que presque tous les auteurs comiques dialoguent assez bien. Il n'en est pas ainsi dans la haute poésie. Corneille lui-même ne dialogue point comme il faut, dans huit ou neuf pièces. Ce sont de longs raisonnemens embarrassés. Vous n'y retrouverez point ce dialogue vif et touchant du *Cid*.

LE CID.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir de ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

LE CID.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

LE CID.

Crains-tu si peu la honte, et si peu les faux bruits?
(*Le Cid*, act. III, sc. 4.)

Le chef-d'œuvre du dialogue est encore une scène dans les *Horaces*.

HORACE.

Albe vous a nommé; je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore et c'est ce qui me tue, etc.
(Act. II, sc. 3.)

Peu d'auteurs ont su imiter les éclairs vifs de ce dialogue pressant et entrecoupé. La tendre mollesse et l'élégance abondante de Racine n'ont guère de ces traits de repartie et de réplique en deux ou trois mots, qui ressemblent à des coups d'escrime, poussés et parés presqu'en même temps.

Je ne trouve guère d'exemple que dans l'*Œdipe* nouveau.

OEDIPE.

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

OEDIPE.

N'importe il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

OEDIPE.

O trop fatal hymen ! O feu jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le suis plus, etc.

Il y a cent autres beautés de dialogue dans le peu de bonnes pièces qu'a donné Corneille ; et toutes celles de Racine, depuis *Andromaque*, en sont des exemples continuels.

Les autres auteurs n'ont point ainsi l'art de faire parler leurs acteurs. Ils ne s'entendent point, ils ne se répondent point pour la plupart. Ils manquent de cette logique secrète qui doit être l'âme de tous les entretiens, et même des plus passionnés.

Nous avons deux tragédies qui sont plus remplies de terreur, et qui, par des situations intéressantes, touchent le spectateur autant que celles de Corneille, de Racine et de Voltaire. C'est *Électre et Rhadamiste ;* mais ces pièces étant mal dialoguées et mal écrites, à quelques beaux endroits près, ne seront jamais mises au rang des ouvrages classiques qui doivent former le goût de la jeunesse ; c'est pourquoi on ne les cite jamais, quand on cite les écrivains purs et châtiés.

Le lecteur est au supplice, lorsque, dès les premières scènes, il voit, dans *Electre*, Arcas qui dit à cette princesse :

Loin de faire éclater le trouble de votre âme,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme ;

Faites que votre hymen se diffère d'un jour;
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

Outre que ces vers sont durs et sans liaisons, quels sens présentent-ils ? ne pourrait-on pas flatter la passion d'Itys en montrant du trouble ? Ce n'est même que par son trouble qu'une fille peut flatter la passion de son amant. Il fallait dire : *Loin de faire voir vos terreurs, flattez Itys ;* mais quelle liaison y a-t-il entre flatter la flamme d'Itys, et faire que son hymen avec Itys se diffère ? Il n'y a là ni raisonnement ni diction, et rien n'est plus mauvais.

Ensuite Électre dit à Itys :

Dans l'état où je suis, toujours triste quels charmes
Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les larmes!
. . . .
Porte ailleurs ton amour et respecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.

Ce n'est pas là répondre. Que veut dire *ne m'enviez pas mon amour ?* En quoi Électre peut-elle envier cet amour ? Cela est inintelligible et barbare.

Clytemnestre vient ensuite qui demande au jeune Itys, si sa fille Électre se rend enfin à la passion de ce jeune homme ; et elle menace Électre, en cas de résistance. Itys dit alors à Clytemnestre :

Je ne puis la contraindre, et mon esprit confus....

Clytemnestre répond :

Par ce raisonnement je connais ses refus.

Mais Itys n'a fait là aucun raisonnement. Il dit, en vers seulement, *qu'il ne peut contraindre Électre.*

Il fallait faire raisonner Itys, pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le tyran arrive, il de-

mande encore à Clytemnestre si Électre consent au mariage.

Electre répond :

> Oui, pour ce grand hymen ma main est toute prête (1),
> Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
> Et je la garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide et impertinente pointe ! *Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang.* Cela s'entendrait naturellement, *en faveur de ton fils.* Et ici cela veut dire, en faveur de ton *sang que je veux faire couler.* Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette équivoque ?

Égisthe répond à cette pointe détestable :

> Cruelle ! si mon fils n'arrêtait ma vengeance,
> J'éprouverais bientôt jusqu'où va ta constance.

Mais il n'a pas été ici question de *constance.* Il veut dire apparemment, je me vengerais de toi, en éprouvant ta constance dans les supplices : mais *je me vengerais*, suffit ; *jusqu'où va ta constance*, n'est que pour la rime.

Après cela Égisthe quitte Clytemnestre en lui disant :

> Mais ma fille paraît. Madame, je vous laise,
> Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit : quelqu'un *paraît, je vous laisse*, cela fait entendre que ce quelqu'un est notre ennemi, ou qu'on a des raisons pour ne pas paraître devant lui ; mais point du tout, c'est ici sa propre fille dont il parle. Quelle raison a-t-il donc pour s'en aller ? *Il va travailler*, dit-il, *au repos de la Grèce ;* mais on n'a pas dit encore un seul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille qui vient là, aussi mal à

(1) Dans les dernières éditions on lit :

> Pour cet heureux hymen ma main est toute prête.

propos que son père est sorti, termine l'acte, en racontant à sa confidente qu'elle est amoureuse. Elle le dit en vers inintelligibles, et finit par dire :

> Allons trouver le roi;
> Fesons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Quelle raison, je vous prie, de *faire tout pour l'amour, si l'amour ne fait rien pour elle ?* Quel jeu de mots, indigne d'une soubrette de comédie ! Si je voulais examiner ici toute la pièce, on ne verrait pas une page qui ne fût pleine de pareils défauts. Ce n'est point ainsi que dialogue Sophocle; et il n'a point, surtout, défiguré ce sujet tragique par des amours postiches, par une Iphianasse et un Itys, personnages ridicules. Il faut que le sujet soit bien beau pour avoir réussi au théâtre, malgré tous les défauts de l'auteur, mais aussi il faut convenir qu'il a su très-bien conserver cette sombre horreur qui doit régner dans la pièce d'*Électre*, et qu'il y a des situations touchantes, des reconnaissances qui attendrissent plus que les belles scènes de Racine, lesquelles sont souvent un peu froides malgré leur élégance.

M. de Voltaire dialogue infiniment mieux que M. de Crébillon, de l'aveu de tout le monde; et son style est si supérieur, que dans quelques-unes de ses pièces, comme dans *Brutus* et dans *Jules-César* (1), je ne crains point de le mettre à côté du grand Corneille, je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les mêmes sujets traités par eux. Je ne parle pas d'*OEdipe*, car il est sans difficulté que l'*OEdipe* de Corneille n'approche pas de l'autre. Mais choisissons dans *Cinna* et dans *Brutus* des morceaux qui aient le même fond de pensées.

(1) *La Mort de César*, tragédie, et non le *Jules César*, trad. de Shakespeare.

Cinna parlant à Auguste :

J'ose dire, seigneur, que partout les climats,
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états ;
Chaque peuple a le sein conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique ;
Et le reste des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Persans, veulent des souverains ;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

1° *Toutes sortes d'états reçus par tous les climats*, n'est pas une bonne expression, attendu qu'un état est toujours état, quelque forme de gouvernement qu'il ait. De plus, on n'est point reçu par un climat.

2° Ce n'est point une injure qu'on fait à un peuple en changeant ses lois. On peut lui faire tort, on peut le troubler ; mais *injure* n'est pas le terme convenable et propre.

3° *Les Macédoniens aiment le monarchique.* Il sous-entend l'état monarchique. Mais ce mot *état* se trouvant trop éloigné, le *monarchique* est là un terme vicieux ; un adjectif sans substantif.

Que dans tous vos écrits la langue révérée (1),
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Tout ce morceau, d'ailleurs, est très-prosaïque.

Il est très-utile d'éplucher ainsi les fautes de style et de langage où tombent les meilleurs auteurs, afin de ne point prendre leurs manquemens pour des règles ; ce qui n'arrive que trop souvent aux jeunes gens et aux étrangers.

Brutus le consul, dans la tragédie de ce nom, s'exprime ainsi dans un cas fort approchant :

(1) Boileau dit :
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée, etc.

Arons, il n'est plus temps : chaque état à ses lois,
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclave de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudrait que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus.
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême :
Numa qui fit nos lois y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix, etc.

J'avoue hardiment que je donne ici la préférence au style de Brutus.

Après ces quatre tragiques, je n'en connais point qui méritent la peine d'être lus; d'ailleurs il faut se borner dans les lectures. Il n'y a dans Corneille que cinq ou six pièces qu'on doive ou plutôt qu'on puisse lire; il n'y a que l'*Électre* et le *Rhadamiste* chez M. de Crébillon, dont un homme qui a un peu d'oreille puisse soutenir la lecture, mais pour les pièces de Racine, je conseille qu'on les lise toutes très-souvent, hors les *Frères ennemis*.

DIALOGUES EN PROSE.

Les premiers dialogues supportables qu'on ait écrits en prose dans notre langue, sont ceux de la Mothe-le-Vayer; mais ils ne peuvent, en aucune manière, être comparés à ceux de M. Fontenelle. J'avouerai aussi que ceux de M. de Fontenelle ne peuvent être comparés à ceux de Cicéron ni à ceux de Galilée, pour le fond et la solidité.

Il semble que cet ouvrage ne soit fait uniquement que pour montrer de l'esprit. Tout le monde veut en

avoir, et on croit en faire provision quand on lit ces dialogues. Ils sont écrits avec de la légèreté et de l'art; mais il me semble qu'il faut les lire avec beaucoup de précaution, et qu'ils sont remplis de pensées fausses.

Un esprit juste et sage ne peut souffrir que la courtisane Phryné se compare à Alexandre, et qu'elle lui dise « que s'il est un aimable conquérant, elle est une « aimable conquérante; que les belles sont de tous « pays, et que les rois n'en sont pas, etc. »

Rien n'est plus faux que de dire que *les hommes se défendraient trop bien, si les femmes les attaquaient :* toute cette métaphysique d'amour ne vaut rien parce qu'elle est frivole et qu'elle n'est pas vraie.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Il est encore très-faux qu'il n'y ait pas de siècles plus méchans les uns que les autres. Le dixième siècle, à Rome, était certainement beaucoup plus pervers que le dix-huitième. Il y a cent exemples pareils.

Il n'est pas plus vrai *qu'avoir de l'esprit soit uniquement un hasard ;* car c'est principalement la culture qui forme l'esprit; et si cela n'était pas ainsi, un paysan en aurait autant que l'homme du monde le plus cultivé.

Rien n'est encore plus faux que ce qu'on met dans la bouche d'Élisabeth d'Angleterre, parlant au duc d'Alençon. Elle veut lui persuader qu'il a été heureux, parce qu'il a manqué quatre fois la royauté. « Tou-« jours des imaginations, dit-elle, des espérances, « et jamais de réalité ; voilà votre bonheur : vous « n'avez fait que vous préparer à la royauté pendant « toute votre vie, comme je n'ai fait, pendant toute « la mienne, que me préparer au mariage. »

Quelle pitié de comparer la fureur de régner du duc d'Alençon, et les malheurs horribles qu'elle lui

causa, avec les petits artifices de la reine Élisabeth, pour ne se point marier! Quelle fausseté de prétendre que le bonheur consiste dans des espérances si cruellement confondues! Enfin, est-il rien de plus faux que ces paroles : *Voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes point aperçu?* Un bonheur qu'on ne sent peut-il être un bonheur?

Il est honteux pour la nation que ce livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait séduit si long-temps.

Voici encore une pensée aussi fausse que recherchée: « Mais songez que l'honneur gâte tout en amour, « dès qu'il y entre. D'abord, c'est l'honneur des « femmes qui est contraire aux intérêts des amans; et « puis, du débris de cet honneur-là, les amans s'en « composent un autre, qui est fort contraire aux in-« térêts des femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir « mis l'honneur d'une partie dont il ne devait point « être. »

Quel style! un *honnenr qui est de la partie*. Mais rien ne paraît encore plus faux et plus mal placé que Faustine, qui se compare à Marcus Brutus, et prétend avoir eu autant de courage en fesant des infidélités à Marc-Aurèle, son mari, que Brutus en eut en tuant l'usurpateur de Rome. « Je voulais, dit-elle, effrayer « tellement tous les maris, que personne n'osât son-« ger à l'être, après l'exemple de Marc-Aurèle. » Y a-t-il rien de plus éloigné de la raison qu'une telle pensée?

Y a-t-il rien de plus mauvais goût et de plus indécent, que de mettre en parallèle le *Virgile* travesti de Scarron avec l'*Enéide*, et de dire que le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent? On reconnaît trop à ce trait le méprisable dessein d'avilir tous les génies de l'antiquité, et de faire va-

loir je ne sais quel style compassé et bourgeois, aux dépens du noble et du sublime.

Pourquoi dire : *Si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout serait perdu?* Le contraire n'est-pas d'une vérité reconnue?

Cette pensée-ci n'est-elle pas aussi fausse que les autres? *Il y aurait trop d'injustice à souffrir qu'un siècle eût plus de plaisir qu'un autre.* N'est-il pas évident que le siècle de Louis XIV, dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables et toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaisirs que le siècle de Charles IX et de Henri III? Est-il bien raisonnable de faire dire par Julie de Gonzague à Soliman, qui fait le sophiste avec elle : « A un certain point, la « vanité est un vice; un peu en-decà, c'est une ver- « tu? » Voilà la première fois qu'on a donné ce nom à la vanité, et les raisonnemens entortillés de ce dialogue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fausseté : *Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des sots.* Les grands poètes et les grands historiens n'ont point peint des sots. Molière même, que l'on fait parler ici n'aurait point peint pour la postérité, s'il n'avait mis que la sottise sur le théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela, c'est la duchesse de Valentinois se comparant à César, parce qu'elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles et si propres à révolter tous les esprits sensés, n'ont pu cependant empêcher le succès du livre, parce que les pensées fines et vraies y sont en grand nombre; et quoiqu'elles se trouvent, pour la plupart, dans Montaigne et dans beaucoup d'autres auteurs, elles ont le mérite de la nouveauté dans les dialogues de Fontenelle, par la manière dont il les enchâsse dans des traits d'histoire intéressans et agréables. Si ce livre doit être lu avec précaution,

comme je l'ai, il peut être lu aussi avec plaisir, et même avec fruit, par tous ceux qui aimeront la délicatesse de l'esprit, et qui sauront discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, mêlé à chaque page dans ce livre ingénieux.

Le malheur de ce livre et de ceux qui lui ressemblent, est d'être écrit uniquement pour faire voir qu'on a de l'esprit. Le célèbre professeur Rollin avait grande raison de comparer les ouvrages utiles aux arbres que la nature produit avec peine, et les ouvrages de pur esprit aux fleurs des champs qui croissent et qui meurent si vite. La perfection consiste, comme dit Horace, à joindre les fleurs aux fruits.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

DESCRIPTION DE L'ENFER.

On voit dans tous les poètes épiques des descriptions de l'enfer. Il y en a une aussi dans la *Henriade* au septième chant; mais comme elle est fort longue et entremêlée de beaucoup d'autres idées, j'aime mieux y renvoyer le lecteur. J'en comparerai seulement quelques endroits avec ce que dit le *Télémaque* sur le même sujet.

« Dans cette peine, il entreprit de descendre aux « enfers par un lieu célèbre qui n'était pas éloigné du « camp; on l'appelait Achérontia, à cause qu'il y avait « en ce lieu une caverne affreuse, *de laquelle* on des- « cendait sur les rives de l'Achéron, *par lequel* les « dieux mêmes craignent de jurer. La ville était sur « un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un « arbre. Au pied de ce rocher on trouvait la caverne, « *de laquelle* les timides mortels n'osaient approcher. « Les bergers avaient soin d'en détourner leurs trou-

« peaux. La vapeur soufrée du marais Stygien, qui « s'exalait sans cesse par cette ouverture, empestait « l'air. *Tout au tour* il ne croissait ni herbes ni fleurs. « On n'y sentait jamais les doux zéphyrs, ni les grâces « naissantes du printemps, ni les riches dons de l'au- « tomne. La terre, aride, y languissait; on y voyait « seulement quelques arbustes dépouillés et quelques « cyprès funestes. Au loin même, *tout à l'entour*, « Cérès refusait aux laboureurs ses moissons dorées; « Bacchus semblait en vain y promettre ses doux « fruits; les grappes de raisins se desséchaient au lieu « de mûrir. Les Naïades tristes ne fesaient point « couler une onde pure; leurs *flots* étaient toujours « *amers* et troubles. Les oiseaux ne chantaient jamais « dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et « n'y trouvaient aucun bocage pour se retirer : ils al- « laient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. « Là on n'entendait que les croassemens des corbeaux « et la voix lugubre des hiboux. L'herbe même y était « *amère*, et les troupeaux qui la paissaient ne sen- « taient pas la douce joie qui les fait bondir. Le tau- « reau fuyait la génisse. Le berger, tout abattu, « oubliait sa musette et sa flûte.

« De cette caverne sortait de temps en temps une « fumée noire et épaisse qui fesait une espèce de nuit « au milieu du jour. Les peuples voisins redoublaient « alors leurs sacrifices pour apaiser les divinités infer- « nales. Mais souvent les hommes à la fleur de leur « âge et dès leur plus tendre jeunesse étaient les seules « victimes que ces divinités cruelles prenaient plaisir « à *immoler* par une funeste *contagion*.

« C'est là que Télémaque résolut de chercher le « chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, « qui veillait sans cesse sur lui, et qui le couvrait de « son égide, lui avait rendu Pluton favorable. Jupiter

« même, à la prière de Minerve, avait ordonné à
« Mercure, qui descend tous les jours aux enfers pour
« livrer à Caron un certain nombre de morts, de
« dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils
« d'Ulysse dans son empire.

« Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit.
« Il marche à la clarté de la lune, il invoque cette
« puissante divinité, qui, étant dans le ciel l'astre
« brillant de la nuit, et sur la terre la chaste Diane,
« est aux enfers la redoutable Hécate. Cette divinité
« écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur
« était pur, et qu'il était conduit par l'amour pieux
« qu'un fils doit à son père. A peine fut-il auprès de
« l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire sou-
« terrain mugir. La terre tremblait sous ses pas. Le
« ciel s'arma d'éclairs et de feux qui semblaient tom-
« ber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son
« cœur ému, tout son corps était couvert d'une sueur
« glacée; mais son courage le soutint. Il leva les
« mains et les yeux au ciel. Grands dieux! s'écria-t-il,
« j'accepte ces présages que je crois heureux; achevez
« votre ouvrage. Il dit, et redoublant ses pas, il se
« présenta hardiment. Aussitôt la fumée épaisse qui
« rendait l'entrée de la caverne funeste à tous les ani-
« maux, dès qu'ils en approchaient, se dissipe; l'*odeur*
« *empoisonnée* cessa pour un peu de temps. Télé-
« maque entra seul, car quel autre mortel eût osé le
« suivre! Deux Crétois qui l'avaient accompagné jus-
« qu'à une certaine distance de la caverne, et auxquels
« il avait confié son dessein, demeurèrent tremblans
« et à demi morts, assez loin de là dans le temple, fe-
« sant des vœux, et n'espérant plus revoir Télémaque.

« Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'en-
« fonce dans ces ténèbres horribles; bientôt il aper-
« çoit une faible et sombre lueur, telle qu'on la voit

« pendant la nuit sur la terre. Il remarque les ombres
« légères qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec
« son épée ; ensuite il voit les tristes bords du fleuve
« marécageux, dont les eaux bourbeuses et dormantes
« ne font que tournoyer. Il découvre sur ce rivage
« une foule innombrable de morts privés de la sépul-
« ture, qui se présente en vain à l'impitoyable Caron.
« Ce dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste
« et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les
« repousse, et admet d'abord dans sa barque le jeune
« Grec. »

On ne saurait approuver que ce Télémaque descende aux enfers de son plein gré, comme on fait un voyage ordinaire. Il me semble que c'est là une grande faute. En effet, cette description a l'air d'un récit de voyageur, plutôt que de la peinture terrible qu'on devait attendre. Rien n'est si petit que de mettre à l'entrée de l'enfer des grappes de raisins qui se dessèchent. Toute cette description est dans un genre trop médiocre, et il y règne une abondance de choses petites, comme dans la plupart des lieux communs dont *Télémaque* est plein.

Je ne sais s'il est permis dans un poëme chrétien de faire aller les saints aux enfers ; mais il est beaucoup mieux d'y faire transporter Henri IV en songe par Saint-Louis, que si ce héros y allait en effet, sans y être entraîné par une puissance supérieure.

Henri dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfesans.
Sur cette terre horrible, et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort et la confusion,

Y semblent établir leur domination.

. . . .

Là gît la sombre envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelant :
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne, et soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît et s'admire;
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus;
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trône, de tombeau, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur);
Le faux-zèle, étalant ses barbares maximes;
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.

Je dirai hardiment que j'aime mieux cette peinture des vices, qui, de tout temps, ont ouvert aux misérables mortels l'entrée de cette horrible demeure, que la description de Virgile dans laquelle il met les remords vengeurs avec la crainte, la faim et la pauvreté.

Luctus et ultrices posuêre cubilia Curæ,
Et Metus, et malesuada Fames, et turpis Egestas.

La pauvreté mène moins aux enfers que la richesse; mais je ne veux supporter la description bizarre et bigarrée que fait Rousseau :

L'ordre donné, la séance réglée,
Et des démons la troupe rassemblée;
Furent assis les sombres députés,
Selon leur ordre, emplois et dignités.
Au premier rang, le ministre Asmodée,
Et Belzébuth à la face échaudée,
Et Bélial, puis les diables mineurs,
Juges, préfets, intendans, gouverneurs,
Représentant le tiers-état du gouffre.
Alors, assis sur un trône de souffre,
Lucifer *tousse*, et, fesant un signal,
Tint ce discours au sénat infernal.....

. . . . :

. . . .

« Quel noir complot, quels ressorts inconnus
« Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
« Depuis un mois assemblant mes ministres,
« J'ai feuilleté mes journaux, mes registres ;
« De jour en jour l'enfer perd de ses droits;
« Le diable oisif y soufle dans ses doigts (1). »

Il règne dans cette peinture un mélange de terrible et de ridicule, et même de plusieurs styles, lequel n'est point convenable au sujet. La chute de l'homme, que l'auteur traite sérieusement, ne peut admettre le bas comique. Il fallait imiter plutôt l'énergie outrée de Milton et la beauté du Tasse. *Une face échaudée, des diables mineurs, Lucifer qui tousse, des démons soufflant dans leurs doigts*, ne sont pas un début décent pour arriver à l'amour de Dieu qui est traité dans cette pièce. C'est une grimace ; c'est le sac de Scapin dans le *Misanthrope*. Chaque chose doit être traitée dans le style qui lui est propre ; et il y a de la dépravation de goût à mêler ainsi les styles. Cette remarque est très-importante pour les étrangers et pour les jeunes gens qui ne peuvent d'abord discerner s'il y a des termes bas dans un sujet noble, et voir que le sujet est par là défiguré.

EPIGRAMME.

L'ÉPIGRAMME ne doit pas être placée dans un plus haut rang que la chanson.

L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

(1) S'il reste encore des gens de lettres qui croient de bonne foi J.-B. Rousseau un poète égal ou supérieur à M. de Voltaire, nous les exhortons à comparer cette description de l'enfer avec le cinquième chant de la *Pucelle*.

Mais je ne conseillerais à personne de s'adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par là malheureusement qu'un célèbre poète de nos jours commença à se distinguer. Il n'avait réussi ni à l'Opéra ni au théâtre comique, il se dédommagea d'abord par l'épigramme: et ce fut la source de toutes ses fautes et de tous ses malheurs. La plupart des sujets de ses petits ouvrages sont même si licencieux, et représentent un débordement de mœurs si horrible, qu'on ne peut trop s'élever contre des choses si détestables, et je n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui se sentent du talent. La débauche et la facilité qu'on trouve à rimer des contes libertins, n'entraînent que trop la jeunesse; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de se conduire à vingt ans, comme on souhaiterait de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obsénité n'est jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans Rousseau le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons esprits, même aux plus rigides; c'est la paraphrase de *totus mundus fabula est.*

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillant palais, ministres, conquérans.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile, et des grands rebutée,
Par nous, d'en bas, la pièce est écoutée;
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et si la pièce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie épigramme, que peut-être ce vers :

Trop futile, et des grands rebutée.

Il paraît de trop ; il gâte la comparaison des spectateurs et des comédiens ; car les comédiens sont fort éloignés de mépriser le parterre.

Mais on voit par ce petit morceau, d'ailleurs achevé, combien l'auteur était condamnable de donner dans des infamies, dont aucune n'est si bien écrite que cette épigramme aussi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques épigrammes héroïques ; mais elles sont en très-petit nombre dans notre langue. J'appelle *épigrammes héroïques*, celles qui présentent, à la fin, une pensée ou une image forte et sublime, en conservant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans Marot. Elle est peut-être la seule qui caractérise bien ce que je dis.

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançai l'âme rendre,
A votre avis lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
Maillard semblait homme que mort va prendre,
Et Samblançai fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidait pour vrai qu'il menât pendre
A Monfaucon le lieutenant Maillard.

Voilà de toutes les épigrammes, dans le goût noble, celle à qui je donnerais la préférence. On a distingué les madrigaux des épigrammes : les premiers consistent dans l'expression délicate d'un sentiment ; les secondes dans une plaisanterie. Par exemple, on appelle madrigal ces vers charmans de M. Ferrand :

Être l'amour quelquefois je désire,
Non pour régner que sur la terre et les cieux ;
Car je ne veux régner que sur Thémire ;
Seul elle vaut les mortels et les dieux :
Non pour avoir un bandeau sur les yeux ;
Car de tout point Thémir m'est fidèle;
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du dieu d'amour et les traits et les feux.

Les épigrammes qui n'ont que le mérite d'offenser, n'en ont aucun ; et comme d'ordinaire c'est la passion seule qui les fait, elles sont grossières. Qui peut souffrir dans Malherbe :

Cocu de long et de travers,
Sot au-delà de toutes bornes ;
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes ?

Peut-être cette détestable épigramme réussit-elle de son temps, car le temps était fort gtossier ; témoin les satires de Régnier qui n'avaient aucune finesse, et qui cependant furent goûtées.

Je ne sais si cette épigramme-ci de Rousseau n'est pas aussi condamnable:

L'usure et la poésie
Ont fait jusques aujourd'hui,
Du fesse-mathieu de Brie,
Les délices et l'ennui.
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un pas de ballet,
Du Châtelet au Parnasse,
Du Pernasse au Châtelet.

Où est la plaisanterie, où est le sel, où est la finesse de dire crûment qu'un homme est un usurier ? Comment est-ce qu'on *fait un pas de ballet du Châtelet au Parnasse ?* de plus, dans une épigramme il faut rimer richement : c'est un des mérites de ce petit poëme. La rime de *poésie* avec de *Brie* est mauvaise ; mais ce qu'il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c'est la grossièreté de l'injure.

Cette grossièreté condamnable est un vice qui se rencontre trop souvent dans les pièces satiriques, dans les épîtres et allégories de cet auteur. Les termes de faquin, bélitre, maroufle, et autres semblables qui ne doivent jamais sortir de la bouche d'un honnête

homme, doivent encore moins être souffert dans un auteur qui parle au public.

FABLE.

Au lieu de commencer ici par des morceaux détachés qui peuvent servir d'exemples, je commencerai par observer que les Français sont le seul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de la Fontaine soient égales. Les personnes de bon goût ne confondront point la fable des deux pigeons : *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, avec celle qui est si connue ; *La cigale ayant chanté tout l'été*, ou avec celle qui commence ainsi : *Maître corbeau sur un arbre perché.* Ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfans, est ce qu'il y a de plus simple et non pas de meilleur ; les vers même qui ont le plus passé en proverbe, ne sont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de personnes dans l'Europe qui savent par cœur :

> J'appelle un chat, un chat, et Rollet un fripon.

et beaucoup de pareils, qu'il n'y en a qui aient retenu ceux-ci :

> Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être....
> Il n'est point ici bas de moisson sans culture....
> Celui-là fait le crime à qui le crime sert....
> Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans....
> Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier....
> C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux....
> Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie....
> Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs....
> La douleur est un siècle, et la mort un moment (1)....

(1) Le premier de ces vers est de Boileau ; les autres appartiennent à Voltaire.

Tous ces vers sont d'un genre très-supérieur à *j'appelle un chat un chat;* mais un proverbe bas est retenu par le commun des hommes plus aisément qu'une maxime noble; c'est pourquoi il faut bien prendre garde qu'il y a des choses qui sont dans la bouche de tout le monde sans avoir aucun mérite; comme ces chansons triviales qu'on chante sans les estimer, et ces vers naïfs et ridicules de comédie qu'on cite sans les approuver :

Entendez-vous, bailli, ce sublime langage ?
Si vous ne m'entendez, je vous aime autant sourd.

et cent autres de cette espèce.

C'est particulièrment dans les fables de la Fontaine qu'il faut discerner soigneusement ces vers naïfs, qui approchent du bas, d'avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur est rempli.

La fourmi n'est pas prêteuse.

Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Cela est passé en proverbe. Combien, cependant, ces proverbes sont-ils au-dessous de ces maximes d'un sens profond qu'on trouve en foule dans le même auteur !

Des enfans de Japet, toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt souffrir que de mourir;
C'est la devise des hommes.

Il n'est pour voir que l'œil du maître :
Quant à moi j'y mettrais encore l'œil de l'amant.

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

Je ne connais guère de livre plus rempli de ces traits qui sont faits pour le peuple, et de ceux qui conviennent aux esprits les plus délicats, aussi je crois que de tous les auteurs, la Fontaine est celui dont la

lecture est d'un usage plus universel. Il n'y a que les gens un peu au fait de l'histoire, et dont l'esprit est très-formé, qui lisent avec fruit nos grands tragiques ou *la Henriade*. Il faut avoir déjà une teinture des belles-lettres pour se plaire à l'art poétique; mais la Fontaine est pour tous les esprits et pour tous les âges.

Il est le premier, en France, qui ait mis les fables d'Ésope en vers. J'ignore si Ésope eut la gloire de l'invention; mais la Fontaine a certainement celle de l'art de conter. C'est la seconde, et ceux qui l'ont suivi n'en ont pas acquis une troisième; car non seulement la plupart des fables de la Motte-Houdart sont prises, ou de Pilpay, ou du *Dictionnaire* d'Herbelot, ou de quelques voyageurs, ou d'autres livres, mais encore toutes sont écrites en général d'un style un peu forcé. Il avait beaucoup d'esprit; mais ce n'est pas assez pour réussir dans un art; aussi tous ses ouvrages en tous les genres ne s'élèvent guère communément au-dessus du médiocre. Il y a dans la foule quelques beautés et des traits fort ingénieux; mais presque jamais on n'y remarque cette chaleur et cette éloquence qui caractérisent l'homme d'un vrai génie; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans la Fontaine. Je sais que tous les journaux, tous les mercures, les feuilles hebdomadaires qu'on fesait alors ont retenti de ses louanges; mais il y a long-temps qu'on doit se défier de tous ces éloges. On sait assez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On se fait un parti; on loue afin d'être loué, on engage dans ses intérêts les auteurs des journaux; mais bientôt il se forme par la voix du public un arrêt souverain, qui n'est dicté que par le plus ou le moins de plaisir qu'on a en lisant; et cet arrêt est irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice

injuste, quand il a éprouvé dans les fables de M. de la Motte des naïvetés qu'il paraît avoir adoptées dans la Fontaine. Ces naïvetés ne sont point les mêmes. Celles de la Fontaine lui échappent, et sont dictées par la nature même. On sent que cet auteur écrivait dans son propre caractère, et que celui qui l'imite en cherchait un. Que la Fontaine appelle *un chat*, qui est pris pour juge, *sa majesté fourrée ;* on voit bien que cette expression est venue se présenter sans effort à son auteur; elle fait une image simple, naturelle et plaisante; mais que la Motte appelle un cadran *greffier solaire*, vous sentez là une grande contrainte, avec peu de justesse. Le cadran serait plutôt le greffe que le greffier. Et combien cette idée de *greffier* est-elle peu agréable! La Fontaine fait dire élégamment au corbeau, par le renard :

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Motte appelle une rave, un *phénomène potager*. Il est bien plus naturel de nommer *phénix* un corbeau qu'on veut flatter, que d'appeller une rave un *phénomène*. La Motte appelle cette rave un *colosse*. Que ces mots de *colosse* et de *phénomène* sont mal appliqués à une rave, et que tout cela est bas et froid!

Je sais bien qu'il est nécessaire d'avoir une connaissance un peu fine de notre langue pour bien distinguer ces nuances; mais j'ai vu beaucoup d'étrangers qui ne s'y méprenaient pas; tant le naturel a de beauté, et tant il se fait sentir. Je me souviens qu'un jour étant à une représentation de la tragédie d'*Inès* avec le jeune comte de Sintzendorf, il fut révolté à ce vers :

Vous me devez, seigneur, l'estime et la tendresse.

Il me demanda si on disait, *j'ai pour vous l'estime*, et s'il ne fallait pas absolument dire, *j'ai pour vous*

de l'estime? Je fus surpris de cette remarque, qui était très-juste. Cela me fit lire depuis *Inès* avec beaucoup d'attention, et j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

DE LA GRANDEUR DE DIEU.

Ce sera dans les vers que je chercherai les belles images de la grandeur de Dieu. Je n'ai rien trouvé dans la prose qui m'ait élevé l'Ame en parlant de ce sublime sujet; et j'avoue que je ne suis point surpris qu'on ait autrefois appelé la poésie le langage des dieux. Il y a, en effet, dans les beaux vers un enthousiasme qui paraît au-dessus des forces humaines. Nul auteur en prose n'a parlé de Dieu comme Racine dans *Esther*.

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Ces quatre vers sont sublimes. Ils sont, je crois, infiniment plus parfaits en leur genre, que ce commencement de la première ode sacrée de Rousseau, qui pourtant est fort belle:

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur:
Tout ce que leur globe enserre,
Célèbre un dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

Le mot *enserre* n'est ni noble ni agréable ; et *quel cantique que ce concert ! quelle grandeur ! quelle harmonie !* voilà bien des *quels !* Ces trois choses d'ailleurs, *cantique*, *concert*, *harmonie*, se ressemblent trop. *Résulte* est mot trop prosaïque. Enfin il a trop d'épithètes, et vous n'en trouvez pas une dans ces quatre vers d'*Esther*.

Voici un morceau de la *Henriade*, qui me paraît un pendant pour les vers de Racine.

C'est après une description philosophique des cieux, qui n'est pas de mon sujet.

Au-delà de leurs cours, et loin dans cet espace,
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin,
Par-delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réside.

Cette description étonne plus l'imagination et parle moins au cœur. J'en trouve encore une dans le dixième chant de la *Henriade :*

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit, avant les temps, son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds : de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétré de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face ;
Des puissances du siècle ils retranchent la race ;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

Je n'aime pas cet hémistiche, *de mille astres di-*

vers. Ce mot de *mille* est un terme oiseux, aussi bien que celui de *divers*, qui n'est guère à la fin du vers que pour rimer; mais les deux vers de la Trinité sont une chose admirable et unique.

Un fils du grand Racine, qui a hérité d'une partie des talens de son père, a donné encore dans son poëme sur la *Grâce* une très-belle idée de la grandeur de Dieu.

Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur.
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux;
Il vole sur les vents, il s'assied sur les cieux.
Il a dit à la mer : Brise-toi sur ta rive;
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés,
Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes;
Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux et nos encens sont dus à son pouvoir.

Il faut avouer que les plus beaux vers de ce passage, sont ceux où M. Racine a suivi son génie, et les plus mauvais sont ceux qu'il a voulu copier de l'hébreu; tant le tour et l'esprit des deux langues est différent! *Peser l'univers dans le creux de sa main*, ne paraît en français qu'une image gigantesque et peu noble, parce qu'elle présente à l'esprit l'effort qu'on fait pour soutenir quelque chose, en formant un creux dans sa main. Quand quelque chose nous choque dans une phrase, il faut en chercher la source, et on la trouve sûrement; car *je ne sais quoi*, n'est jamais une raison. Il n'est pas permis à un homme de lettres

de dire que cela ne plaît pas, à moins que la raison n'en soit palpable, qu'elle n'ait pas besoin d'être indiquée. Par exemple, ce n'est pas la peine de disserter pour faire voir que ce vers est très-mauvais :

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

Car, outre que l'image est très-dégoûtante, elle est très-fausse. On sait assez aujourd'hui que l'eau n'est point de la poudre. Mais le reste du morceau est beau. Il ne faudrait pas à la vérité trop répéter ces idées ; elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès, est un maître, et un grand maître ; mais quand elles sont usées, celui qui les emploie encore, court risque de passer pour un écolier déclamateur.

LANGAGE.

Le moyen le plus sûr et presque le seul d'acquérir une connaissance parfaite des finesses de notre langue, et surtout de ces exceptions qni paraissent si contraires aux régles, c'est de converser souvent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui, que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd'hui les auteurs latins, l'étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les copistes ont glissés dans les manuscrits, quels mots impropres Salluste, Tite-Live, ont employés. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse d'avec ce qui est licence condamnable.

Les étrangers sont, à l'égard de nos auteurs, ce que nous sommes tous à l'égard des anciens. La meilleure méthode est d'examiner scrupuleusement les excellens ouvrages. C'est ainsi qu'en a usé M. de Vol-

taire dans son *Temple du Goût*. Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la langue, et j'ai choisi exprès la belle comédie du *Misanthrope*, de même que M. l'abbé d'Olivet a recherché les fautes contre la langue, échappées au grand Racine. Un homme qui saura remarquer du premier coup d'œil les petits défauts de langage dans une pièce telle que le *Misanthrope*, pourra être sûr d'avoir une connaissance parfaite de la langue. Rien n'est plus propre à guider un étranger; et un tel travail ne sera pas inutile à nos compatriotes.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers.

Une estime glorieuse est chère; mais elle n'a point de régals chers. Il fallait dire, *des plaisirs peu chers*; ou plutôt tourner autrement la phrase. On dit dans le style bas, cela *est un régal pour moi*; mais non pas, *il a des régals pour moi*.

Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît.

J'ai quelqu'un que je hais. L'expression est vicieuse. On dit, *j'ai une chose à faire*; non pas, *j'ai une chose que je fais*.

Que pour avoir vos biens, on dresse un artifice.

On use d'artifice, on ne les dresse pas; on dresse, on tend un piége avec artifice; on emploie un artifice; on fait jouer des ressorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve.

Il faut remarquer que du temps de Molière on disait encore *treuve*. La Fontaine a dit: *Dans les citrouilles je la treuve*; mais l'usage a aboli ce terme

Mais si son amitié pour vous se fait paraître.

Une amitié paraît, et ne se fait point paraître. On fait paraître ses sentimens, et les sentimens se font connaître.

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.

On ne peut pas dire prendre un cœur facile, au lieu d'un bâton ; cela est évident. *Facile à leurs vœux*, est bon ; mais *tendre à leurs vœux*, n'est pas français, parce qu'on est tendre pour un amant, non pas tendre à un amant.

. . . . . . Et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un.

Les soins peuvent tendre à quelques chose, mais non *pour* quelque chose. Mes vœux tendent à Paris, et non pour Paris.

Et son jaloux dépit.......
Contre moi se détache.

Le dépit peut se déchaîner contre quelqu'un, s'attacher à le décrier, éclater, etc. On détache un ennemi, un parti ; on se détache de quelqu'un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.

On s'emporte, on *se déchaîne*, on s'irrite, on crie, on cabale contre une personne, et non *sur* elle ; on se jette, on tire sur elle, on épuise la satire sur elle.

Monsieur remplit ma place à vous entretenir (1).

On ne peut dire, *je remplis la place à travailler ;* il faut dire, *en travaillant.* Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monsieur, en m'entrenant avec vous.

(1) Il y a dans le *Misanthrope :*

Et Monsieur qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines.

Faire mine de quelque chose, est une bonne expression dans le style familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine* signifie faire la grimace; et on ne doit pas dire, je fais la mine d'aimer, la mine de haïr; parce que faire la mine est une expression absolue, comme faire le plaisant, le dévot, le connaisseur.

Oui, toute mon amie elle est, et je la nomme.

Il faut dire, toute mon amie qu'elle est, et non pas, *toute mon amie; je la nomme,* est vicieux; le terme propre est, *je la déclare.* On ne peut nommer qu'un nom. Je le nomme grand, vertueux, barbare. Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverse le bon droit, et tourne la justice.

L'expression, *tourne la justice*, n'est pas juste. On tourne la roue de la fortune; on tourne une chose, un esprit même, à un certain sens; mais tourner la justice, ne peut signifier séduire, corrompre la justice.

Au bruit que contre vous sa malice a tourné.

Tourner un bruit ne peut pas plus se dire, que tourner la justice. On peut tourner des traits contre quelqu'un; mais un bruit ne peut être une chose qui se tourne.

On peut aisément remarquer que l'exposition de ces fautes n'est pas d'un critique malin qui cherche vainement à rabaisser Molière, mais d'un esprit équitable, qui veut combattre l'abus qu'on fait quelquefois des écrits de ce grand homme, en citant, pour des autorités consacrées, des fautes de langue. C'est dans cette vue innocente et utile que je veux examiner la tragédie de *Pompée* de Pierre Corneille.

Examen des fautes de langage dans la tragédie de Pompée.

Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée.

On ne peut pas dire *le titre dont on condamne ;* mais le titre sur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.

Et qui veut être juste en de telles saisons,
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.

En de telles saisons, est une expression lâche et vicieuse. *Balance le pouvoir* n'est pas le mot propre ; il voulait dire, *consulte son pouvoir.*

Cet hémistiche, *et non pas les raisons*, dit tout le contraire de ce qu'il doit dire. Ce sont précisément les raisons, c'est-à-dire, la raison d'état qu'on examine et qu'on pèse.

Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe ;
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé ?

Le mot *foudroyé* est très-impropre ; un fardeau ne foudroie pas, il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot d'*encens* ne peut admettre de pluriel. Il fallait absolument *votre encens.*

Et cesse de devoir, quand la dette est d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

On ne dit point le *rang d'une dette*, mais la nature d'une dette ; et il fallait dire, à ne s'en acquitter qu'aux dépens de leur sang. La négative *point* ne se met jamais avec *ne*, quand elle est suivie d'un *que.* Je ne corrigerai ce vers *que* quand on m'en aura montré

le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je serai libre je n'écrirai *que* quand j'aurai du loisir, etc.

> Assurer sa puissance et sauver son estime.

Sauver n'a là aucun sens. Il ne veut pas dire conserver sa réputation ; il ne signifie pas conserver son estime ; il est un barbarisme inintelligible.

> Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

Prêter l'esprit n'est pas français ; mais c'est une licence qu'on devrait peut-être accorder à la poésie.

> Et son dernier soupir est un soupir illustre.

Soupir illustre est bon, à la vérité, en grammaire ; mais en poésie il tient un peu du phébus.

> Ce prince d'un sénat maître de l'univers. . . .
> . . . .
> Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie ;
> Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie !

La construction est vicieuse : elle serait pardonnable à une grande passion ; mais ici c'est Cléopâtre qui parle de sang-froid.

> Il en coûte la vie et la tête à Pompée !

On sent combien *la tête* est de trop.

> Je connais ma portée, et ne prends point le change ;
> . . . .
> Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux vers, et surtout le dernier, sont des expressions basses et populaires, et *un peu bien du* est barbare.

> Et plus dans l'insolence elle s'est emportée.

On s'emporte à des excès d'insolence, on s'emporte avec insolence, à trop d'insolence, et non pas *dans l'insolence*.

De se plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

Il fallait *avant qu'à lui*. L'adverbe *auparavant* ne sert jamais de conjonction. On ne dit point : je passerai par Strasbourg auparavant d'aller à Paris, mais avant d'aller à Paris, ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils sont étourdis.

Il fallait *de se relever; étourdis* est trop bas.

Quoi qu'il en fasse, enfin . . . . .

Il faut *quoi qu'il fasse*, surtout dans le style noble.

Il venait à plein voile. . . . .

On dit *pleines voiles*. Ce mot *voile* est féminin.

. . . . Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.

Le régime de ces deux verbes est mal placé, c'est une faute, mais légère.

Nous vous devons le tout, *tout beau*, sont des termes bas et comiques; mais ce ne sont pas des fautes grammaticales.

Il nous fallait pour vous, craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux;
Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.

Toute cette phrase est mal construite. Voici le sens: votre clémence était dangereuse pour vous; et nous avons craint que, par un sentiment trop généreux, vous ne vous rendissiez malheureux en usant mal de vos droits.

Je m'apaiserai Rome avec votre supplice.

On ne peut point dire *s'apaiser quelqu'un*, comme on dit s'immoler, se concilier, s'aliéner quelqu'un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

Comme, au lieu de *comment*, était déjà une faute du temps de Corneille.

Elle craint, toutefois,
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois.

On traite avec mépris; on a du mépris; on ne fait point de mépris.

D'un astre envenimé l'invincible poison.

L'invincible poison d'un astre est une pensée fausse, mal exprimée, quoique la grammaire soit ici observée.

Qu'il eut voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.

Il fallait que *le bonheur de mes armes*.

Quoi de la même main et de la même épée...
. . . .
Dans un tel désespoir à vos yeux est passé.

Comment peut-on passer d'une main et d'une épée, dans un désespoir?

Quelques soins qu'ait César. . . . . .

On prend des soins, on a soin de quelque chose, on agit avec soin; mais on ne peut dire en général, avoir des soins.

Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Cette inversion n'est pas permise. On en sent la raison. Elle vient de la dureté de ces deux monosyllabes *pour*, *de*.

Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas.

Il fallait, ils ont l'esprit bas, surtout *naissance* étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux,
Le sang objet et vil de ces deux malheureux?

De quoi peut satisfaire n'est pas français; il fallait, *comment* ou *en quoi*.

J'en ai déjà parlé; mais il a su gauchir.

Gauchir est un terme trop peu noble.

C'est ce glorieux titre à présent effectif.

Effectif est un terme de barreau.

A mes vœux innocens sont autant d'ennemis.

Il fallait *de mes vœux :* on n'est pas ennemi *à*, on est ennemi *de*.

Permettez cependant qu'à ces douces amorces,
Je prenne un nauveau cœur et de nouvelles forces.

Ces deux vers sont un galimotias, pour le sens et pour l'expression. *Des amorces* ne donnent pas des forces, et on ne sent pas *un cœur nouveau à une amorce*.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge !

Un *songe* qui forment un *mensonge sur des vœux*, forme une phrase trop entortillée et trop peu exacte. C'est du galimatias.

Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger.

On court venger, saisir, prendre, combattre. On ne court point *à* combattre, *à* prendre, *à* saisir, *à* venger.

Pour grand qu'en soit son prix, son péril en rabat.

Pour grand que n'était plus en usage dès le temps de Corneille. On ne trouve pas de ces expressions surannées dans les *Lettres provinciales* qui sont de même date. Il *en rabat* est un terme de tout temps ignoble.

Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre.

Il faut *juger de sa vertu par la mienne.* Il n'est pas permis de joindre, en cette occasion, le pluriel au singulier. Phèdre, dans Racine, au lieu de dire :

J'excitai mon courage à le persécuter.

ne dit point : *j'excitai notre courage à le persécuter.*

Parce qu'au point qu'il est, j'en voudrais faire autant.

Parce que fait toujours, en vers, un très-mauvais effet ; *au point qu'il est* est actuellement suranné et familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il fallait dire *permise à la douleur*, et non pas *trop juste.* Une plainte n'est pas juste à la douleur comme un habit est juste au corps.

Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas.

Il faut *je ne le suis pas*, parce que ce *le* est neutre et indéclinable. Si on demandait à des dames êtes-vous satisfaites ? elles répondraient, *nous le sommes*, et non pas nous les sommes. Ainsi, une femme doit dire je *le* suis et non je *la* suis.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir.

Il fallait *aucun ordre, aucun soin n'a pu le secourir.*

Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.

De ton cœur adouci ne peut se mettre au lieu de ta clémence. *Ce qu'il peut l'être*, ne peut être reçu pour signifier *autant qu'il peut l'être ;* et c'est une grande faute de langage dans un auteur moderne d'avoir mis:

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.
Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
Qu'aux changemens de roi pousse un peuple inconstant.

Un peuple qui pousse un bruit aux changemens de roi est un galimatias insupportable.

Et parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige.

Il n'est pas permis, dans le style noble, de placer ainsi l'adverbe au-devant du verbe. On ne peut pas dire en vers héroïques *ce qui davantage me plaît, ce que patiemment je supporte, ce qu'à contre cœur je fais, ce que prudemment je diffère.*

. . . . J'ajoute une requête.

Ce terme du barreau n'est point admis dans la poésie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Calmez, modérez votre impatience, mettez un frein à votre impatience, voilà le mot propre. *Faire force* est barbare.

. . . . Non pas, César, non pas à Rome encore.
Il faut que ta défaite et que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;
Et, quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi...

Cette *elle* tombe sur Rome, et semble tomber sur la cendre de Pompée par la construction de la phrase. *Aussi chère que moi ;* on ne sait si c'est Cornélie qui est aussi chère, ou si c'est à elle que cette cendre est aussi chère. Ces amphibologies jettent une obscurité désagréable dans le style. Je n'ai relevé que celle-ci pour n'être pas trop long ; mais la tragédie que j'examine est pleine de ces obscurités. C'est un défaut qu'il faut éviter avec soin.

Et quand tout mon effort se trouvera rompu.

On rompt un projet, une ligue, des liens, une assemblée; on arrête un effort, on s'y oppose, on le surmonte, on le rend inutile, etc.

J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir.

On entre dans le désespoir, on s'abandonne, on se livre au désespoir; on ne le choisit pas.

. . . . . Il est... de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité.

On dit bien *notre destin, la fatalité ordonne, etc.*, mais on ne dis pas *il est de la fatalité*, comme on dit *il est d'usage, l'aigreur* est un terme très-impropre, et l'amertume s'oppose à la douceur, et non à la *félicité.*

Je me suis arrêté, dans cet examen, uniquement aux fautes de langage, et je n'ai pas parlé des vices du style dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'était pas de mon sujet, non plus que les beautés de détail dont cette tragédie vicieuse et irrégulière est remplie.

La lecture assidue des bons auteurs vous sera encore plus nécessaire, pour vous former un style pur et correct, que l'étude de la plupart de nos grammaires. Ce qu'on apprend sans peine et par le secours du plaisir, se fixe bien plus fortement dans la mémoire, que ce qu'on étudie avec des dégoûts dans des préceptes secs, souvent très-mal digérés, et dans lesquels on ne trouve que trop de contradictions. Je recommande surtout aux jeunes gens de ne point lire la nouvelle grammaire de l'abbé Girard; elle ne ferait qu'embarrasser l'esprit par les nouveautés difficiles dont elle est remplie, et surtout elle servirait à corrompre le style. Jamais auteur n'a écrit d'une manière moins convenable à son sujet. Il affecte ridicu-

lement d'employer des tours et des phrases qu'on proscrirait dans ces romans bourgeois et familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croirait qu'un auteur qui veut instruire la jeunesse se serve des expressions suivantes dans une grammaire raisonnée ?

« On aura beau fulminer contre mes termes, « un discours est une pièce émaillée de différentes « phrases.

« Les mots doivent, dans le discours, répondre par « le rang et l'habillement à leurs fonctions. Les mots « au pluriel ont la physionomie décidée.

« Le district du pronom, la portion dont il est doté, « les déclinaisons sont battues et terrassées. »

Non seulement tout ce livre est écrit dans ce misérable style, mais il y a beaucoup de fautes contre la langue. Par exemple, *habillement de la nuit*, pour habillement de nuit. *Quoi faire*, pour que faire. *C'est soi qui fait*, au lieu de dire on fait soi-même.

Enfin il y a des termes obscènes, malgré le grand précepte de Quintilien qui ordonne d'en éviter jusqu'aux moindres apparences.

Les grammaires de l'abbé Régnier Desmarets et de Restaut sont bien plus sages et plus instructives.

LETTRES FAMILIÈRES.

Les lettres familières écrites avec négligence, et d'un style approchant de la conversation, vous pourront donner l'usage de cette manière libre et dégagée dont on converse et dont on écrit à ses amis ; mais ce n'est pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cause des petites anec-

dotes qu'elles renferment et si on retranchait des *Lettres de madame de Sévigné* ce grand nombre de petits faits qui les soutiennent, et qui sont racontés avec tant de vivacité et de naturel, je doute qu'on en pût soutenir la lecture. Les *Lettres de Balzac* et *de Voiture* eurent, en leur temps, beaucoup de réputation, mais on voit bien qu'elles avaient été écrites pour être publiques, et cela seul, en les privant nécessairement du naturel qu'elles devait avoir, devait à la longue les décréditer. Il faut lire ce qu'on en dit dans le *Temple du goût*. Les jugemens qu'on y trouvera ont parut sévères, mais ils me semblent très-justes, et rien n'est plus propre à conduire l'esprit d'un jeune homme.

J'oserais même aller encore plus loin que l'auteur du *Temple du goût*, dans l'idée que je me suis formée des *Lettres de Voiture*. J'en ai trouvé plusieurs dans lesquelles cette petite et méprisable envie d'avoir de l'esprit, lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut consoler le maréchal de Grammont sur la mort de son père, il lui dit :

« Est-il vrai qu'en un siècle où les exemples d'un « bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'une « perte qui vous rend un des plus riches hommes de « France ? Cela, sans mentir, est admirable et au-« dessus de vos exploits, mais, comme il peut y avoir « de l'excès dans les meilleures choses, votre douleur, « qui a été juste, ne le serait plus à cette heure, si « elle durait davantage. Votre réputation augmente, « et votre bien ne diminue pas ; car on dit qu'en ar-« gent et en poulaille vous aurez quelque chose de « considérable. »

Est-ce ainsi qu'on écrit à un homme sur la mort d'un père ? assurément *non erat his locus*. Jamais badi-

nage ne fut plus déplacé ; et jamais badinage ne fut plus froid, plus bas, plus indécent.

Il fallait que l'esprit de plaisanterie, qui est par lui-même un très-mince mérite, tînt lieu alors d'un grand talent, puisqu'il donna tant de réputation à Voiture. Tout homme de bon sens, et formé sur les bons modèles de l'antiquité, trouverait la plupart de ces plaisanteries forcées et insipides.

Il compare mademoiselle de Rambouillet à la mer, et il dit :

« Il me semble que vous vous ressemblez comme « deux gouttes d'eau, la mer et vous. Il y a cette dif- « férence que, toute vaste et grande qu'elle est, elle « a ses bornes, et vous n'en avez point ; et que tous « ceux qui connaissent votre esprit avouent qu'il n'a « ni fond ni rive ; et je vous supplie, de quel abîme « avez-vous tiré ce déluge de lettres que vous avez « envoyé ici ? »

Est-il bien plaisant de dire dans un autre endroit que le mot de cordonniers vient de ce qu'ils donnent des corps ?

La fameuse lettre de *la carpe au brochet*, était-elle digne, en bonne foi, de l'admiration qu'on lui a prodiguée ? On sait que Voiture s'étant trouvé dans une société où était le grand Condé, on y avait joué à des petits jeux, dans l'un desquels ce prince était appelé le *brochet*, et Voiture la *carpe ;* la carpe dit donc au brochet :

« Les baleines de la mer Atlantique suent à grosses « gouttes et sont toutes en eau quand elles vous en- « tendent nommer. Des harengs frais qui viennent de « Norwége, nous assurent que la mer s'est glacée cette « année plus que de coutume, par la peur que l'on « y avait eue ; sur les nouvelles que quelques macreu- « ses y avait apportées que vous dirigiez vos pas vers

« le nord..... Certaines anguilles de mer crient déjà
« comme si vous les écorchiez. Les loups marins
« ne sont que des pauvres cancres auprès de vous ;
« et si vous continuez, vous avalerez la mer et les
« poissons. »

Tout ce qu'on peut dire, ce me semble, d'une telle lettre, c'est que ces jeux sont pardonnables, quand on ne les donne pas pour de bonnes choses ; mais qu'ils sont d'un très-bas prix, quand on les veut trop estimer.

Il y a dans Voiture d'autres lettres d'un caractère plus délicat et d'un goût plus fin ; telle est, par exemple, la lettre au président de Maisons, au sujet d'une affaire qui lui recommande. Elle n'a pas le mérite de celle qu'Horace écrit à Claudius Néron dans un cas à peu près semblable, mais elle a ses grâces et son mérite.

« Madame de Marsilly, monsieur, s'est imaginé
« que j'avais quelque crédit auprès de vous : et moi
« qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le contraire.
« C'est une personne qui est aimée et estimée de toute
« la cour, et qui dispose de tout le parlement. Si elle
« a bon succès d'une affaire dont elle vous a choisi
« pour juge, et qu'elle croie que j'y aie contribué
« quelque chose, vous ne sauriez croire l'honneur
« que cela me fera dans le monde, et combien j'en
« serai plus agréable à tous les honnêtes gens. Je ne
« vous propose que mes intérêts pour vous gagner ;
« car je sais bien, monsieur, que vous ne pouvez être
« touché des vôtres ; sans cela je vous promettrais
« son amitié : c'est un bien par lequel les plus sévè-
« res juges se pourraient laisser corrompre, et dont
« un si honnête homme que vous doit être tenté.
« Vous le pouvez acquérir justement ; car elle ne
« demande de vous que la justice. Vous m'en ferez

« une que vous me devez, si vous me faites l'hon-
« neur de m'aimer toujours autant que vous avez
« fait autrefois, et si vous croyez que je suis votre
« serviteur, etc. »

Mais il faut avouer avec l'auteur du *Temple du goût*, que l'on trouve dans Voiture bien peu de lettres de ce prix, et que tout ce qui est marqué à un si bon coin pourrait, comme il le dit, se réduire à un très-petit nombre de feuillets. A l'égard de Balzac, personne ne le lit aujourd'hui. Ses lettres ne serviraient qu'à former un pédant. On y trouve, à la vérité, du nombre et de l'harmonie prosaïque, mais c'est précisément cela qu'on ne devrait pas trouver dans ses lettres. C'est le mérite propre des harangues, des oraisons funèbres, de l'histoire, de tout ce qui demande une éloquence d'appareil et un style soutenu.

Qui peut tolérer que Balzac écrive à un cardinal :

« Qu'il a le sceptre des rois et la livrée des roses,
« et qu'à Rome on se sauve à la nage au milieu des
« eaux de senteur ? »

Qui peut ne pas mépriser ces pitoyables hyperboles ? Si les déclamations froides et forcées ont tant servi à décréditer le style de Balzac ; si la contrainte, l'affectation, les jeux de mots, les plaisanteries recherchées ont fait tant de tort à Voiture, que doit-on penser de ces lettres imaginaires, qui sont sans objet, et qui n'ont jamais été écrites que pour être imprimées. C'est une entreprise fort ridicule que de faire des lettres comme on fait un roman, de se donner pour un colonel, de parler de son régiment, et de faire des récits d'aventures qu'on n'a jamais eues. Les *Lettres du chevalier d'Her**** (1) n'ont pas seulement

(1) Les *Lettres du chevalier d'Her****, et non pas les *Lettres*

ce défaut, mais elles ont encore celui d'être écrites d'un style forcé et tout-à-fait impertinent. On y obtient des lettres d'état pour sa maîtresse; on la fait peindre en iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs. Enfin on n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût, et cependant ce style a eu des imitateurs.

Il y a des lettres d'une autre espèce, comme celles de l'*Espion turc*, de *madame de Noyer*, les *Lettres juives, chinoises, cabalistiques*. On ne se méprend pas à leur titre. On voit bien que ce ne sont pas de véritables lettres, mais un petit artifice usité, soit pour débiter des choses hardies, soit pour écrire des nouvelles vraies ou fausses. Tous ces ouvrages, qui amusent quelque temps la jeunesse crédule et oisive, sont fort méprisés des honnêtes gens. Il n'en faut excepter les *Lettres persanes* : elles sont à la vérité une imitation de l'*Espion turc*, mais leur style les distingue fort de leur original. Il est nerveux, hardi, singulier, sentencieux, et ne manque à cet ouvrage qu'un sujet plus solide.

On a beaucoup réussi en France dans un autre genre de lettres, moitié vers et moitié prose. Ce sont de véritables lettres écrites en effet à des amis, mais écrites avec délicatesse et avec soins. Telle est la lettre dans laquelle Bachaumont et Chapelle rendent compte de leur voyage. Telles sont quelques-unes du comte Antoine Hamilton, de M. Pavillon.

En voici une écrite par l'auteur de la *Henriade* à un grand roi :

« Les vers que votre majesté a faits dans Neiss,

du chevalier d'Her, comme l'ont imprimé les éditeurs précédens. Ces lettres sont de Fontenelle. C'est à tort qu'on les attribue au chevalier d'Hermainville. Voltaire parle de ces lettres dans le *Temple du goût*.

« ressemblent à ceux que Salomon fesait dans sa gloire,
« quand il disait, après avoir tâté de tout : Tout
« n'est que vanité. Il est vrai que le bon-homme par-
« lait ainsi au milieu de trois cents femmes et de sept
« cents concubines, le tout sans avoir donné de ba-
« taille ni fait de siége. Mais n'en déplaise, sire, à
« Salomon et à vous, ou bien à vous et à Salomon,
« il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce
« monde.

« Conquérir cette Silésie ;
« Revenir couvert de lauriers
« Dans les bras de la poésie ;
« Donner aux belles, aux guerriers,
« Opéra, bal et comédie ;
« Se voir craint, chéri, respecté,
« Et connaître, au sein de la gloire,
« L'esprit de la société,
« Bonheur si rarement goûté
« Des favoris de la victoire ;
« Savourer avec volupté,
« Dans des momens libres d'affaire,
« Les bons vers de l'antiquité,
« Et quelquefois en daigner faire
« Dignes de la postérité :
« Semblable vie à de quoi plaire ;
« Elle a de la réalité,
« Et le plaisir n'est point chimère.

« Votre majesté a fait bien des choses en peu de
« temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur la
« terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans la
« variété des affaires de toute espèce. Mais, avec ce
« génie dévorant qui met tant de choses dans sa sphère
« d'activité, vous conservez toujours cette supério-
« rité de raison qui vous élève au-dessus de ce que
« vous êtes et de ce que vous faites.

« Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à
« trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux

« sans plumes, à deux pieds qui peuplent la terre, sont à
« une distance immense de votre personne par leur âme
« comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton.

Among unequalsno society.

« Il y a encore un autre malheur ; c'est que votre
« majesté peint si bien les nobles friponneries des po-
« litiques, les soins intéressés des courtisans, etc.,
« qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes
« de toute espèce, et qu'elle croira qu'il est démontré
« en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-
« même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi
« ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas
« s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un
« esprit supérieur, qui a bien des talens, et qui joint
« à tous ces talens-là celui de plaire ? Or, s'il ar-
« rive que par malheur, ce génie supérieur soit roi,
« son état en doit-il empirer ? et l'aimera-t-on moins,
« parce qu'il porte une couronne ? Pour moi, je sens
« que la couronne ne me refroidit point du tout. Je
« suis, etc. (1) »

Voici une lettre écrite à feu M. le maréchal de Berwick, qui me paraît fort au-dessus de celles de Voiture. J'en ignore l'auteur ; mais je peux assurer que j'ai vu à Paris un très-grand nombre d'épîtres dans ce goût. C'est proprement le goût de la nation.

« Vous venez de gagner une bataille complète et
« glorieuse dans toutes ses circonstances. Vous avez
« rendu quelques services, par cette victoire, à la
« couronne d'Espagne. Vous n'avez pas mal fait votre
« cour au roi votre maître à Versailles ; et le roi votre
« souverain en paraît presque aussi content ici, que

(1) Ce fragment termine la lettre de Voltaire au roi de Prusse, datée de Cirey, le 21 décembre 1741.

« si vous l'aviez gagner au portes de Londres pour « son rétablissement. Je ne sais comment vous vous « trouvez de tout cela ; mais pour moi je vous en fais « de bon cœur mon compliment. Il est vrai que vous « vous portez bien ; et que dans une mêlée où vous « avez eu le plaisir de vous fourrer bien avant, vous « n'avez pu vous faire donner quelque balafre au mi- « lieu du visage, ou parvenir à quelque incision cru- « ciale au haut de la tête ; et ce n'est pas contentement « pour un homme avide de gloire. Je vous conseille « pourtant de ne vous en point chagriner, et de pren- « dre le tout en patience.

« J'avais cru, lorsque vous vous fîtes naturaliser « en France, que c'était pour mettre à couvert vos « biens immenses, en cas d'accident; mais je vois bien « que ce n'était que pour pouvoir exterminer sans « scrupule tout autant d'Anglais de la princesse Anne « qui se trouveraient en votre chemin, et c'est fort « bien fait à vous. Cependant, si je n'avais peur de « vous mortifier, je vous dirais que, quoiqu'on parle « beaucoup de vous ici, on ne laisse pas de parler di- « versement de votre conduite. Les uns disent que « vous êtes trop insolent et que vous faites trop l'en- « tendu à l'égard des ennemis ; et les autres assurent « que vous ne vous faites pas assez valoir auprès de « ceux qui vous veulent du bien et qui vous en peu- « vent faire. Quoiqu'il n'y ait pas grand mal à tout cela, « examinons un peu vos actions depuis que vous « êtes dans le service, pour voir si on vous accuse avec « raison.

« Lorsqu'à Nirvinde on combattit,
« Et que l'Angleterre alarmée
« Eut appris, par la renommée,
« La disgrâce qu'elle y souffrit,
« Tout son parlement en pâlit ;

« Mais votre excellence, animée
« Par les dangers et par le bruit,
« Par les canons et leur fumée;
« Mais plus que tout cela charmée
« De voir leur Orange interdit,
« Se mit en tête, à ce qu'on dit,
« De prendre toute son armée;
« Mais ce fut elle qui vous prit, etc. »

LIBERTÉ.

La liberté de l'homme est un problème sur lequel de grands poètes se sont exercés aussi bien que les théologiens. Qui croirait qu'on trouve dans Pierre Corneille une dissertation assez étendue sur cette matière épineuse? C'est dans sa tragédie d'*Œdipe*.

Il est vrai que le sujet comporte une telle digression; mais il faut avouer aussi que ces morceaux sont presque toujours froidement reçus au théâtre, qui exige une chaleur d'action et de passion presque continuelle. La controverse ne réussit pas beaucoup dans la tragédie; et ce que Corneille fait dire à son *Œdipe*, trouvera peut-être ici mieux sa place, aux yeux d'un lecteur de sang-froid, qu'il ne la trouve au théâtre, où le spectateur veut être ému. Quoi qu'il en soit, voici ce morceau qui est plein de très-grandes beautés:

Quoi! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices;
Et l'homme sur lui-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit (1)!
L'âme est donc toute esclave! une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne;

(1) Au lieu de ces deux vers on lit les deux suivans dans plusieurs éditions de P. Corneile :

Et Delphes malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre de ses prédictions?

Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime,
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels.
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due :
Ils agissent en nous, quand nous pensons agir.
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que, d'en haut, leur bras la précipite.

Cette tirade a des traits vigoureux et hardis qui s'impriment aisément dans la mémoire, parce qu'il n'y a presque point d'épithètes oiseuses; mais, comme je l'ai déjà dit, de telles beautés sont plus propres à la controverse qu'à la tragédie. Il est bon surtout d'observer que plus ce morceau est raisonné, plus il faudrait qu'il fût exact. OEdipe est un très-mauvais philosophe, quand il dit :

Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté, etc.

Le libre arbitre n'a assurément rien de commun avec le désir et la crainte. Personne n'a jamais dit que la liberté fût le principe de nos désirs. Il faut aussi remarquer qu'il n'est pas dans la pureté du style de dire : l'homme a peu de crédit sur soi. On a du pouvoir sur soi; on a du crédit auprès de quelqu'un. *Ordre sublime* ne vaut rien. Sublime veut dire élévation, et ne signifie pas souverain. Un bras qui précipite une volonté est absolument barbare, et *que suivant que d'en haut* est d'une dureté, est d'une cacophonie insupportable.

Les mêmes idées, à peu près, sur la liberté, se trouvent dans une épître insérée parmi les *Œuvres de M. de Voltaire*.

Ah ! sans la liberté...
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais, de mensonge occupés.
Vils instrumens d'un Dieu qui nous aurait trompés!
Comment sans liberté serions-nous ses images?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice :
Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchans, etc.

Ce morceau est plus à sa place, et paraît écrit avec plus de soin; mais il n'est pas plus fort et plus nerveux.

D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mus par des mains divines.

Ces deux vers-là sont d'un poète, mais celui-ci est d'un homme plus pénétré :

Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit.

Il suffisait de quatre vers de cette force dans la bouche d'OEdipe ; le reste sent trop la déclamation ; ce qui était, en effet, le grand défaut de Corneille. Ce qu'on a jamais écrit de plus grand et de plus sublime sur la liberté, se trouve au septième chant de la *Henriade*.

Sur un autel de fer, un livre inexpliquable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y grava nos désirs,
Et nos chagrins cruels et nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;

À ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent au destin pense donner des lois.

Il me semble qu'on ne peut présenter sous une image plus parfaite cet accord inexplicable de la liberté de l'homme et de la présence de Dieu ; et qu'un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de controverses sur ces matières inintelligibles.

Un fils de l'illustre Racine a fait un poëme sur la Grâce, dans lequel il était bien naturel qu'il parlât de la liberté. Cependant il n'y a aucun trait frappant qui caractérise cet attribut de la nature humaine, que tant de philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce poëme, où l'auteur traite de la liberté d'une manière plus particulière.

S'il on en croit pourtant un système flatteur,
Pour le bien et le mal l'homme également libre,
Conserve, quoi qu'il en fasse, un constant équilibre.
Lorsque, pour l'écarter des lois de son devoir,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
Aussitôt, balançant le poids de la nature,
La grâce de ses dons redouble la mesure.

Ces vers sont dans le ton didactique de l'ouvrage ; mais ils sont un peu lâches, comme presque tous ceux de cet auteur, qui, d'ailleurs, est assez pur et correct. C'est dans les ouvrages didactiques qu'il faut peut-être le plus d'imagination pour nourrir la sécheresse du fond, et pour en varier l'uniformité.

MÉTAPHORE.

La métaphore est la marque d'un génie qui se représente vivement les objets. C'est une comparaison vive et subite qu'il fait des choses qui le touchent,

avec les images sensibles que présente la nature. C'est l'effet d'une imagination animée et heureuse. Mais cette figure doit être employée avec ménagement. Ciceron dit :

Verecunda debet esse translatio.

Cette métaphore qu'on trouve, par exemple, dans la tragédie d'*Héraclius*, est trop forte et trop gigantesque :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre.

Il n'est pas non plus naturel à Chimène de dire, après la mort de son père :

J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

Ce n'est pas ainsi que s'exprime la douleur véritable. On a repris aussi dans la tragédie de *Brutus*, ces vers :

Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.

C'est une hyperbole ; et je crois que l'hyperbole est une figure défectueuse par elle-même, puisque par sa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi approuve-t-on ces vers-ci de la *Mort de César ?*

Rome qui détruit tout, semble enfin se détruire,
Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute, et contre la tempête,
Il demande mon bras pour affermir sa tête.

C'est que la métaphore porte un caractère sensible de vérité, et est parfaitement soutenue. On aime encore celle-ci dans *Zaïre*, parce qu'elle a les mêmes conditions, et qu'elle est touchante.

Le Dieu qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.

Il y a une métaphore bien frappante dans *Alzire*, lorsque Alvarès dit à Gusman :

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

C'est un magnifique spectacle à l'esprit qu'une telle idée ; et il est très-rare que l'exacte vérité se trouve jointe à tant de grandeur. Cette métaphore est encore belle et bien amenée :

L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord, en frémissant, le frein de l'esclavage.

Les conditions essentielles à la métaphore sont qu'elle soit juste, et qu'elle ne soit pas mêlée avec une autre image qui lui soit étrangère. Rousseau a dit, dans une de ses satires, en parlant d'un homme qu'il veut noircir et rendre ridicule, sous le nom de Midas :

En maçonnant les remparts de son âme,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

Outre la bassesse de ces idées, on y découvre aisément le peu de justesse et de rapport qu'elles ont entre elles; car si cette âme a des remparts de maçonnerie, elle ne peut pas être en même temps une épée dans un fourreau. J'avoue que ces disparates révoltent un bon esprit autant que le fiel amer de la satire cause d'indignation. Voici, dans ce même auteur, un exemple d'une faute pareille :

Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquière ?

On sonde les replis du cœur humain ; mais on ne le mesure point avec un compas ; l'équerre surtout, qui est un instrument de maçon, est là bien peu convenable. Je ne connais guère d'auteur dont les idées

soient moins justes et moins vraies que celles de Rousseau. Il a excellé quelquefois dans le choix des paroles : c'est beaucoup ; car c'est une très-grande difficulté vaincue : mais quand ce mérite est sujet à des inégalités, quand il n'est pas soutenu par des idées toujours exactes, le mérite des mots ne suffit pas, de nos jours, pour constituer un grand écrivain. Cela était bon du temps de Malherbe.

On peut quelquefois entasser des métaphores les unes sur les autres, mais alors il faut qu'elles soient bien distinguées, et que l'on voie toujours votre objet représenté sous des images différentes. C'est ainsi que le célèbre Massillon, évêque de Clermont, dit, dans son sermon du petit nombre des élus :

« Vous auriez vu les élus aussi rares que ces grappes « de raisins qui ont échappé à la diligence du ven- « dangeur, aussi rares que ces épis qui restent encore « sur la terre, et que la faux du moissonneur a « épargnés. Je vous aurais parlé des deux voies dont « l'une, étroite et rude, est la voie du petit nombre; « l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, qui est « comme la voie publique de tous les hommes, etc. »

Aucune de ces images ne nuit à l'autre; au contraire, elles se fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement, et seulement dans les occasions où l'on a besoin de faire sentir des choses importantes. On reconnaît un grand écrivain non seulement aux figures qu'il met en usage, mais à la sobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la métaphore sans mesure et sans art. On ne voit dans leurs écrits que des collines qui sautent, des fleuves qui sèchent de crainte, des étoiles qui tressaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d'écrire avec méthode et sagesse; de là vient qu'ils n'ont rien

approfondi, et qu'il n'y a pas en Orient un seul bon livre d'histoire et de science. Il semble que, dans ces pays, on n'ait presque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n'y a que leurs fables qui aient réussi chez les autres nations. Mais quand on n'excelle que dans les fables, c'est une preuve qu'on n'a que de l'imagination.

OPÉRA.

Comme vous avez le dessein de fréquenter nos spectacles dans votre séjour à Paris, je vous entiendrai de l'opéra, quoique je ne traite pas expressément, dans cet ouvrage, de la tragédie et de la comédie : ma raison est que l'on écrit d'excellens traités sur le théâtre tragique et comique, surtout dans les préfaces de nos meilleures pièces; mais on n'a presque rien dit sur l'opéra.

Saint-Évremont s'est épuisé en froides railleries sur ce genre de spectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des passions et des dialogues. Il ne savait pas que les tragédies grecques et romaines étaient chantées; que les scènes avaient une mélodie semblable à notre récitatif, laquelle était composée par un musicien; et que les chœurs étaient exécutés comme les nôtres. Qui ne sait que la musique exprime les passions? Saint-Évremont, en louant *Sophonisbe* et en blâmant l'opéra, a prouvé qu'il avait peu de goût et l'oreille dure.

Le grand vice de notre opéra, c'est qu'une tragédie ne peut être partout passionnée, qu'il y faut du raisonnement, du détail, des événemens préparés, et que la musique ne peut rendre heureusement ce qui n'est pas animé et ce qui ne va pas au cœur. Ce serait

un étrange récitatif que celui qui exprimerait, par exemple, ces vers de la tragédie de *Rodogune* :

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du bon roi Nicanor,
Quand des partis vaincus pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Triphon fut le soulèvement, etc.

On est donc réduit parmi nous à supprimer, à l'opéra, tous ces détails qui ne sont pas intéressans par eux-mêmes, mais qui contribuent à rendre une pièce intéressante : on n'y parle que d'amour ; et encore cette passion n'a-t-elle jamais, dans ces sortes d'ouvrages, la juste étendue qu'il faut pour toucher et pour faire tout son effet. La déclaration de Phèdre et celle d'Orosmane ne pourraient pas être souffertes sur le théâtre de l'Opéra. Notre récitatif exige une brièveté et une mollesse qui amènent presque nécessairement de la médiocrité. Il n'y a guère qu'*Atys* et *Armide* qui se soient élevés au-dessus de ce genre médiocre. Les scènes entre Oreste et Iphigénie sont très-belles, mais cette supériorité même de ces scènes fait languir le reste de l'opéra.

Souffrirait-on que dans nos spectacles réguliers un amant vînt dire, comme dans l'opéra d'*Issé* : (1)

Que vois-je ? c'est Issé qui repose en ces lieux :
J'y venais pour plaindre ma peine ;
Mais mes cris troubleraient son repos précieux.

On voit que l'auteur, pour éviter les détails, rend compte en un vers de la raison qui l'amène sur le théâtre.

(1) De Houdart de la Motte.

J'y venais pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop grossier, que les anciens emploient toujours dans leurs tragédies et dans leurs comédies, n'est pas supportable parmi nous.

Thésée, dans l'opéra de ce nom, dit à sa maîtresse sans autre préparation :

Je suis fils du roi.

Elle lui répond :

Vous, seigneur ?

Le secret de sa naissance n'est pas autrement expliqué. C'est un défaut essentiel. Et si cette reconnaissance avait été bien préparée et bien ménagée; si tous les détails qui doivent la rendre à la fois vraisemblable et surprenante, avaient été employés, le défaut eût été bien plus grand, parce que la musique eût rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un poëme nécessairement défectueux par sa nature. Ajoutez à toutes ces imperfections celle d'être asservi à la stérilité des musiciens qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue, ainsi que les musiciens d'Italie rendent toutes les paroles italiennes; il faut qu'ils composent de petits airs, sur lesquels le poète est obligé d'ajouter un certain nombre de paroles oiseuses et plates, qui souvent n'ont aucun rapport direct à la pièce.

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
Qu'amour a de charmes !
Rendons-lui les armes,
Les plaisirs charmans
Sont pour les amans.

On ne voit, comme le dit très-bien la jolie comédie du *Double veuvage*, que

Des nouvelles ardeurs
Et des ardeurs nouvelles.

Cette contrainte puérile est encore augmentée par le peu de termes convenables aux musiciens, que fournit notre langue. Demandez à un compositeur de mettre en chant:

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?
Qu'il mourut.

ou bien ces vers :

Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays?

Le musicien demandera, au lieu de ces beaux vers, des fleurettes, des amourettes, des ruisseaux, des oiseaux, des charmes et des alarmes.

Voilà pourquoi, depuis Quinault, il n'y a presque pas eu de tragédie supportable en musique. Les auteurs ont senti l'extrême difficulté de mêler à un sujet grand et pathétique des fêtes galantes, incorporées à l'action, d'éviter les détails nécessaires, et d'être intéressans. Ils se sont presque tous jetés dans un genre encore plus médiocre, qui est celui des ballets.

Ces sortes d'ouvrages n'ont aucune liaison. Chaque acte est composé de peu de scènes : toute action y est comme étranglée, mais la variété du spectacle, et les petites chansonnettes que le musicien fait réussir, et que le parterre répète, amusent le public, qui court à ses représentations sans en faire grand cas. Le premier ballet en ce goût, qui a servi de modèle aux autres, est celui de l'*Europe galante* d'Houdard de la Motte; car ceux de Quinault étaient encore plus médiocres. Son *Temple de la paix*, par exemple, n'est qu'un assemblage de chansons, sans aucune action.

Le plus grand mal de ces spectacles, c'est qu'il n'y est presque pas permis d'y rendre la vertu respectable,

et d'y mettre de la noblesse; ils sont consacrés aux misérables redites de maximes voluptueuses, que l'on n'oserait débiter ailleurs : la clémence d'Auguste envers Cinna, la magnanimité de Cornélie, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux usage faut-il que la musique, qui peut élever l'âme aux grands sentimens, et qui n'était destinée chez les Grecs et chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne soit employée parmi nous qu'à chanter les vaudevilles d'amour! Il est à souhaiter qu'il s'élève quelque génie assez fort pour corriger la nation de cet abus, et pour donner à un spectacle devenu nécessaire, la dignité et les mœurs qui lui manquent.

Une seule scène d'amour, heureusement mise en musique et chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, et rend les beautés vraies insipides. Les personnes de la cour ne peuvent plus supporter *Polieucte*, quand elles sortent d'un ballet où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par-là le mauvais goût se fortifie, et on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore, il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps, dans le cinquième acte de l'opéra de *Samson*. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter :

SAMSON *enchaîné*, GARDES.

Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez tonnerre,
Écrasez-moi !
Mon bras a refusé de servir mon courage ;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.

Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux !
Lumière, tu fuis de mes yeux !
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur :
Douce lumière !
Nature entière !
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cacher à ma triste paupière.
Profonds abîmes, etc.

UNE PRÊTRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos dieux étonnés et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire :
Vénus, avec un sourire,
Nous a rendus victorieux ;
Mars a volé, guidé par elle,
Sur son char tout sanglant ;
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle ;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Eh bien ! qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
Qui, par tes mains, devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance,
Et tandis qu'en ce lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains,
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieux ! j'ai soutenu cet horrible langage,
Quand il n'offensait qu'un mortel ;
On insulte ton nom, ton culte, ton autel,
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne sont point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encore aimer cette main malheureuse ;
Accorde-moi, du moins, une mort glorieuse.

LE ROI.

Non tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton Dieu périsse,
Et qu'il soit, comme toi, méprisé pour jamais !

SAMSON.

Tu m'inspires enfin ; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins,
Tu m'inspires ; ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peut-tu bien menacer ce formidable empire,
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole ; il est temps.
Frappez ; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez ; je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple et du Dieu que je sers ;
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence, et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satifait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, *ébranlant la colonne*.

Temple odieux, que tes murs se renversent:
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur!

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

Tout tombe! tout périt! ô ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à présent la force et l'harmonie d'une telle poésie, avec les vers dont sont remplis les opéras qui ont parmi nous du succès à la faveur de la musique; on y verra:

Zirphé, qui vous voit vous adore.
Quoi! j'aime autant qu'on peut aimer,
Et je n'ai point vu ce que j'aime.
Une sylphide peut aimer;
Mais une mortelle est charmante.
Vous paraissiez charmant; vous traversiez les airs.

Il faudrait rougir pour la nation, si des platitudes si fades ne fesaient mal au cœur à tous les connaisseurs. Qui croirait que dans un opéra de Paris, des plus suivis, on chante:

Tous les cœurs sont matelots;
Voguons dessus les flots?

On s'imagine être revenu au temps de Henri II et de Charles IX, quand on entend des puérilités si gothiques. L'excuse de cette misère est, dit-on, dans la stérilité des musiciens; mais cette excuse est bien malheureuse.

DE LA SATIRE.

Si je suivais mon goût, je ne parlerais de la satire que pour en inspirer quelque horreur, et pour armer la vertu contre ce genre dangereux d'écrire. La satire est presque toujours injuste, et c'est-là son moindre défaut. Son principal mérite, qui amorce le lecteur, est la hardiesse qu'elle prend de nommer les personnes qu'elle tourne en ridicule. Bien moins retenue que la comédie, elle n'en a pas les difficultés et les agrémens. Otez les noms de Cotin, de Chapelain, de Quinault, et un petit nombre de vers heureux, que restera-t-il aux satires de Boileau? Mais le *Misanthrope*, le *Tartufe*, qui sont des satires encore plus fortes, se soutiennent dans ce triste avantage d'immoler des particuliers à la risée publique. Quand je dis que la satire est injuste, je n'en veux pour preuve que les ouvrages de Boileau. Il veut, dans une de ses premières satires, élever la tragédie d'*Alexandre* de Racine aux dépens de l'*Astrate* de Quinault; deux pièces assez médiocres qui ne sont pas sans quelques beautés. Il dit:

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre*;
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
> Les héros chez Quinault, parlent bien autrement,
> Et, jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Il n'y a rien de plus contraire à la vérité que ce jugement de Boileau. L'*Alexandre* de Racine est très-loin d'être si glorieux. C'est, au contraire, un doucereux qui prétend n'avoir porté la guerre aux Indes

que pour y adorer Cléophile : et si on peut appliquer à quelque pièce de théâtre ce vers :

> Et, jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

c'est assurément à l'*Andromaque* de Racine, dans laquelle Pyrrhus idolâtre Andromaque en lui disant des choses très-dures : mais loin que ce soit un défaut, dans la peinture d'une passion, de dire tendrement *je vous hais*, c'est au contraire une très-grande beauté. Rien ne caractérise si bien l'amour que les mouvemens violens d'un cœur qui croit être parvenu à concevoir de la haine pour un objet qu'il aime avec fureur ; et c'est en quoi Quinault a souvent réussi, comme quand il fait dire à Armide :

> Que je le hais ! que son mépris m'outrage !

ce tour même est si naturel, qu'il est devenu très-commun.

Boileau n'est guère moins condamnable dans la licence qu'il prenait de nommer un citoyen, auquel il en substituait souvent un autre dans une nouvelle édition.

Par exemple, le sieur Brossette nous apprend que Boileau avait parlé ainsi d'un nommé Pelletier :

> Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
> Va chercher son dîner de cuisine en cuisine.

On lui dit que ce Pelletier n'était rien moins qu'un parasite, que c'était un homme très-retiré, qui n'allait jamais manger chez personne. Boileau le raya de la satire; mais au lieu d'ôter ces vers qui sont du style le plus bas, il les laissa, et mit Colletet à la place de Pelletier, et par-là outragea deux hommes au lieu d'un. Il paraît que très-souvent il plaçait ainsi les

noms au hasard ; et l'on doit lire ses sàtires avec la plus grande circonspection.

Il tombait si naturellement dans ce cruel défaut, qu'il avait placé son propre frère Gilles Boileau dans ses satires, d'une manière ignominieuse.

Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés,
Puis suivre avec Boileau, ce rebut de notre âge,
Et la *Lettre à Cosiar*, et l'*Avis à Ménage*.

Cette lettre et cet avis étaient deux ouvrages de son frère. Il mit à la place :

Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neufgermain et la Serre.

Cette démangeaison de médire ainsi au hasard, et d'attaquer tout indifféremment, devait seule ôter tout crédit à ses satires.

Il a beau s'en excuser ; s'il n'avait pas fait ses belles *Épîtres*, et surtout son *Art poétique*, il aurait une très-mince réputation, et ne serait pas fort au-dessus de Régnier, qui est un homme très-médiocre. Tout le monde sait que l'acharnement contre Quinault est insupportable, et que Despréaux eut en cela d'autant plus de tort que, quand il voulut faire un prologue d'opéra, pour montrer à Quinault comme il fallait s'y prendre, il fit un ouvrage très-mauvais, et qui n'approchait pas des moindres prologues de ce même Quinault qu'il affectait tant de rabaisser.

La satire ne paraît jamais dans un jour plus odieux que quand elle est lancée contre des personnes qu'on a louées auparavant : cette rétractation n'est une flétrissure humiliante que pour l'auteur. C'est ce qui est arrivé à Rousseau, dans une pièce intitulée la *Palinodie*, qui commence ainsi :

A vous, héros honteux de mes premiers écrits,

Ce vers amphibologique laisse douter si ce n'est pas le héros qui est *honteux* d'avoir été le sujet de ses premiers écrits ; mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l'auteur. S'il n'est pas content des procédés de celui dont il a fait l'éloge, il faut se taire ; mais il ne faut chanter la palinodie et se condamner soi-même. Rien n'est plus avilissant. C'est déceler sa passion, et une passion déshonorante. Il est heureux que cette pièce de Rousseau soit une de ses plus mauvaises.

Les satires en prose étant mille fois plus aisées à faire que celles qui sont rimées, elles ont inondé la république des lettres. Elles ont passé jusque dans la plupart des journaux. Les auteurs, prostituant leur plume vénale à l'avarice de leurs libraires, ont rempli d'invectives et de mensonges presque tous les ouvrages périodiques qui s'impriment en Hollande ; et il ne faut lire ces recueils qu'avec une extrême défiance. L'art de l'imprimerie deviendra bientôt un métier infâme et funeste, si on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques libraires de Hollande impriment les satires les plus scandaleuses, tantôt contre les têtes couronnées, tantôt contre les hommes les plus respectables de l'Europe. J'ai vu quelquefois, dans les pays du Nord, porter des jugemens très-désavantageux sur des hommes du premier mérite, qui étaient indignement attaqués dans ces misérables brochures, ni les auteurs, ni les libraires, ne connaissent les gens qu'ils déchirent. C'est un métier comme de vendre du vin frelaté. Il faut avouer qu'il n'y a guère de métier plus indigne, plus lâche et plus punissable.

TRADUCTIONS.

La plupart des traducteurs gâtent leur original, ou par une fausse ambition de le surpasser, qui les rend infidèles, ou par une plate exactitude, qui les rend plus infidèles encore.

On dit que madame de Sévigné les comparait à des domestiques qui vont faire un message de la part de leur maître, et qui disent souvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Ils ont encore un autre défaut des domestiques; c'est de se croire aussi grands seigneurs que leur maître, surtout quand ce maître est fort ancien; et c'est un plaisir de voir à quel point un traducteur d'une pièce de Sophocle, qu'on ne pourrait pas jouer sur notre théâtre, méprise *Cinna* et *Polyeucte*.

Mais pour en revenir aux infidélités des traducteurs, j'examinerai le *Virgile* que l'abbé Desfontaines nous a donné en prose. Il était plus obligé qu'un autre de donner une bonne traduction, après la manière insultante et grossière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le livre, et voyons s'il fait excuser au moins cette rusticité pédantesque avec laquelle il les traite, et s'il s'acquitte mieux qu'eux de son devoir.

Au premier chant, Virgile, dans la description de la tempête, s'exprime ainsi :

....Laxis laterum compagibus omnes
Accipiunt inimicum imbrem, rimisque fatiscunt.

L'abbé Desfontaines traduit : « Tous les vaisseaux « fracassés entr'ouverts font eau de toutes parts, et « sont prêts d'être engloutis. »

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de

dire qu'un vaisseau fracassé était entr'ouvert. S'il est fracassé, c'est bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne se souffre pas après le plus. *Font eau de toutes parts.* Quelle plate expression! rend-elle l'idée de Virgile? *L'onde ennemie est reçue dans les flancs entr'ouverts.* Que ne traduisait-il mot à mot; il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de Virgile.

Tantane vos generis teinuit fiducia vestri!

Quelle confiance audacieuse votre naissance vous inspire?

L'abbé Desfontaines dit: *Race téméraire, qui vous inspire tant d'audace?*

Ce n'est pas-là le sens de son auteur.

.... Hic fessas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

« Dans cette rade, les vaisseaux n'ont besoin ni « d'ancres ni de câbles. »

Premièrement, il n'est point ici question d'une rade; il s'agit d'un très-beau port que Virgile peint admirablement; et c'est même, comme on sait, le port de Naples, qu'il se plut à décrire sous le nom du port de Carthage.

Secondement, quelle platitude! *n'ont besoin ni d'ancres ni de câbles.* Virgile lit dans son style, toujours figuré, animé et méthaphorique:

Les vaisseaux fatigués n'y sont retenus ni par des liens ni par l'ancre recourbée qui mord l'arène.

Optatâ potiuntur Troes arenâ.

Les Troyens jouissent enfin du rivage.

Desfontaines dit: « Les Troyens descendirent avec « empressement. »

Suscepitque ignem foliis, atque arida circùm
Nutrimenta dedit, rapuitque flammam.

Cela veut dire : Il reçoit le feu, il lui donne des alimens arides qu'il enflamme.

Voilà des images nobles d'une chose ordinaire, Desfontaines dit : « Par le moyen de quelques feuilles « sèches et d'autres matières combustibles, il alluma « promptement du feu ». Est-ce là traduire ? n'est-ce pas avilir et défigurer son original ?

Le moment d'après il fait dire à Énée : « Vous avez « échappé à mille dangers ; c'est à travers mille obs- « tacles qu'il faut que nous abordions en Italie. »

Ces lâches et fastidieuses expressions, surtout de près, après *mille* dangers, *mille* obstacles, ne se rencontrent pas certainement dans le texte d'un auteur tel que Virgile.

Illi se prædæ accingunt. Desfontaines dit : *ils apprêtent le gibier.* Virgile s'est-il servi d'un mot aussi peu poétique dans sa langue, que le terme *gibier* l'est dans la nôtre ?

Et jam finis erat, quum Jupiter, etc. « Jupiter, « dit-il, pendant ce temps-là, » etc. Virgile a-t-il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler, *pendant ce temps-là ?*

Cette belle expression de *populum latè regem*, que Virgile donne aux Romains, peuple-roi ; est-ce la rendre que de traduire : *Peuple triomphant ?* Que de fautes, que de faiblesses dans les deux premières pages ! Qui voudrait examiner ainsi la traduction entière, trouverait que nous n'avons pas même une froide copie de Virgile.

On n'en peut dire presque autant de la tradaction que Dacier a faite des *Odes d'Horace*, elle est plus fidèle, à la vérité, dans le texte ; plus savante et plus instructive dans les notes ; mais elle manque de grâce. Elle n'a nulle imagination dans l'expression, et on n'y cherche en vain ce nombre et cette harmonie

que la prose comporte ; et qui est au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poésie.

Je lisais un jour avec un homme de lettres, d'un goût très-fin et d'un esprit supérieur, cette ode d'Horace, où sont ces beaux vers que tout homme de lettres sait par cœur : *Auream quisquis mediocritatem.* Il fut indigné, comme moi, de la manière dont Dacier traduit cet endroit charmant.

« Ceux qui aiment la liberté plus précieuse que « l'or, ils n'ont garde de se loger dans une méchante « petite maison, ni aussi dans un palais qui excite « l'envie. » Voici à peu près, me dit l'homme que je cite, comme j'aurais voulu traduire ces vers :

Heureuse médiocrité,
Préside à mes désirs, préside à ma fortune ;
Écarte loin de moi l'affreuse pauvreté,
Et d'un sort trop brillant la splendeur importune.

Il est certain qu'on ne devrait traduire les poètes qu'en vers. Le contraire n'a été soutenu que par ceux qui, n'ayant pas le talent, tâchaient de le décrier ; vain et malheureux artifice d'un orgueil impuissant. J'avoue qu'il n'y a qu'un grand poète qui soit capable d'un tel travail ; et voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux, épars çà et là dans des recueils ; mais ces essais nous font voir au moins qu'avec du temps, de la peine et du génie, on peut, parmi nous, traduire heureusement les poètes en vers. Il faudrait avoir continuellement présente à l'esprit cette belle traduction que Boileau a faite d'un endroit d'Homère :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour, etc.

Mais qu'il serait difficile de traduire ainsi tout Homère ! J'ai vu des traductions de quelques passages du poëme bizarre du *Paradis perdu de Milton*. M. de Voltaire et M. Racine le fils ont tous deux mis en vers une apostrophe de *Satan au soleil*. Je n'examine pas ici l'extraordinaire et le sauvage du fond ; je m'en tiens uniquement aux beautés qu'une traduction en vers exige.

M. Racine s'exprime ainsi :

Toi, dont le front brillant fait pâlir les étoiles,
Toi, qui contrains la nuit à retirer ses voiles,
Triste image, à mes yeux, de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, et que mon cœur te hait !
Ta splendeur, ô soleil ! rappelle à ma mémoire
Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire ;
Élevé dans le ciel, près de mon souverain,
Je m'y voyais comblé des bienfaits que sa main,
Sans jamais se lasser, versait en abondance.

Voici les vers de M. de Voltaire :

Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fait mon supplice et dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui leur éclat disparaît et s'enfuit,
Qui fait pâlir le front des astres de la nuit ;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abassait devant moi.
Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Il est aisé de voir pourquoi les vers cités les derniers sont au-dessus des autres ; c'est qu'ils sont plus remplis d'enthousiasme, de chaleur et de vie, qu'ils ont plus de nombre et de force ; qu'en un mot, ils sont d'un poète ; et ils ont surtout le mérite d'être une traduction plus fidèle.

DU VRAI DANS LES OUVRAGES.

Boileau a dit, après les anciens :

> . . . . Le vrai seul est aimable ;
> Il doit régner partout, et même dans la fable.

Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée. Presque tous ces ouvrages respirent ce vrai; c'est-à-dire qu'ils sont une copie fidèle de la nature. Ce vrai doit se trouver dans l'historique, dans le moral, dans la fiction, dans les sentences, dans les descriptions, dans l'allégorie.

Mais Boileau s'est bien écarté de cette règle dans sa satire de l'*Équivoque*. Comment un homme d'un aussi grand sens que lui s'est-il avisé de faire de l'équivoque la cause de tous les maux de ce monde ? N'est-il pas pitoyable de dire qu'Adam désobéit à Dieu par une équivoque ? Voici le passage :

> N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
> Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
> Et tes mots ambigus, fit croire au premier homme,
> Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
> Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal ?

Voilà de bien mauvais vers ; mais le faux qui y domine les rend plus mauvais encore.

> Tu fus, comme serpent, dans l'arche conservée.

Cela est encore pis, l'équivoque avec les animaux, dans l'arche renfermée, comme serpent ! Quelle expression, et quelle idée !

> Cn ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques.

C'est avoir une terrible envie de rendre l'équivoque responsable de tout, que de dire qu'elle a fait les premiers tyrans. En un mot, rien n'est vrai dans cette

satire. Aussi c'est sa plus mauvaise, de l'aveu des connaisseurs.

Racine est un homme admirable pour le vrai qui règne dans ses ouvrages. Il n'y a pas, je crois, d'exemple chez lui d'un personnage qui ait un sentiment faux, qui s'exprime d'une manière opposée à sa situation, si vous en exceptez Théramène, gouverneur d'Hipolyte, qui l'encourage ridiculement dans ses froides amours pour Aricie.

Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur, n'eût brûlé pour Thésée !

Il est vrai physiquement qu'Hipolyte ne serait pas au monde sans sa mère : mais il n'est pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur sage, d'inspirer à son pupille de faire l'amour contre la défense de son père.

Les autres héros qu'il fait parler ne disent pas toujours des choses fortes et sublimes ; mais ils en disent toujours de vraies, au contraire de Corneille qui s'égare trop souvent dans un pompeux et vain étalage de déclamations ampoulées et frivoles. Il est si condamnable sur cet article que, si la plupart de ses pièces étaient nouvelles, je ne crois pas que les beautés en rachetassent les défauts, quelque grandes qu'elles puissent être.

C'est pécher contre le vrai, que de peindre Cinna comme un conjuré incertain, entraîné malgré lui dans la conspiration contre Auguste, et de faire ensuite conseiller à Auguste, par ce même Cinna, de garder l'empire pour avoir un prétexte de l'assassiner. Ce trait n'est pas conforme à son caractère. Il n'y a là rien de vrai. Corneille pèche contre cette loi, dans des détails innombrables.

Molière est vrai dans tout ce qu'il dit. Tous les sen-

timens de la Henriade, de Zaïre, d'Alzire, de Brutus, portent un caractère de vérité sensible.

Il y a aussi une autre espèce de vrai qu'on recherche dans les ouvrages; c'est la conformité de ce que dit un auteur, avec son âge, son caractère, son état. Le public n'a jamais bien accueilli des vers tendres, *pour une Iris en l'air*, ni des ouvrages de morale faits par des gens purement beaux esprits, auxquels il est égal de travailler sur des sujets de dévotion ou de galanterie. Ces ouvrages sont presque toujours insipides, parce qu'ils ne sont point partis du cœur d'un homme pénétré. Ce vrai manque trop souvent aux ouvrages de Rousseau.

Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.

Cela n'est pas dans le vrai. Il y des esprits extrêmement bornés qui ont beaucoup de vertu, et on ne pourra pas dire que Sylla, Marius, tous les chefs des guerres civiles, les Borgia, les Cromwell et tant d'autres, fussent des imbécilles, des sots.

Nul n'est, en tout, si bien traité qu'un sot.

Il n'y a rien de si sot que cette maxime. Un sot est peut fêté; et les gens d'esprit, d'un bon caractère, sont l'âme de la société.

Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquière?

Oui, sans doute, elle commence par l'estime; et c'est se moquer du monde, que de prétendre qu'un homme qui a des talens estimables n'est pas une grande avance pour se faire des amis. Il faut que son caractère les mérite; mais l'estime prépare cette amitié. Il y a

même quelque chose de révoltant à supposer que plus on est estimable, et moins on sera en état d'avoir l'amitié des honnêtes gens. Ce sentiment absurde est pernicieux ; et en général, il faut remarquer que tout ce qui n'est que paradoxe déplaît aux esprits bien faits.

> Morosophie inventa l'art d'écrire....
> Mille autres arts encor plus détestables
> Furent le fruit de ses soins si redoutables.

C'est outrager la vérité et le bon sens, que de venir nous dire que Morosophie, c'est-à-dire, en bon français, la folie, a inventé un des arts les plus utiles aux hommes; et quand on songe que c'est un écrivain qui dit cela, on ne peut s'empêcher de lever les épaules. Il y a cent exemples frappans de ces paradoxes, faux et insoutenables, dans Rousseau, qu'il faut lire avec une précaution extrême. En un mot, la principale règle pour lire les auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est vrai en général, s'il est vrai dans les occasions où ils le disent, s'il est vrai dans la bouche des personnages qu'on fait parler; car enfin la vérité est toujours la première beauté, et les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les langues et dans tous les genres d'écrire.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE,

PRONONCÉ DANS LA CHAPELLE DU LOUVRE, EN PRÉSENCE DE MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 25 AOUT 1749, PAR M. L'ABBÉ D'ARTY.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.

Instruisez-vous, ô vous qui gouvernez et qui jugez la terre !

QUEL texte pourrais-je choisir parmi tous ceux qui enseignent les devoirs des rois ; quel emblême des vertus pacifiques et guerrières ; quel symbole de la vraie grandeur emprunterais-je dans les livres saints, pour peindre le héros dont nous célébrons ici la mémoire ?

Tous ces traits répandus en foule dans les écritures lui appartiennent. Toutes les vertus que Dieu avait partagées entre tant de monarques qu'il éprouvait, Saint-Louis les a possédées. Si je le comparais à David et à Salomon, je trouverais en lui la valeur et la soumission du premier, la sagesse du second; mais il n'a pas connu leurs égaremens. Captif enchaîné comme Manassès et Sédécias, il élève à leur exemple, vers son Dieu, des mains chargées de fers, mais des mains qui ont toujours été pures ; il n'a pas attendu, comme eux, l'adversité pour se tourner vers le Dieu des miséricordes; il n'avait pas besoin, comme eux, d'être infortuné. Ce Dieu, qui, dans l'ancienne loi, voulut apprendre aux hommes comment les rois doivent ré-

parer leurs fautes, a voulu donner, dans la loi nouvelle, un roi qui n'eût rien à réparer; et ayant montré à la terre des vertus qui tombent et qui se relèvent, qui se souillent et qui s'épurent, il a mis dans Saint-Louis la vertu incorruptible et inébranlable, afin que tous les exemples fussent proposés aux hommes.

Si donc ce modèle des rois n'eut aucun modèle parmi les monarques qui précédèrent le Messie; si toutes les fois que l'écriture parle des vertus royales elle parle de lui, ne nous bornons pas à un seul de ses passages sacrés, regardons-les tous comme les témoignages unanimes qui caractérisent le saint roi dont vous m'ordonnez aujourd'hui de faire ici l'éloge.

Il suffirait, messieurs, de raconter l'histoire de Saint-Louis pour trouver, dans les traits qui la composent, ce modèle donné de Dieu aux monarques: mais pour mettre dans ce discours quelque ordre qui soulage ma faiblesse, je peindrai le sage qui a enseigné l'art de gouverner les peuples; le héros qui les a conduits aux combats; le saint qui, ayant toujours Dieu dans son cœur, a rendu chrétien, a rendu divin tout ce qui, dans les autres grands hommes, n'est qu'héroïque.

Que l'Esprit saint soutienne seul ma faible voix; qu'il l'anime, non pas de cette éloquence mondaine que condamneraient les maîtres de l'éloquence qui m'écoutent, puisqu'elle serait déplacée; mais qu'il mette sur mes lèvres ces paroles que la religion inspire aux âmes qu'elle a pénétrées. *Ave Maria!...*

PREMIÈRE PARTIE.

Je l'avoue, messieurs, ceux qui veulent parler d'un gouvernement sage et heureux ont, dans ce siècle, un grand avantage. Mais pense-t-on à quel point ce grand art de rendre les hommes heureux est difficile? Com-

ment prendre toujours le meilleur parti et faire le meilleur choix? Comment aller avec intrépidité au bien général au milieu des murmures des particuliers, à qui ce bien général coûte des sacrifices? Est-il si facile de déraciner du milieu des lois ces abus que des hommes intéressés font passer pour les lois mêmes? Peut-on faire concourir sans cesse au bonheur de tout un royaume la cupidité même de chaque citoyen; soulager toujours le peuple et le forcer au travail; prévenir, maîtriser les saisons mêmes, en tenant toujours les portes de l'abondance prêtes à s'ouvrir, quand l'intérêt voudrait les fermer? Si ce fardeau est si pesant pour un prince absolue, qui a pourtant des yeux qui l'éclairent et des mains qui le secondent, de quel poids était le gouvernement dans les temps où Dieu donna Saint-Louis à la terre?

Les rois alors étaient les chefs de plusieurs vassaux désunis entre eux, et souvent réunis contre le trône. Leurs usurpations étaient devenues des droits respectables. Le monarque était en effet le roi des rois, et n'en était que plus faible. La terre était partagée en forteresses occupées par des seigneurs audacieux, et en cabanes sauvages, où la misère languissait dans la servitude.

Le laboureur ne semait pas pour lui, mais pour un tyran avide qui relevait de quelque autre tyran; ils se fesaient la guerre entre eux, et ils la fesaient au monarque. Le désordre avait même établi des lois par lesquelles tout ordre était renversé. Un vassal perdait sa terre, s'il ne suivait pas son seigneur armé contre le souverain. On était parvenu à faire le code de la guerre civile.

La justice ne décidait ni d'un héritage contesté ni de l'innocence accusée; le glaive était le juge. On combattait en champ clos pour expliquer la volonté d'un testateur, pour connaître les preuves d'un crime. Le

malheureux qui succombait perdait sa cause avec la vie; et ce jugement du meurtre était appelé *le jugement de Dieu*. La dissolution dans les mœurs se joignait à la férocité. La superstition et l'impiété répandaient leur souffle impur sur la religion, comme deux vents opposés qui désolent également la campagne. Il n'y avait point de scandale qui ne fût autorisé par quelque loi barbare établie dans les terres de ces petits usurpateurs, qui avaient donné pour loi la bizarrerie de leurs divers caprices. La nuit de l'ignorance couvrait tout de ses ténèbres. Des mains étrangères envahissaient le peu de commerce que pouvait faire, et encore à sa ruine, un peuple sans industrie, abruti dans un stupide esclavage.

C'est dans ces temps sauvages, dans ces siècles d'anarchie, que Dieu tire des trésors de sa providence cette âme de Louis qu'il revêt d'intelligence, de justice, de douceur et de force. Il semble qu'il envoie sur la terre un de ces esprits qui veillent autour de son trône; il semble qu'il lui dise : Allez porter la lumière dans le séjour de la nuit; allez rendre justes et heureux des peuples qui ignorent la justice et la félicité.

Ainsi Louis est donné au monde. Une mère digne du trône, au-dessus du siècle où elle est née, cultive ce fruit précieux. L'éducation, cette seconde nature, si nécessaire aux avantages de la première, non seulement capable de déterminer la manière de penser, mais peut-être encore celle de sentir; l'éducation, dis-je, que Louis reçut de Blanche, devait former un grand prince et un prince vertueux. Instruite elle-même de cette grande vérité, que *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse* (1), elle

(1) Cette pensée est souvent répétée dans la Bible. *Initium*,

instruisit son fils de la sainteté et de la vérité de la religion. Le cœur du jeune Louis prévenait toutes ces importantes leçons; et l'on peut dire que l'éducation qu'il reçut ne fut qu'un développement continuel du germe de toutes les vertus que Dieu avait mises dans cette âme privilégiée.

Quand Louis prend en main les rênes du gouvernement, il se propose de mettre l'ordre dans toutes les parties dérangées de l'état, et d'en guérir toutes les plaies.

Ce n'était pas assez de commander, il fallait persuader; il fallait des ordonnances si claires et si justes, que des vassaux qui pouvaient s'y opposer s'y soumissent. Il établit les tribunaux supérieurs qui réforment les jugemens des premiers juges. Il prépara ainsi des ressources à l'innocence opprimée.

Lorsqu'il a rempli les premiers soins qu'il doit aux affaires publiques; lorsque les travaux pénibles de la royauté ont un intervalle, il emploie ces momens à juger lui-même la cause de la veuve et de l'orphelin. Quelles voix ne l'ont pas célébré de siècle en siècle, assis sur un gazon, sous les chênes de Vincennes, rappelant ces premiers temps du monde, où les patriarches gouvernaient une famille immense, unie et obéissante!

Ce roi montre de loin, à travers tant de siècles, à l'un de ces plus augustes descendans, comment il faudra extirper le duel, et exterminer ce monstre que ses mains pures ont attaqué les premières. Et remarquons ici, messieurs, que c'est le plus valeureux des hommes, le plus jaloux de l'honneur, qui le premier a flétri cette fureur insensée, où les hommes ont si long-temps attaché l'honneur et le courage.

sapientiæ, timor Domini. — Ecclésiastic. — *Timor Domini, principium sapientiæ.*

Cette partie de la justice, ce grand devoir des rois, qui assure aux hommes leurs vies et leurs possessions, porte en elle-même un caractère de grandeur qui élève et qui soutient l'âme qui l'exerce ; mais quelles peines rebutantes dans ces autres détails épineux, dont la discussion est aussi difficile que nécessaire, et dont l'utilité, souvent méconnue, donne rarement la gloire qu'elle mérite !

Les lois du commerce, qui est l'âme d'un état, la proportion des espèces, qui sont les gages du commerce, seront elles l'objet des recherches du vainqueur des Anglais, du défenseur des croisés, du héros qui passe les mers pour aller combattre dans l'Égypte ? Oui, sans doute, elles le furent ; il enseigne à ses peuples qu'ils peuvent eux-mêmes faire avec les étrangers ces échanges utiles, dont le secret était alors dans cette nation partout proscrite et partout répandue, qui, sans cultiver la terre, en dévorait la substance ; il encourage l'industrie de son peuple ; il le délivre des secours funestes dont il était accablé par ce peuple errant, qui n'a d'industrie que l'usure.

Le droit de fabriquer en son nom les gages des échanges de la foi publique, et d'en fixer le titre et le poids, était un de ces droits que la vanité et l'intérêt de mille seigneurs réclamaient, et dont ils abusaient tous. Ils recherchaient l'honneur de voir leurs noms sur ces monumens d'argent et d'or ; et ces monumens étaient ceux de l'infidélité. Leur prérogative était devenue le droit de tromper les peuples. Que de soins, que d'insinuations, que d'art il fallut pour obliger les uns à être justes, et les autres à vendre au souverain ce droit si dangereux !

Voici ce qui fut le plus difficile ; car il ne lui coûtait pas de juger contre lui-même, quand il fallait décider entre les droits du domaine royal et les héritages

d'un citoyen. Si la cause entre la vigne de Naboth et celle du prince était douteuse, s'était le champde Naboth qui s'accroissait du champ de l'oint du seigneur.

Du même fond de justice dont il transigeait avec les particuliers, il négociait avec les princes. Ne pensons pas qu'en effet il y ait une morale pour les citoyens, et une autre pour les souverains, et que le prétexte du bien de l'état justifie l'ambition du monarque.

La sagesse des hommes, si souvent inique et si souvent trompée dans ses iniquités, semble permettre qu'on profite de sa puissance et de la faiblesse d'autrui; qu'on s'agrandisse sur les ruines d'un voisin qui ne peut se défendre; qu'on le force, par des traités, à se dépouiller; et qu'on puisse ainsi devenir usurpateur par des titres qui semblent légitimes. *Où est l'avantage, là est la gloire*, a dit un souverain (1) réputé plus sage selon les hommes que selon Dieu. *Où est la justice, là est l'avantage*, disait Saint-Louis. Il connaît les devoirs du roi, il connaît ceux du chrétien. Homme ferme, il assure à sa famille la Normandie, le Maine et l'Anjou; homme juste, il laisse la Guyenne aux descendans d'Éléonore de Guyenne, qui, après tout, en étaient les héritiers naturels.

Tels sont les exemples d'équité que Saint-Louis donne à tous les monarques, et que renouvelle aujourd'hui le plus aimé, le plus modéré de ses descendans, destiné à montrer comme lui à la terre, que la grande politique est d'être vertueux. L'un prévint la guerre en fesant le partage des provinces; l'autre, au lieu des victoires, cède les provinces qu'il a conquises, et qu'il peut conserver. Quand on traite ainsi, on est sûr d'être l'arbitre des couronnes. Aussi l'Eu-

(1) Louis XI.

rope vit ses peuples et ses rois, les suprêmes pontifes et les empereurs, remettre à Saint-Louis leurs différends. Cet honneur que l'ancienne Rome s'arrogeait à force d'injustices, à force d'artifices et de victoires, il l'obtint par la vertu.

Tant de sagesse ne peut être destituée de vigueur. Le vertueux, quand il est faible, n'est jamais grand. Vous savez, messieurs, avec quelle force il sut contenir dans ses bornes la puissance qu'il respectait le plus. Vous savez comment il sut distinguer deux limites si unies et si différentes. Vous admirez comment le plus religieux des hommes, le plus pénétré d'une piété scrupuleuse, accorde les devoirs du fils aîné de l'église, et du défenseur d'une couronne, qui, pour être la plus fidèle, n'en est pas moins indépendante; applaudi de toutes les nations, révéré dans ses états des ecclésiastiques qu'il réforme, et à Rome, du pontife auquel il résiste.

Quiconque étudie sa vie, le voit toujours grand et sage avec ses voisins, ses vassaux et ses peuples.

Mais quand on parle devant vous, messieurs, on ne doit pas oublier ce que Saint-Louis fit pour les sciences. Indigné que les musulmans les cultivassent, et qu'elles fussent négligées dans nos climats; qu'on y apprît d'eux l'ordre des saisons; qu'on cherchât chez eux les remèdes du corps, et quelques lumières de l'esprit; il ralluma, du moins pour un temps, ces flambeaux éteints pendant tant de siècles; et il prépara ainsi à ses descendans la gloire de les fixer chez les Français, en les remettant entre vos mains.

Suppléez, messieurs, à tout ce que je n'ai point dit sur le gouvernement de Saint-Louis : mais faible ministre des autels, destiné à n'annoncer que la paix, pourrais-je parler ici de ces guerres? Oui : elles ont toutes été justes ou saintes. O religion! c'est la ton

plus beau triomphe. Celui qui ne craint que Dieu, doit être le plus courageux des hommes.

SECONDE PARTIE.

Si Saint-Louis n'avait montré qu'un courage ordinaire, c'était assez pour sa gloire : il pouvait vaincre, en se contentant d'animer par sa présence des sujets qui cherchent la mort dès qu'elle est honorée des regards du maître. Mais c'est peu de les inspirer ; il combat toujours pour eux comme ils combattent pour lui, il donne toujours l'exemple ; il fait à leur vue ce qu'à peine le courage le plus ardent, l'émulation la plus animée leur ferait hasarder à la vue de leur souverain.

La journée de Taillebourg est encore récente dans la mémoire des hommes ; cinq cents ans d'intervalle n'en ont pas effacé le souvenir : et comment l'oublierions-nous, lorsque nous voyons aujourd'hui dans un descendant de Saint-Louis, le seul roi qui, depuis ce jour mémorable, ait vaincu en personne les mêmes peuples dont triompha son aïeul immortel !

Votre imagination se peint ici, sans doute, ce pont devenu si célèbre, où Louis presque seul arrête l'effort d'une armée. Nos annales contemporaines et fidèles attestent ce prodige ; et ce qui est encore plus rare, c'est que ce grand roi, hasardant ainsi une vie si précieuse, pensait n'avoir fait que son devoir. Il lui fut donné de faire avec simplicité les choses les plus grandes. Il remporte deux victoires en deux jours ; mais il ne met sa gloire que dans le bien qui peut en résulter. Les plus grands capitaines n'ont pas toujours profité de leurs victoires ; l'histoire ne nous laisse pas douter que Saint-Louis n'ait profité des siennes, et par la rapidité de ses marches, et par des succès qui valent des batailles, sans en avoir la célébrité, et sur-

tout par la paix, cette paix tant désirée, tant troublée par le genre humain, et qu'il faut acheter par l'effusion de son sang. Louis l'accorda, cette paix, aux ennemis qu'il pouvait accabler, et aux rebelles qu'il pouvait punir; il savait de quel prix est la clémence; il savait combien il y a peu de grandeur à se venger; que tout homme heureux peut faire périr des infortunés; et que d'accorder la vie n'appartient qu'à Dieu, et aux rois qui sont son image.

Tel on le vit en Europe, tel il fut en Asie; non pas aussi heureux, mais aussi grand. Il ne m'appartient pas de traiter de téméraires ceux qui, dans ce siècle éclairé, condamnent les entreprises des croisades autrefois consacrées. Je sais qu'un célèbre et savant auteur paraît souhaiter que les croisades n'eussent jamais été entreprises. Sa religion ne lui laisse pas penser que les chrétiens d'Occident dussent regarder Jérusalem comme leur héritage. Jérusalem est la ville sainte, consacrée par les mystères de notre rédemption, par la mort d'un Dieu, digne et saint objet des vœux de tous les chrétiens; mais c'est le ciel où Dieu réside, qui est le patrimoine des enfans du ciel. La raison semble désapprouver encore que l'Europe se dépeuplât pour ravager inutilement l'Asie; que des millions d'hommes sans dessein arrêté, sans connaissance des routes, sans guides, sans provisions assurées, se soient précipités et se soient écoulés comme des torrens dans des contrées que la nature n'avait point faites pour eux. Voilà ce qu'on allègue pour condamner l'entreprise de Saint-Louis; et on ajoute la raison la plus ordinaire et la plus forte sur l'esprit des hommes: c'est que l'entreprise fut malheureuse.

Mais, messieurs, il n'y a aucun de vous qui ne me prévienne, et qui ne se dise à lui-même: il n'y a jamais eu d'action infortunée qui n'ait été condamnée; et plus

le siècle est éclairé, plus vous sentez que le succès ne doit pas être la règle du jugement des sages, comme il n'est pas toujours dans les voies de Dieu la récompense de la vertu.

Tout homme est conduit par les idées de son siècle; une croisade était devenue un des devoirs d'un héros. Saint-Louis voulait aller réparer les disgrâces des empereurs et des rois chrétiens. Les croisés qui l'avaient précédé avaient fait beaucoup de fautes, et c'est par cette raison-là même qu'il les fallait secourir. Les cris de tant de chrétiens gémissans l'appelaient de l'Orient, la voix du souverain l'exitait de l'Occident; le dirai-je enfin? la voix de Dieu parlait à son cœur. Il avait fait vœu d'aller délivrer ses frères opprimés. Il ne pensait pas que la crainte d'un mauvais succès pût délier ses sermens. Il n'avait jamais manqué de parole aux hommes, pouvait-il en manquer à Dieu pour lequel il allait combattre?

Quand son zèle eut déployé l'étendard du dieu des armées, sa sagesse oublia-t-elle une seule des précautions humaines qui peuvent préparer la victoire? Les Paul-Émile, les Scipion, les Condé, et les héros de nos jours ont-ils pris des mesures plus justes?

Ce port d'Aigues-Mortes, devenu aujourd'hui une place inutile, vit partir la flotte la plus nombreuse et la mieux pourvue qui ait jamais vogué sur les mers. Cette flotte est chargée des mêmes héros qui avaient combattu sous lui à Taillebourg; et le même capitaine qui avait vaincu les Anglais pouvait se flatter de vaincre les sarrazins.

Assez d'autres, sans moi, l'ont peint s'élançant de son vaisseau dans la mer, et victorieux en abordant au rivage. Assez d'autres l'ont représenté affrontant ces traits de flammes, dont le secret, transmis des Grecs aux sarrazins, était ignoré des chrétiens occidentaux.

Il remporte deux victoires ; il prend Damiette ; il s'avance à la Massoure. Le voilà prêt à subjuguer cette contrée, que son climat, son fleuve, ses anciens rois, ses conquérans ont rendue si célèbre. Encore une victoire, et le vulgaire l'égale aux plus fameux héros. Mais, messieurs, il n'a pas besoin de cette victoire pour les égaler à vos yeux ; vous ne jugez pas les hommes par les événemens. Quand Saint-Louis a eu des guerriers à combattre, il a été vainqueur ; il n'est vaincu que par les saisons, par les maladies, par la mort de ses soldats qu'un air étranger dévore, et par sa propre langueur. Il n'est point pris les armes à la main : il ne l'eût pas été, s'il eût pu combattre.

Dois-je, messieurs, me laisser entraîner à l'usage de représenter ceux qui eurent ce grand homme dans leurs fers, comme des barbares sans vertu et sans humanité ? Ils en avaient, sans doute ; ils étaient des ennemis dignes de lui, puisqu'ils respectèrent sa vie qu'ils pouvaient lui ôter ; puisque leurs médecins le guérirent dans sa prison, du mal contre lequel il n'avait pu trouver de remède dans son camp ; puisque enfin, comme cet illustre captif l'atteste lui-même dans sa lettre à la reine sa mère, le sultan lui proposa la paix, dès qu'il l'eut en son pouvoir.

Le soldat est partout inhumain, emporté, barbare. Le saint roi avoue que les siens avaient massacré les musulmans dans la Massoure, sans distinction d'âge ni de sexe. Il n'est pas étonnant que des peuples attaqués dans leurs foyers se soient vengés ; mais en se vengeant et en se défendant, ils montrèrent qu'ils connaissaient le respect dû au malheur et la générosité. Ils firent la garde devant la maison de la reine ; le sultan remit au roi la cinquième partie de la rançon qu'il devait payer ; action aussi noble que celle du vaincu, qui, s'étant aperçu que les musulmans s'étaient

mécomptés à leur désavantage, leur envoya ce qui manquait au prix de sa délivrance.

Plus il y avait de grandeur d'âme parmi ses ennemis, plus s'accroît la gloire de Saint-Louis : elle fut telle, que parmi les mamelucks, il s'en trouva qui conçurent l'idée d'offrir la couronne d'Égypte à leur captif.

Jamais la vertu ne reçut un plus bel hommage. Ses ennemis voyaient en lui ce que tous les hommes admirent, la valeur dans les combats, la générosité dans les traités, la constance dans l'adversité. Les vertus mondaines sont admirées des hommes mondains; mais pour nous, portons plus haut notre admiration; voyons, non ce qui étonnait l'Afrique, mais ce qui doit nous sanctifier. Voyons-y cette piété héroïque, qui me rappelle à toutes les actions saintes de sa vie, à ce grand objet de mon discours, à celui que vos cœurs se proposent.

TROISIÈME PARTIE.

J'ai loué le grand homme qui a gouverné des nations, qui a conduit de nombreuses armées; mais les vertus du roi et du capitaine ne peuvent être d'usage que pour ce très-petit nombre d'hommes que Dieu met à la tête des peuples. De quoi nous servira, à nous, une admiration stérile? Nous voyons de loin ces grandes vertus; il ne nous est pas donné de les imiter; mais toutes les vertus du chrétien sont à nous. Si le plus grand prince de son siècle a été saint, qui ne peut aspirer à l'être? Roi, il est le modèle des rois: chrétien, il est le modèle de tous les hommes.

Il me semble qu'une voix secrète s'élève en ce moment au fond de nos cœurs. Elle nous dit : Regardez cet homme qui est né sur le premier trône du monde. Il a été exposé à tous les dangers dont les charmes

séduisent les âmes. Les plaisirs se sont présentés en foule à ses sens; les flatteurs lui ont préparé toutes les voies de la séduction : il les a évitées, il les rejetées.

Quel exemple pour nous! Il est humble dans le sein de la grandeur; et nous, hommes vulgaires, nous sommes enflés de vanité et d'orgueil! Il est roi, et il est humble! C'est beaucoup pour les moindres particuliers d'être modestes. Mais quelle différence entre la modestie et l'humilité! Que cette modestie est trompeuse! qu'il entre d'amour-propre dans cet art de cacher l'amour-propre; de paraître ignorer son mérite pour le mieux faire remarquer; de dérober sous un voile l'éclat dont on est environné, afin que d'autres mains lèvent ce voile que vous n'oseriez tirer vous-même.

Saint-Louis secourt les pauvres; tous les païens l'ont fait : mais il s'abaisse devant eux; il est le premier des rois qui les ait servis; il les égale à lui; il ne voit en eux que des citoyens de la cité de Dieu, comme lui. C'est là ce que toute la morale païenne n'avait pas seulement imaginé. Il était le plus grand des rois, et il ne se croit pas digne de régner. Il veut abdiquer une couronne qu'on eût dû lui offrir, si sa naissance ne lui avait pas donnée.

Quoi! un roi dans la force de l'âge, un roi l'exemple de la terre, ne se croit pas égal à la place où Dieu l'a mis; pendant que tant d'hommes médiocres dans leurs talens, et insatiables dans leur cupidité, percent violemment la foule où ils devraient rester, frappent à toutes les portes, font jouer tous les ressorts, bouleversent tout, corrompent tout, pour parvenir à de faibles dignités, à je ne sais quels emplois dont encore ils sont incapables!

La charité n'est pas moins étrangère à l'antiquité profane : elle connaissait la libéralité, la magnani-

mité, mais ce zèle ardent pour le bonheur des hommes et pour leur bonheur éternel, les anciens en avaient-ils l'idée ? Ont-ils approché de cette ardeur avec laquelle le saint roi travaillait à secourir les âmes des faibles, et à soulager tous les infortunés.

Toutes les vertus humaines étaient chez les anciens, je l'avoue ; les vertus divines ne sont que chez les chrétiens.

Où est le grand homme de l'antiquité, qui ait cru devoir rendre compte à la justice divine, je ne dis pas de ses crimes, je dis de ses fautes légères, je dis des fautes de ceux qui, chargés de ses ordres, pouvaient ne les pas exécuter avec assez de justice ?

Quel bon roi, dans les fausses religions, a vengé tous les jours sur soi-même des erreurs attachées à une administration pénible, et dont les princes ne se croient pas toujours responsables ?

Quels climats, quelles terres ont jamais vu des monarques païens, foulant aux pieds et la grandeur qui fait regarder les hommes comme des êtres subalternes, et la délicatesse qui amollit, et le dégoût affreux qu'inspire un cadavre, et l'horreur de la maladie, et celle de la mort, porter de leurs mains royales des hommes obscurs frappés de la contagion, et l'exhalant encore, leur donner une sépulture que d'autres mains tremblaient de leur donner ?

Ainsi la religion produit dans les âmes qu'elle a pénétrées un courage supérieur, et des vertus supérieures aux vertus humaines. Elle a encore sanctifié dans Saint-Louis tout ce qu'il eut de commun avec les héros et les bons rois.

La fermeté dans le malheur n'est pas une vertu rare. L'âme ramasse alors toutes ses forces ; elle se mesure avec ses destins ; elle se donne en spectacle au monde. Quiconque est regardé des hommes, peut souffrir et

mourir avec courage. On a vu des rois captifs, attachés au char de leur vainqueur, braver dans l'excès de l'humiliation le spectacle des pompes triomphales. On a vu des vaincus se donner la mort, non pas avec cette rage qu'inspire le désespoir, mais avec le sang-froid d'une fausse philosophie.

O vains fantômes de vertu! ô aliénation d'esprit! que vous êtes loin du véritable héroïsme! Voir d'un même œil la couronne et les fers, la santé et la maladie, la vie et la mort; faire des choses admirables, et craindre d'être admiré; n'avoir dans le cœur que Dieu et son devoir; n'être touché que des maux de ses frères, et regarder les siens comme une épreuve nécessaire à sa sanctification; être toujours en présence de son Dieu; n'entreprendre, ne réussir, ne souffrir, ne mourir que pour lui: voilà Saint-Louis, voilà le héros chrétien, toujours grand et toujours simple, toujours s'oubliant lui-même. Il a régné pour ses peuples; il a fait tout le bien qu'il pouvait faire, même sans rechercher les bénédictions de ceux qu'il rendait heureux. Il a étendu ses bienfaits dans les siècles à venir, en redoutant la gloire qui devait en être le prix. Il n'a combattu que pour ses sujets et pour son Dieu. Vainqueur, il a pardonné; vaincu, il a supporté la captivité sans affecter de la braver. Sa vie a coulé tout entière dans l'innocence et dans la pénitence; il a vécu sous le cilice, il est mort sur la cendre.

Héros et père de la France, modèle des rois et des hommes, tige des Bourbons, veillez sur eux et sur nous; conservez la gloire et la félicité de ce royaume. C'est vous, sans doute, qui inspirâtes à Charles V votre sagesse, à Louis XII cet amour de son peuple; c'est par vous que François Ier fut le père des lettres; c'est vous qui rendîtes Henri IV à l'Église; c'est à

votre exemple qu'il sut vaincre et pardonner; vous avez donné votre force et votre munificence à Louis XIV, vous avez vu votre modération dans les victoires, égalée par celui de vos fils qui règne aujourd'hui sur nous. Puisse ce roi, votre digne successeur, régner long-temps sur un peuple dont il fait l'amour, le bonheur et la gloire; et puissent ses vertus, ainsi que les vôtres, servir d'exemple aux nations! Ainsi soit-il.

DU FIN DU TOME Ier DES MÉLANGES LITTÉRAIRES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pag.

*A M.***, sur l'Angleterre* 5
Aux Auteurs du nouvelliste du Parnasse. 16
A un premier Commis. 27
Vie de Molière, avec de petits sommaires de ses pièces 31
Aux Auteurs de la Bibliothèque française. 84
A M. de Formont, en réponse à une lettre du 6 janvier 1736, sur la matérialité de l'âme. . . . 96
Le Préservatif. 101
Mémoire sur la Satire, à l'occasion d'un libelle de l'abbé Desfontaines, contre l'auteur 123
*A M.****. 146
Utile Examen des trois dernières épitres du sieur Rousseau 157
Conseils à M. Helvétius, sur la composition et sur le choix du sujet d'une épître morale. 167
Conseils à un Journaliste, sur la Philosophie, l'Histoire, le Théâtre, les Pièces de poésie, les Mélanges de littérature, les Anecdotes littéraires, les Langues et le Style. 171
Sur l'Anti-Machiavel. 204
Extrait d'un écrit périodique intitulé : nouvelle bibliothèque. 210
Conseils à M. Racine , sur son poëme de la religion , par un amateur de belles-lettres. 216
A M. Martin Kahle, professeur et doyens des philosophe de Gottingen, sur des questions métaphysiques 230
Au père de la Tour, jésuite. 232
Discours de M. de Voltaire, à sa réception à l'académie

Pag.
française, avec des notes, prononcé le lundi 9 mai 1746 241
Fragment d'une lettre sous le nom du lord Bolyngbrocke 259
Connaissance des beautés et des défauts dans la poésie, et de l'éloquence dans la langue française . . . 262
Panégyrique de Saint-Louis, roi de France, prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'académie française, le 25 août 1746 par M. l'abbé d'Arty. 377

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

